

PER

B - 10

S

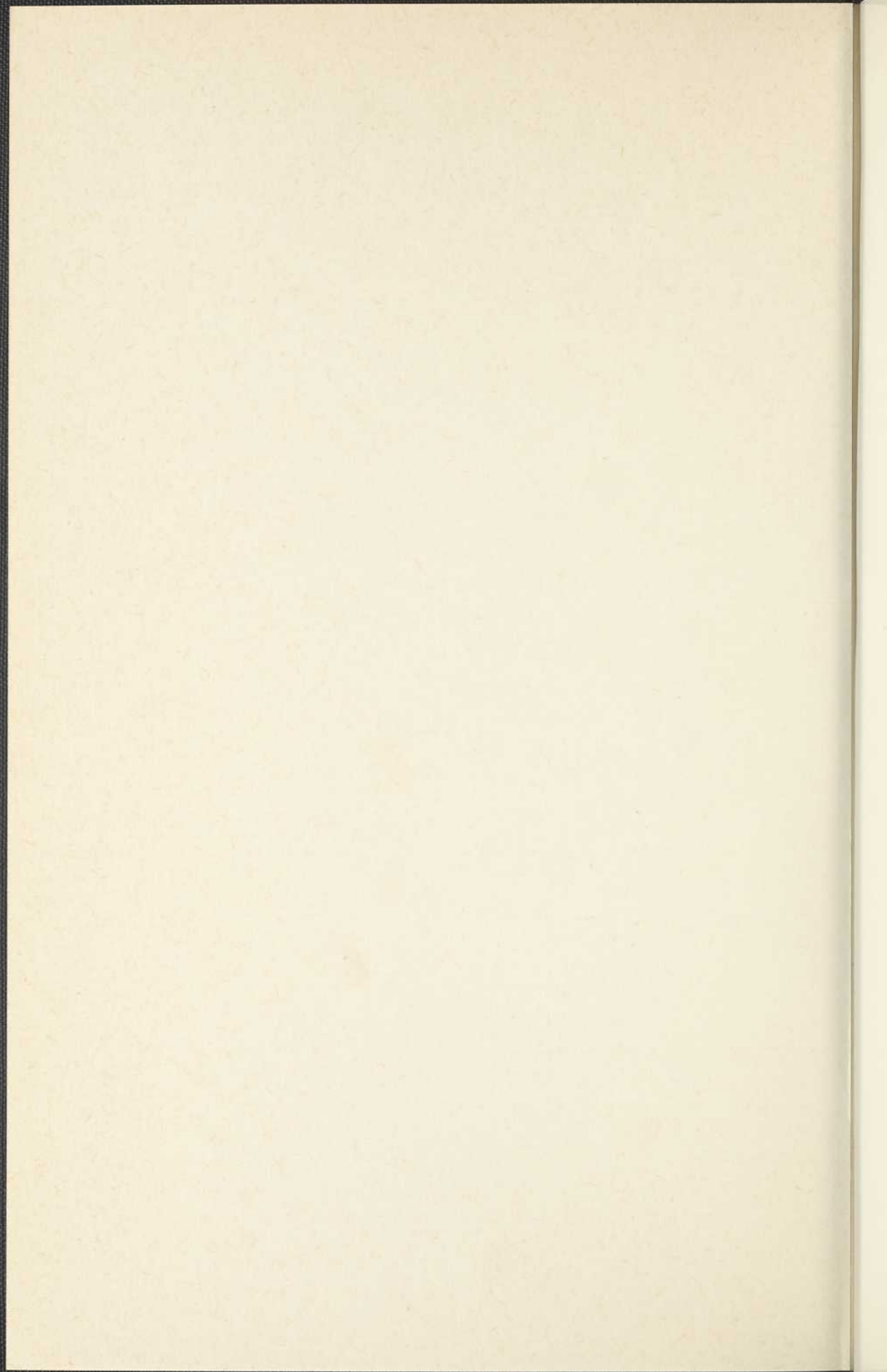
la barre du jour

Mai, août 1977

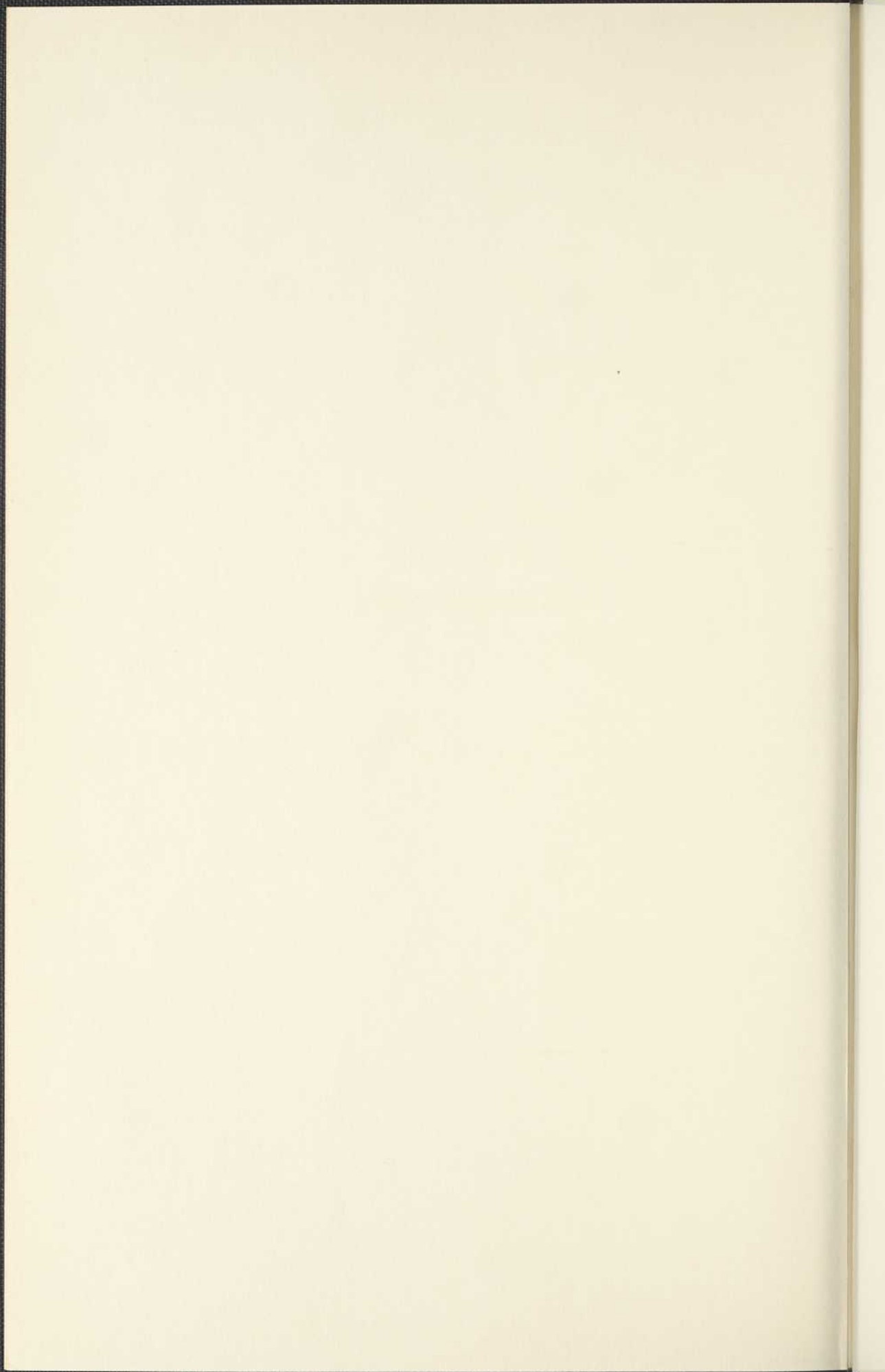
le corps
les mots
l'imaginaire



56-7



1875
1876
1877



**le corps
les mots
l'imaginaire**



LA BARRE DU JOUR

MAI-AOÛT 1977

numéros 56-57

secrétaire de la rédaction:

Jean Yves Collette

distribution exclusive:

Librairie Québec-Amériques,
1688 rue Saint Denis,
Montréal, Québec,
(514) 843-5873

toute correspondance doit être adressée:

La Barre du jour,
Casier postal 131,
Succursale Outremont,
Québec, H2V 4M8,

Les auteurs des textes que nous publions sont les seuls responsables des opinions qu'ils émettent. Les textes soumis à la revue seront remis sur demande s'ils sont accompagnés d'une enveloppe affranchie

toute reproduction interdite

dépôt légal - second trimestre, 1977.
Bibliothèque nationale du Québec.
ISSN 0005-6057



SOMMAIRE

- 9 INTRODUCTION
Nicole Brossard
- 12 COCHONNERIE
France Théoret
- 20 DITES-LE AVEC DES FLEURS
Geneviève Amyot
- 35 MOTS D'ELLE
Sylvie Gagné
- 50 L'INIMAGINATION
Claudette Charbonneau-Tissot
- 53 DIS QUELQUE CHOSE
Louise Bouchard
- 60 ÉNERGIE
Germaine Beaulieu
- 68 CORPS-MORT
Monique Bosco

- 83 **LA TÊTE QU'ELLE FAIT**
Nicole Brossard
- 93 **UTINAM!**
Cécile Cloutier
- 116 **MON COEUR BATAIT COMME UN BOLO**
Yolande Villemaire
- 139 **DES MOTS PLEIN LA BOUCHE**
Madeleine Gagnon
- 148 ~~NOLI MI TANGERE~~
Louky Bersianik
- 165 **LA COCOTTE D'ARGILE**
Mireille Lanctôt
- 174 **L'HYSTÉRIE: L'ÉCRITURE...**
M.-Andrée Lévesque
- 196 **FRAGMENT D'UNE LETTRE...**
France Théoret
- 201 **L'ÎLE ÉTAIT UNE FOIS**
Marie Savard, fille de Germaine
- 209 **PEINTRE (DU) FÉMININ**
Nicole Bédard
- 222 **L'INIMAGINAIRE**
Carole Massé
- 243 **LE DISCOURS DES INTERVENTRES**
Johanne Denis Claire Savary

81 LA VITE DE L'AMANT

Madame de...

82 L'AMANT

Madame de...

83 LE MOUVEMENT DE LA VIE

Madame de...

84 LES MOIS DE L'ANNEE

Madame de...

85 LE MOIS DE JANVIER

Madame de...

86 LE MOIS DE FÉVRIER

Madame de...

87 LE MOIS DE MARS

Madame de...

88 LE MOIS D'AVRIL

Madame de...

89 LE MOIS DE MAI

Madame de...

90 LE MOIS DE JUIN

Madame de...

91 LE MOIS DE JUILLET

Madame de...

92 LE MOIS D'AUGUSTE

Madame de...

DIMENSION

“Autrefois on croyait qu’il n’existait que trois dimensions. On parlait alors de la “quatrième dimension” comme d’une possibilité extraordinaire et étrange. C’est que l’on vivait dans l’espace et dans le temps de manière séparée. Par exemple, on comptait le temps cela s’appelait chronologie et les appareils de mesure s’appelaient clepsydre, sablier, horloge, pendule, montre. Et on mesurait l’espace également. A présent qu’ils se sont dilatés et mêlés du même coup, on sait qu’on “glisse” d’une dimension dans une autre, parfois sans le vouloir, “merde, on a glissé sur une dimension”, (Christiane Rochefort, *Encore heureux qu’on va vers l’été*, Gaule âge de gloire).

Monique Wittig, Sande Zeig.

Donner à lire des écritures de femmes. Telles que nous sommes dans le sujet de nos textes, ce même sujet sans doute, *le corps les mots l'imaginaire* qui nous traverse, isole et regroupe dans les multiples possibles de la vie souterraine / la réalité.

C'est bien en réalité que mises en situation d'écrire, posant le geste d'écrire comme *un acte* telles nous pouvons intervenir dans *cet espace réservé aux mots*. Ça prend alors une autre dimension.

n.b.

INDEX
COCCHIONAZIDE

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text appears to be organized into sections, possibly corresponding to the index entries, but the characters are too light to transcribe accurately.

France Théoret

COCHONNERIE

Toute l'écriture est de
la cochonnerie.

Artaud



*L'inculture
officielle*

J'me dis que j'ai des lettres pauvres. Je flanque là-dedans l'inculture (officielle) de mes origines. L'absence de distinction. Pas fini d'y sucer après.

J'haïs le jeu citationnel. Je bave sur l'écoeuranterie des points de repères non assimilés machés recrachés: signe d'appartenance à...

Tangentes, contradiction, fait de bronze à vivre avec. Ça travaille. Ça marche.

- Tu marches ou tu marches pas?

*Je suis née
pour me
répéter*

L'entendez-vous, je crève des répétitions du déjà-là, du déjà-lu, du déjà-dit. Je m'oblitére mille et une fois par jour. Clichés et mots dits. Envie de cochonnerie. Pédanterie dans la tête. M'échappent les phrases les

mots clés des petits matins. Sûrir sur place. Vu à des milliers d'exemplaires. C'est cela qu'il m'est échu de traverser. Toutes les fois. Toujours répété. Cette hantise de commencer par le commencement jusqu'à la fin ici et maintenant la totalité si souvent entendue redite dans les mêmes termes. Les dits indéfiniment déroulés jusqu'à l'angoisse (prise de gorge) saturation de la totalité. Le grand tout de Parménide m'immobilise.

M'aboucher au réel insaisissable.

Le tombeau du verbe m'encerclé. De prise aucune. En finir avec le jugement de dieu dit Artaud: le jugement des pères. Je dis à la lettre l'inexistence et le non mouvement.

*Qui osera
approcher
l'hystérique?*

Elle est hystérique: masochiste, culpabilisée et peut-être du même coup morte de peur. Barrée pour un moment — celui de la fiction — la science du sujet dénuée de tout rapport pulsionnel réel avec le sujet. Place à l'imaginaire! Le retournement des passions admises, le soulèvement des draps souillés du bout des doigts, la crise du facisme, l'émotion en trop de corps, l'éveil de ce qui a été tu ressemblant à l'hystérie et au facisme: la masochiste.

Le pan de la robe au vent les jambes écartées la face voilée par la jupe légère les cheveux hérissés doucement les bras se soulevant. Je suis la caresse émue le tourbillon futile et fragile la côte d'Adam étrangère le temps de ma respiration. En-deça l'immonde. Ça à dire. Mouvante la terre. Désaxe et décentre une vie durant.

L'hystérique est dangereuse. Des pulsions réactionnaires en perspectives, dit-on. Et le féminin masochiste? Et le féminin coupable? Sifflé et poussé au coeur du livre de la peur. Qui osera approcher cela verra l'envers du monde. Un savoir divisé morcelé mis en pièces décollé et subjectivé tout à la fois dans la langue travaillée au secret d'une émotion ininterrompue pourra mettre à jour une autopsie du masochisme. Quelle force de la pensée à la fois du privé et du social de l'individuel et du collectif voudra accoucher de l'inédit infernal cette marche somptueuse et annulante de la parole et de l'acte hystériques. L'imaginée représentation de ça transparait pointe et se cache à même la parole la plus banale.

Endormir l'enfant sage. Placée sous terre. En rire d'un éclat de rire sauvage. Travailler à l'oubli pour pouvoir en rire très haut. Je ris éclatée morcelée grattée à fond de doigts du rire grave. Partie en goguette ça multiplie et ça monte. Feu noir que le bois bouge. Remue et déneige-toi. Rire forcé. Le rire en biais de la morte au tombeau hurle l'envers du monde. Il en sera ri. L'épier fragile la fille sage absente au désir. La rue des mêmes. Le cri gardé dans la gorge. Les éphémères repères des enfants rachevés à coup de voix d'ordre et de loi. Nous sommes peut-être plusieurs dans le fleuve gangrené des silences cadencés. Des hurlements au rire une trajectoire.

*Les profs.
d'université
entre eux*

Les petits matins blêmes des rêves hallucinés endormie à moitié chaises dorées caméras-vedettes verre de whisky à la main robe noire profs. d'université entre eux d'une autre origine de classe. Continus les démêlés à propos d'*Histoire d'O*. Allures élégantes.

-Faut-il lire métaphoriquement au figuré diriez-vous ou appliquer la lettre du texte?

*Le corps
doux*

Enlacés étroitement. Sentir un sexe durci contre mon sexe. La danse continue. Marcher dans les nuits chaudes de l'été. -Toi ma petite, il a le même âge que moi ou deux ans de plus, tu fais ce que tu ne devrais pas, tes gestes ça pourrait te mener loin. Plus tard, un gars cool as a cucumber, avoir envie de danser habillée déshabillée devant lui. Baba. Avoir envie de désirer ne pas vouloir attendre d'être désirée. Le corps froid grenouillé de la plupart.

Prise au détour d'une page de livre. Une fois pour que puisse s'écrire l'aboli désir du vide rassasié.

Tu embrasses caresses. Mains douces. Tu es l'autre face cachée de ma terre. L'ombre creuse. Le gouffre rêve sans fond primaire répété à l'infini du joui tendresse. D'ombre me fonds. L'entrée n'a pas de porte. C'est toutes places à la fois reprises et reconquises minutieusement sans borne. Jouir dans les creux d'épaules douces rien n'arrête le rêve condonds la terre glisses fragile et dur plein et vide enchaîné et lointain. Fou folle surpris au vif du corps. L'existence d'ensemble du corps au désir machiné. Me te tue d'embrasser.

Au hasard d'un long jour d'hiver la nostalgie est morte.

Le miroir

Moi, France Théoret, je suis capable d'écrire que mes mains m'apparaissent plissées, depuis qu'on m'appelle souvent madame et que le matin, il me reste des yeux cernés ou enflés. Je ne me dédouble plus dans le miroir de ce que j'écris: je ne me vois pas écrivant.

*L'éternel
fragment
remanié*

Cela à gueule que veux-tu de tracer les paramètres de la lutte et du droit à l'existence. L'histoire se fait sur des histoires pas si individuelles que ça.

Arriverons-nous (non plus par éclair tache ou fragment) à cerner par des mots phrases déroulement les états du corps circulant dans le réel? A chaque fois d'insurrection appréhendée les perversions mentales fonctionnent extraordinairement huilées et manipulées à la virgule près. La mise à mort des temps inédits.

Je commence et finis par le commencement. Mille fois l'entreprendre.

(Du même, du corps des mots de l'imaginaire. Beaucoup plus bas. Il n'existe que des mots à ras de terre. Le dit et le repris d'un seul souffle).

En commençant du pareil mis de

l'avant venu d'un élan continu se perd
à chaque respiration.

Serrer les coudes. Au détour si
près de la mort de l'imaginaire appe-
lée par toutes les ficelles du pouvoir.

Du futur

J'ai mille fois besoin de recom-
mencer car tous les déchets de mon
esprit me coupent du réel et je n'ap-
préhende rien d'abstrait. Je suis au
plus bas du monde.

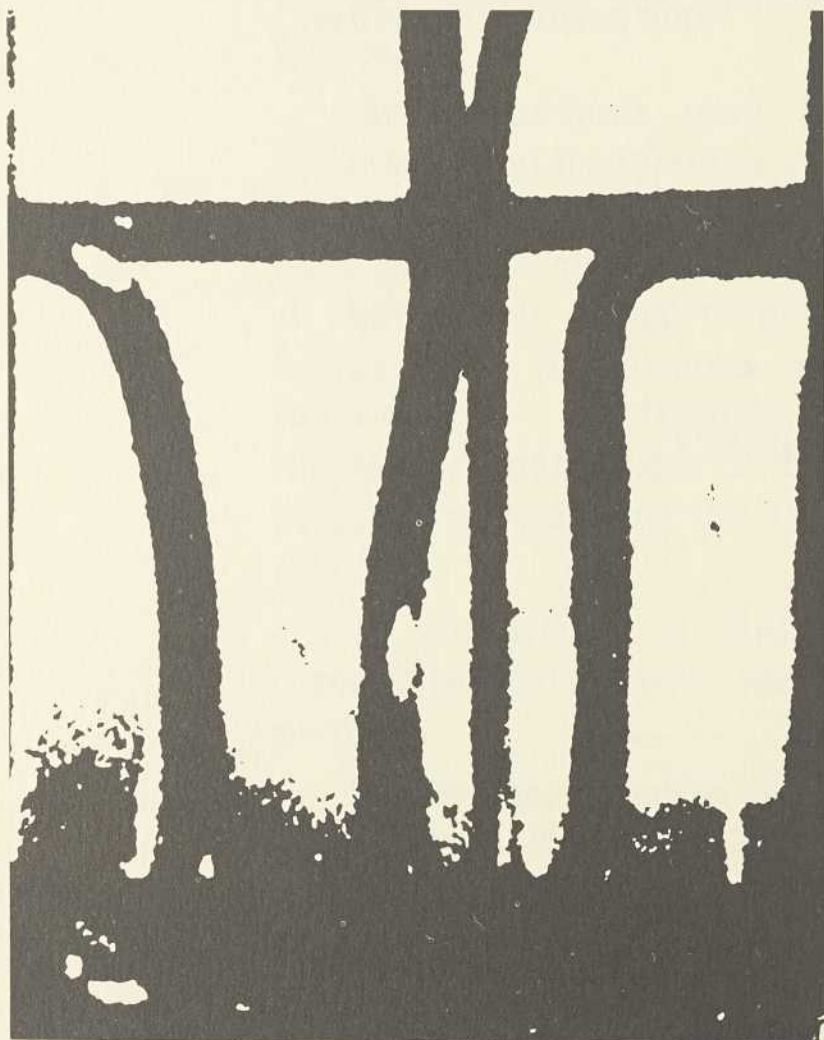
Mis au jeu le corps de l'hystéri-
que petite-bourgeoise.

Janvier-avril 1977.

Geneviève Amyot

DITES-LE AVEC DES FLEURS

à Jacques Garneau
en hommage à
La Mornifle



Il neige, c'est en gros flocons mous comme dans: dimanche. Ou encore: par derrière chez mon père. Mettre de la vanille dans mon postum. Avec miel. Aussi, les sauterelles. C'était en plein été pourtant et seule dans la cabane mais j'étais très fatiguée, je ne pouvais plus écrire que des mots. *Soleil. Vert. Vert. Vert. Le vert me monte à la tête.* Téléphone. Je pense: dire à une femme que ses enfants sont beaux. Lui, c'est avec les plantes et c'est de cela qu'il s'agira, les plantes. Il m'arrive aussi de les nommer les fleurs.

Cette écriture n'est pas de moi. Alors, disons que c'est une expérience. (Ils en raffolent). J'affirme une fille facile et qu'il en faut. Devrai-je corriger ensuite ou sera-t-il possible de tout laisser tel quel? Je me connais. Epeler: connais. J'étais maîtresse d'école. Une fois, j'avais serré un bras pour avoir le dessus. C'est arrivé plusieurs fois. Je me mettais du vernis à ongles. Les deux mains de la même couleur. Je n'étais pas une bonne maîtresse d'école: voilà à quoi je voulais en venir. Maintenant c'est fait. Je songe à mon amant. Faut-il tout écrire? Sincérité.

Le choix nécessaire à l'art. Cette écriture n'est décidément pas de moi, cela m'agace. Le besoin de recours: c'est ce rythme aujourd'hui. Confort et commodité. J'ai juste mon chèque du Bien-Etre. Parce que j'ai peur des enfants. C'est gênant à dire. L'image projetée... J'analyse trop. C'est bien mon affaire. J'écris comme quelqu'un d'autre et cela peut fort bien être considéré comme une forme très valable de repos.

Deux jours hier sans écrire, comment rattraper. Surcharge. Ne rien perdre pourtant. Consigner. Ordonner. Tout clarifier. Mais ici, ça doit être sur les fleurs. Aurai-je le temps de cette lettre à Diane à propos de la mort de Monique, mes réflexions sur la famille et le catholicisme, "je suis comme un petit oiseau dans la main du Seigneur", et moi je dis que de répondre par tant d'insignifiance à l'énormité de la mort est un acte absolument immoral, je refuse toute forme de complicité avec cette façon dégoûtante de rapetisser les choses, la musique du Marie-Antoinette est un affadissement de la musique, c'est donc de la pure vulgarité, comme réduire une femme à ses jarretelles, son torchon, un homme à ses dents ou son compte en banque, la vulgarité est un rétrécissement de la mort, un curé qui ramène les dimensions de la mort aux poutres support de son église est un être vulgaire, et je confesse que j'avais malgré tout la nostalgie de la consolation.

Je viens de mettre mes doigts sur la table comme pour jouer du piano. Dans *La Mornifle*, des mains souvent tendues à plat sur la table. De la soupe. Moi

c'est des fleurs que je veux parler. Le titre sera: Dites-le avec des fleurs.

Voilà à quoi j'ai pensé: l'autobus. Les néons verts à travers la vitre... J'ai pensé à beaucoup d'autres choses aussi. Je le redis, le répéterai sûrement encore: la terrible misère que j'ai à commencer. Mon amie Louise l'astrologue, quand elle a fait ma carte du ciel, a été saisie par la longueur, la difficulté de mon commencement. Elle a dit que je chercherais longtemps à faire des choses plutôt bébé pour me rattraper, vu que j'avais d'abord été si vieille. Fin de la parenthèse. Il s'agit, à ce stade-ci, que le crayon ne s'arrête pas. Résister à la tentation de tout reprendre à partir du début. On ne refait pas la laideur bousculée de l'enfance. (Je déteste pourtant composer de tels aphorismes. Les pensées sous chaque chiffre du calendrier des saints. Je confondais le style et la morale. C'est une religieuse qui m'en avait avertie.)

Enchaîner directement avec mes plantes. Puisqu'il faut en arriver là. Et le plus vite serait le mieux. J'ai déjà assez traîné. Beaucoup trop. (J'aurais dû y aller dès la première ligne, ainsi que prévu dans l'autobus.) L'autobus. Les néons verts à travers la vitre. C'est la vitre qui est verte. Vert. Vert. Vert. Des feuilles plein la tête. Ça ne veut pas passer. Je les abandonne encore un coup. Répéter: abandon. La saveur du mot abandon. Ce ne sont pourtant pas des enfants. Non, mais ça n'est pas une raison pour les traiter comme tels. Je veux dire comme des enfants qu'on abandonne. La dernière fois que je les ai laissées, j'ai eu une peur folle qu'elles crèvent toutes pendant mon absence. (Et me voilà enfin

punie, c'est bien fait pour moi.) J'y pensais chaque jour. Un nombre indicible de fois. C'est là que ça devient louche. L'extrémité qui camoufle son contraire, peut-être plus extrême encore. Peur de mourir. Désir non informé. Pourquoi choisir cet exemple? Je parlerai bien toujours de la mort... (extravagante, mon amour, tu te rappelles, et comme nous étions heureux...)

Maintenant, c'est la mort de mes plantes. Voilà ce qui m'occupe ces jours-ci outre-mesure: la mort possible de mes plantes. C'est donc que je voudrais qu'elles crèvent... Un peu rapide. Simplisme de l'équation. Marabout flash: la clef des rêves en cent cinquante-deux pages, illustrations comprises. J'écris vraiment comme quelqu'un d'autre. Moi, je ne ponctue jamais. Alors qui est-ce au juste? Ça ressemble à une nouvelle dans une revue littéraire. Je bifferai les parties trop intimes, (comme l'on met des culottes), et j'enverrai ce texte à une revue littéraire.

Arrêter de faire des digressions. C'est pareil quand je parle. Tendance à dériver sur tous les mots. Genre explication de texte. Plus tard, j'ai été maîtresse d'école pour les grands. Cela fut encore pire. Echec, puisqu'il faut l'appeler par son nom. C'est toujours difficile.

Bon. Mes maudites plantes. Leur régler leur compte une fois pour toutes. Leur organiser le portrait. M'en tenir à cela. C'est épouvantable comme l'on peut penser à plusieurs choses à la fois. Discipline, discipline. Très saint Curé d'Ars... Si je me souviens bien, il voyait des diables sous son lit.

Comme tante Bertha, quoique pour elle, ça se situe surtout sur les valises. Du moins à ce que je me suis laissé dire. Le Curé d'Ars, tante Bertha et moi ne savons pas discipliner nos pensées. Et j'en connais d'autres aussi. Je tais leur identité par discrétion. Revenir aux plantes, sapristi. Mais je n'y peux rien. Je plaide ici mon innocence et celle de tante Bertha. Pour ce qui est du Curé d'Ars, il est plus prudent de m'abstenir vu que je ne connais pas son histoire de famille. De toutes façons, l'Eglise s'est déjà prononcée, ce qui peut mettre sur une certaine piste, si l'on sait s'y prendre évidemment.

Monique, donc, est retournée aux pouvoirs de la mort. Ça lui avait pris quarante ans à s'en sortir. En moins de trois ans, elle a rebasculé. Il y a en qui flanchent dans le temps de le dire. Levez la main droite et dites: mort. Que ceux qui restent épellent tous ensemble le mot mort. (Monique a été maîtresse d'école quand elle était fille.) La perruque. La bourrure sous les joues. Ça commençait à noircir dans la région du nez. Il faudrait tous mourir comme dans le livre de Jacques Garneau, en parfaits laïques. Je dis que je n'ai jamais vu de si belles morts, aussi bien plantées. Moi, si j'avais à choisir, ce serait celle du mon oncle Ernest, dans le feu. A Jacques Garneau: je n'en reviens pas comme ton oncle Ernest va être tout seul quand ta tante Blanche va mourir; quelqu'un a-t-il pensé aux fleurs? Il y avait beaucoup de couronnes. Allons-y de mémoire.

De gauche à droite, sur la dernière planche de la bibliothèque: un coleus, marbré, dans un pot rond de plastique vert; un autre coleus, presque orangé, plat de margarine, il étouffe, négligence, par ma très

grande faute, le mettre dès mon retour dans quelque chose de plus grand, s'il vit encore bien entendu, cette mort sur le dos; puis le setcreasca, au fait la motte est-elle bien vieille, trop tassée, peut-être, vais-je transplanter ou fourrer les nouvelles tiges dans le même pot, ou encore tout raser, faire raciner à neuf, ligne de conduite, la bonne ligne, et de quoi au juste me tenir responsable; il y a quelque chose d'autre au bout de la tablette, peut-être celle avec des poils violets, j'ai mis bien du temps à la réchapper et encore avec ces garces on n'est jamais sûr de rien, c'est vrai je m'y suis sans doute prise en retard pour le changement de terre mais comment savoir et j'ai tout de même d'autres chats à fouetter, j'écris des livres nom de Dieu, où sont les priorités, établir une bonne fois des priorités...

Sur la deuxième planche (à partir du bas): deux petits cactus et un petit crassoula dans un sucrier fleuri. Je ne lui ai pas mis d'eau. Et le pot qui est exigu. Il va mourir. Arrêter de penser que le petit crassoula va peut-être mourir. Ou plutôt: ne pas combattre. Ma tante Bertha, c'est parce qu'elle se débattait trop. Dix fois pire. On sait ce que c'est. Les mauvaises pensées, dans le temps. Epuiser le mal plutôt que de le nier. Je n'ai pas arrosé le crassoula. Le crassoula va mourir. Par ma faute. Un oubli, certes, mais ça ne trompe plus personne, tout au contraire. L'acte manqué. Pernicieux. Le mot pernicieux. Un oubli pernicieux. Pourtant, celui-là, je l'aimais de façon particulière. Encore plus révélateur. Nul repos: nous en savons maintenant trop long. *Détruire, dit-elle.* Surtout ne pas lire ce livre. Déjà bien assez de *La Mornifle*. J'imagine: ça

commence à noircir. L'odeur. Je suis une mauvaise femme. Je ne sais pas prendre soin. Vos rangs deux par deux. (Mon plus vieux a grandi de trois pouces cette année dans sa classe; la mienne qui n'avait jamais pu apprendre à diviser... il n'a pas fait une seule crise d'asthme.) Je suis une mauvaise femme. Je ne sauve même pas les alcooliques. Lui, son philodendron sans faille, éjarré sur deux murs complets. C'est un homme et c'est une meilleure femme que moi. Il en a une verte et rouge qui grossit plus vite qu'une fille semée en double. Velours. Il les engraisse avec ses doigts.

Ça n'est pas tout, bien sûr. J'en ai aussi plein la table noire sous le plâtre de la Vierge. Ça déborde, du moins du côté gauche. Ça empiète sans souci. Dégoûtant. Absolument dégoûtant. Danger. Qu'elles me bouffent tout mon oxygène. (Une bonne femme enfin: tout l'oxygène pour les autres.) Qu'elles me volent mon espace vital. Dehors la peau: place à la végétation. (La carabine. Une à une. En plein front. Contrer enfin ce vert d'une espèce différente et sait-on jamais avec les étrangers. Ce qui se cache sous leur mine de rien. Je défendrai à mes enfants de lire *La Mornifle*. Au cas où ça leur donnerait l'idée de me descendre les premiers.)

Continuer dans le détail. Les nommer toutes, comme pour les péchés. Meticuleusement. C'est le seul moyen (s'il en est). À gauche donc, et je la vois d'ici, la grosse, l'énorme, l'intarissable glace vert chenille, barbue par surcroît. Immense. Jusqu'à terre. Retroussée vers le soleil, une vraie couronne. Une vraie chienne. Jusqu'où cela va-t-il aller? Quel stratagème encore? Quel piège? Prier. Les formules

de tante Bertha. L'âme de Monique. Non. Implorer plutôt le corps victime. Le cancer en excroissance, une plante trop vive. Se méfier à temps. Au centre, trois plats de yogourt, et dedans, trempées dans l'eau: un, des tiges de coleus; deux, des tiges de coleus; trois, des tiges de glace et de setcraesea. Ne rien laisser aller. Nul sperme aux vidanges. Pas une seule jambe, même gangrenée. Il fut un temps où je ressuscitais les morts. Qu'on leur demande.

Devant les plats, une autre glace, toute petite celle-là, toute jeune encore, coulissée de violet, une enfant, pot de grès dans couvercle à cretons. Comment empêcher les feuilles de tomber à la base de chaque tige et ça gagne en hauteur, restera-t-il demain quelque chose? Grand-maman a perdu cinq enfants à la naissance ou en bas âge. Ce n'était pas rare dans ce temps-là. Le seul moyen d'éviter les familles trop nombreuses. À l'époque de ma mère, ça ne fonctionnait déjà plus. Elle nous a tous réchappés, sauf le premier qui était diabétique. Laisser aller les incurables? Mais on ne sait jamais. Les découvertes. La congélation dans l'intervalle. La chance d'autres films de Walt Disney en 2001. La fille de Carmelle finira peut-être par marcher. En 2001. Elle sera belle et sortira seule voir le dernier film de Walt Disney. Faire tout ce qui est en notre pouvoir. N'avoir rien à se reprocher. La Suzanne a peur d'accoucher d'une tête d'eau. Un accident de la nature. La faute à personne. On a beau dire... La Mornifle aura-t-elle plus honte d'avoir tué ses enfants que de les avoir eus?

Ma mère ne soignait pas tellement mes rhumes. Elle ne s'en apercevait pas. Il fallait qu'une autre lui

fasse penser. Par contre, elle est très bonne avec les violettes africaines. Ça fleurit sur un temps riche. Comment donc se mesure au juste le pouvoir des femmes? Sur le bord, un petit lierre à trois tiges. Presque au même point depuis l'automne. Il serait temps ou jamais. Autrement dit, va-t-il finir par décoller, ciel d'Afrique? Le printemps, peut-être... Il vaut mieux rester un peu naïf. (Il croit encore qu'il va parader pour le carnaval, cinquante piastres par soir. Je l'aime.) Est-ce tout pour la table? Un pépéronia, qui perd ses feuilles d'en bas lui aussi. J'ai beau essayer... Ça doit être parce que je veux trop, et ça donne l'effet opposé. Maurice me l'a expliqué une fois: aller dans une salle de danse et vouloir rencontrer une fille à tout prix, c'est sûr que ça ne marche pas. Un autre soir, décontracté, ni chaud ni froid, ça vient plus qu'il n'est possible d'en prendre. Laisser les enfants tranquilles. Intervenir le moins possible. Ne pas chercher à servir de garde-robe s'ils jouent à la cachette. Les résultats sont surprenants. Ils deviendront ingénieurs. Ils inventeront de nouvelles sortes de garde-robes. Ou des abris pour attendre l'autobus, avec souterrain vite accessible en cas d'attaque nucléaire. Ou de danger de toute autre espèce. Par exemple, l'envahissement de la ville par des végétations adaptées, friandes d'enseignes et de barres blanches.

Le crayon, comme une arme. (Je n'ai jamais tué personne.) Je le sais, je vais faire des enfants fous.

Les tiges de coleus, dans les deux vaisseaux à yogourt, c'est parce qu'il y avait des bibites dans la terre. J'ai fait tout ce que j'ai pu... Du moins cette fois-là. Ne retenir que les jours actifs, la biographie

officielle. La perfection n'est pas de ce monde. Ils sont les premiers à le dire. Il est normal de ne pas tout voir. Même pour une femme. Je le répète: même pour une femme. C'est petit des pilules. Tous les vieux tremblent et se mêlent dans leurs chiffres; se voient dans leur soupe et finissent par y prendre goût. La vie est un grand manège. Laisser sa place. Ils sont les premiers à le dire.

Il s'agissait ensuite de trouver un moyen efficace de passer mes nuits. Nous en connaissons tous plusieurs, mais qui ne réussissent qu'aux autres. Alors on se met à prendre garde. Ne pas répéter les mêmes erreurs. Constance du soin. Les horaires, scrupuleusement. Même entre deux. Aller voir. Les réveiller pour qu'ils fassent la crise s'ils ne l'ont pas faite. La bassine. La poudre sur le bord. Ne pas omettre la poudre une seule fois. De la lotion sur les parties rouges. Les mains resteront gluantes, enrobées de vert pâle dans les songes, et l'odeur, l'odeur écoeurante pour encore tout le temps à finir et cela peut être long, et rien ne dit qu'ensuite il n'y aura plus de trace. La serviette sur le front. Nettoyer le dentier. Frictionner à l'alcool. Les cheveux. Tout le soin de la vie et de la mort qui toujours revient aux femmes. (Prenez les corps, nous avons affaire ailleurs. Puis: rendez-nous ce que vous avez sauvé, nous avons décidé de partir en voyage. En attendant, vous broderez nos portraits dans les rideaux.) J'étais seule. J'avais tout essayé, le lavage et la chimie. J'ai pris sur moi de jeter la terre et les racines, aussi quelques tiges pour tirer vengeance. Je me suis également débarrassée du pot, malgré le prix. En grès. Je croyais à ce moment que le grès, c'était pire

pour les bibites. (Nous avions supposé.) Mettre les restes dans l'eau, et vite. Tout recommencer, pendant qu'il se peut encore. La chance de les avoir prises à temps, cette fois-là. Quand ça se met à dégringoler... Le plus vieux, elle m'a dit qu'il était parti en sept jours à peine, sans presque en avoir l'air. Un peu de faiblesse... Il ne faudrait jamais se permettre une seule minute de distraction. Toujours tout vérifier. Même s'ils disent qu'on s'inquiète trop, que l'on va se faire mourir, se rendre maboule et que cela n'arrangera rien...

La première fois que c'est arrivé, je parle des bibites, j'ai quand même gardé les quelques têtes qui avaient encore un semblant d'allure. Avec confiance. Après tout, du vrai chiendent de coleus. Tous ceux qui l'ont vu à l'époque vous le diront. Elles n'ont fait, malgré la patience et longueur de temps, que des racines fort chétives. J'ai mis en terre. Confiance encore. (Ça n'est pas tuable, disait ma mère.) Le pot de beau plastique jaune, sur le plancher, en plein soleil. Je lui faisais suivre le soleil. Puis, en désespoir de cause, tirer sur les idiots qui flanchent et s'affaissent. Des imbéciles, de parfaites imbéciles. À qui pouvoir encore se fier? La bacaisse elle-même, effarante aujourd'hui de vitalité... J'entre en rage. Ecraser ces ratées, ces insignifiantes, ces incapables. Sous le pied, crunch. Cela fut bref et mou. Je pense à une araignée, une ronde à pattes courtes. Enfin coincée. Grosse plotte. Essayer d'oublier la sensation précise du bref moment de résistance. Un si infime moment. Puis, le craquement de la défaite. (Presque en même temps.) L'éclaboussure. Une araignée a-t-elle du sang? Surtout ne pas regarder.

Demander aux enfants de passer le balai. Ils seront ravis. C'est le genre de chose qui les attire à coup sûr et avec raison. On ne s'intéresse jamais trop tôt à la mort. Je répète que je déteste ce genre d'aphorisme. (Je ne tolère que les drôles.) Je n'ai pas encore trouvé à qui ressemble l'écriture de ce texte et qu'est-ce qui me prend pour l'amour d'y aller de cette sorte. Quelque chose peut-être comme la résolution de ne plus souffrir. Mais ça risque d'être pire encore. Je m'en suis rendu compte dès le deuxième jour. Maintenant ça n'est presque plus supportable. J'ai peur. Prendre des vitamines. À même la bouteille de guevrabon. M'habiller sur-le-champ. Sortir, faire du pouce. Jouer de la cuisse et du port de tête. Qu'il n'y ait plus une minute de perdue. Arrêter chez le fleuriste. Acheter de l'engrais. Prendre un taxi. Monter l'escalier en courant. Solliciter le goulot, sans même prendre le temps d'enlever mes bottes. Six fois la dose prescrite. Un traitement choc. Ils l'ont dit à la télévision. Revenir tout de suite ici où il y en a d'autres qui m'attendent. Je suis en train de virer folle. Tant qu'à y être, chavirons donc à fond. Je sais où j'en étais. Le pot trop grand enlevées maintenant les mortes. Les autres vont mettre combien de temps, d'énergie, à s'étendre en racine et les têtes alors restent tel quel, de quoi ai-je l'air? Quand pourrai-je me permettre d'inviter à nouveau et qu'ils disent: elles sont splendides et toutes malgré que tu es souvent partie, quel tour de force, quel merveilleux prodige, elle vivifie tout ce qu'elle touche et même en ne touchant que par-ci par-là, à l'occasion, comme cela, quand ça adonne. (La preuve enfin que l'on peut abandonner sans conséquence.) J'aurai un enfant mort et ce sera tant mieux pour lui.

Devant la fenêtre maintenant. Et vite parce qu'il convient d'en finir. Après tout, je l'aime. C'est bête. Sur la caisse de son: un coleus dans un pot carré de plastique vert pâle; le coleus vert et drab dont la tige se dégarnit et les feuilles rapetissent de plus en plus; un mille-fleurs, cadeau d'anniversaire. Je l'ai reçu en boutons. J'étais très heureuse. Mon anniversaire est passé depuis dix-sept jours et le mille-fleurs est toujours en boutons. Les fleurs sont les sexes des plantes. Ma soeur Thérèse m'avait offert une violette en fleurs quand je suis sortie de l'hôpital. Trois jours après, tout était tombé. Je m'en suis défait parce que j'avais honte. Sauve-la. Débrouille. Mets tes doigts. Sur le coin de la deuxième tablette de la bibliothèque, côté gauche: géranium, tiges torsées, tirées par la lumière, fait presque toute la dernière vitre du châssis droit. Enorme. Près d'un an. N'a jamais produit un seul bouton. Suspendus au plafond (comme dans: pesant deux cent trente-trois livres): deux autre coleus, dont je n'ai pas envie de décrire l'état, (tiendrons-nous mon amour jusqu'à l'été lointain et que ferons-nous ensuite); puis un autre géranium, présentant les mêmes caractéristiques que celui dont il vient d'être question. C'est une maison bien chez moi. Que les voyeurs aillent bander dans les églises. Ici, nul sexe ouvert devant quelque idole. La grande paix de la chlorophylle.

Dans la cuisine et c'est tout. Un dracena, petite nature, et une araignée qui ne fait pas de bébés. Les chiens ressemblent à leur maître. C'est connu. Ce qui fait qu'on ne peut pas se plaindre de grand chose. Prendre le petit dracena. (Avec le pot, il fait à peu près la longueur d'un enfant à la naissance). L'installer lentement dans mon coude, jusqu'à posi-

tion précise. La tête ouverte sur ma pointe gauche. Bien sûr je serai nue et c'est ainsi que je lui ferai comme une langue. Alors, je dirai que la mort est temporaire... J'oubliais: cette rose sèche, mise au même pot, et qui sent encore, témoignant de quels doigts semant dans la salive...

Puis mon sang coulera sur ta cuisse et il faudra beaucoup attendre.

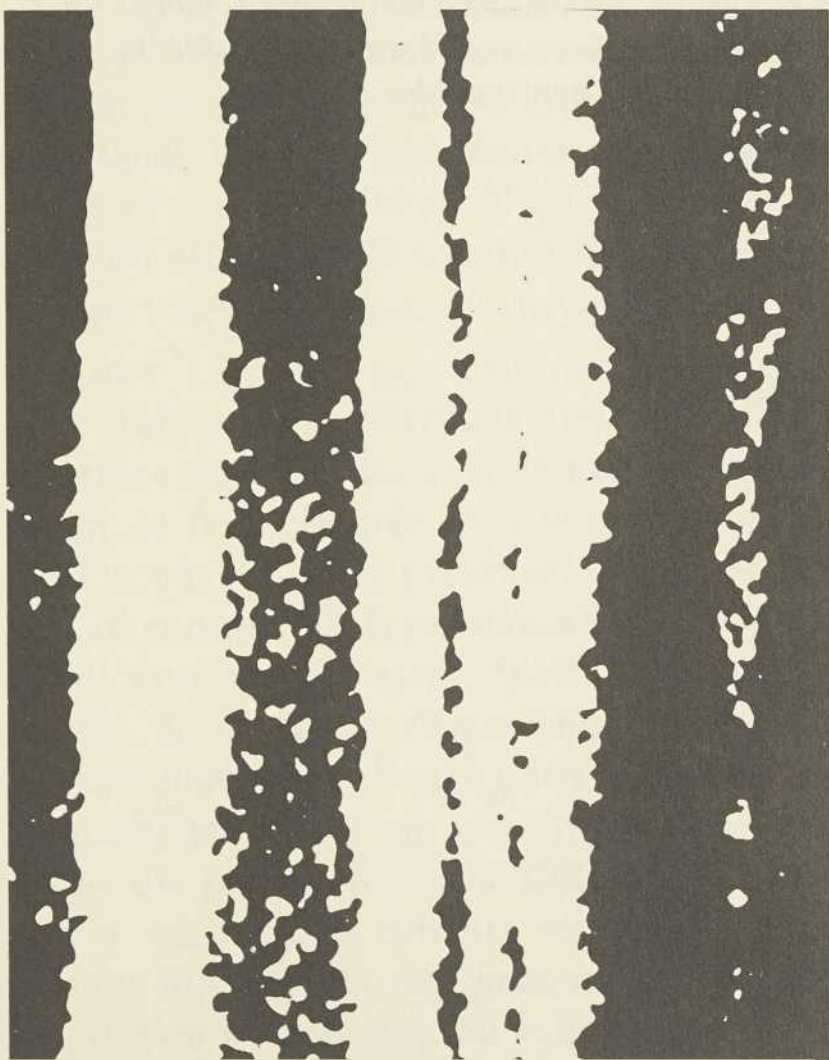
À tous mes anciens élèves. Interprétation possible de ce texte: désarroi face à la tâche de maintenir la vie; impuissance et culpabilisation de cette impuissance (évaluation du féminin sur critère biologique.) Trouver aussi autre chose. Le lieu précis de l'ambivalence. Je vous le donne en mille. Question d'examen: pourquoi la Mornifle a-t-elle tué ses ses enfants? Bonne chance à tous.

Sylvie Gagné

MOTS D'ELLE

D'elle, je ne sais pas grand-chose. Le corps n'a pas été identifié. On a supposé que c'était elle, une fille comme tant d'autres n'importe laquelle.

(Emma Santos).



La femme est regardée.

Elle se tient les jambes allongées. Elle est dans la lumière obscure, encastrée dans le mur. Yeux fermés.

Ne ressent pas être vue. Ne sait pas être regardée.

Se tient face à la mer. Visage blanc. Mains à moitié enfouies dans le sable, immobiles comme le corps. Force arrêtée, déplacée vers l'absence. Arrêtée dans son mouvement de fuite. L'ignorant, s'ignorant.

(Marguerite Duras).

...la femme de l'événement est bien facile à reconnaître de ce que Marguerite Duras la dépeint comme non-regard.

(Jacques Lacan).

1. IMAGINÉE...

Une femme, puisque c'est de moi qu'elle s'agite, s'avance le long des lignes de sa main, verse, écoute le liquide trouble dont elle, le sens de sa voix tremblante, tache la page, semblante. En sa répétition, la fable la rend ineffable. N'arrive pas à couvrir l'ombre du roi de ses ailes sombres, l'île de son nom qu'elle survole et dont elle est surveillée.

La mer. L'enfant, sage comme une image, roule comme sable entre ses lèvres vagues. Je flotte captive à la surface de l'oeil, hors d'elle-même, représentée au point de fuite, figurée sous la tache aveugle. La douleur seule me rend présente. Corps de fatigue. Ni vue, ni connue. Mais reconnue (celle à qui on fait de l'oeil), nommée anonyme, forêt d'arbres décimés. Regardée, non touchée. Appartenu et tenue à part. Traversée impossible. Évitée dans la méconnaissance quotidienne, elle est transmise dans l'ordre, échange du pareil. Mais la différence, elle? Pas d'issue à son insu, la censure mime l'hymen. Certains mots me blessent, se figent sur le sang. Inouïe, celle qui n'en revient pas. Sa voix brûlait-elle avant

l'extinction? Corps de fièvre. Quand naît-elle?
Qu'en est-il du miroir?

Comme il est immobile, celui qu'elle suit.
Comme vous parlez peu, vous qui faites signe
en dernier.

(Maurice Blanchot).

Elle s'aperçoit qu'entre le lecteur et la page, le souffle quelquefois s'interrompt. Prévoir ces points de suspension où d'autres écrits se superposent au texte et semblent s'y découper.

Parler de la psychanalyse sans l'avoir vécue comme analysée. Un certain écart se glisse entre parole analyse lecture; entre mon corps, mes mots, mon imaginaire et le symbolique qui circule. Situation risquée, délicate, difficile. D'où le besoin d'explicitier les références théoriques qui alimentent toute tentative d'écriture (celle-ci en particulier). Savoir d'où je viens, sentir où j'advieus, comprendre l'hésitation de ma main écrivante. Je plus fragile en certaines citations qui marquent des passages théoriques d'apparence plus aride. Un air de morcellement pour quelque temps encore.

Etre lucide de ces lignes dispersées où je me situe et ne pas nier le lieu actuel de ce travail (et, pourquoi pas, de ce plaisir) entre théorie et écriture, leur mouvement parallèle et leur rencontre.

Ainsi, pour avoir entendu parler d'un certain miroir et de l'image qu'il se fait de moi, essayons d'abord de lire ce qu'il en est écrit...

* *le stade du miroir:*

L'assomption jubilatoire de son image spéculaire par l'être encore plongé dans l'impuissance motrice et la dépendance du nourrissage qu'est le petit homme à ce stade infans, nous paraîtra dès lors manifester en une situation exemplaire la matrice symbolique où le je se précipite en une forme primordiale, avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre et que le langage ne lui restitue dans l'universel sa fonction de sujet. —

(Jacques Lacan).

L'enfant se reconnaît dans une glace (dès l'âge de 6 mois). Fasciné par l'image d'un ensemble harmonieux, il identifie cette image unifiante comme étant celle de son propre corps. Le moi se constitue dans une perspective de mirage, de fixation formelle qui lui attribue l'illusion d'identité, de permanence, de substance et lui prête la fonction de maîtrise, de synthèse. L'expérience de soi se réfère à l'autre semblable; cette relation duelle est vécue dans l'indistinction, la confusion de soi et de l'autre (l'enfant, en se retournant vers la mère, appelle son regard. C'est l'intervention du regard et de la parole de l'Autre, l'observateur, qui instaure un partage de l'imaginaire et du symbolique).

L'enfant perçoit dans l'image du semblable ou dans sa propre image spéculaire une forme totale anticipant l'unité corporelle qui lui manque. Nul doute qu'il se réjouit d'une image plus flatteuse que l'état dans lequel il se trouve (dépendant, impuissant, morcelé). C'est donc un leurre qui préside à la

formation du moi.

Le moi dont nous parlons est absolument impossible à distinguer des captations imaginaires qui le constituent de pied en cap, dans sa genèse comme dans son statut, dans sa fonction comme dans son actualité, par un autre et pour un autre

(Lacan).

Cette identité est une construction imaginaire fondée sur la méconnaissance. Identité non-réelle de l'enfant qui ne se voit que dans un autre (mère, miroir), mirage d'unité et de maîtrise. Le sujet dépossédé "finit par reconnaître que cet être n'a jamais été que son oeuvre dans l'imaginaire et que cette oeuvre déçoit en lui toute certitude. Car dans ce travail qu'il fait de la reconstruire pour un autre, il retrouve l'aliénation fondamentale qui la lui a fait construire comme une autre, et qui l'a toujours destinée à lui être dérobée par un autre." (Lacan).

D'où l'agressivité liée à la frustration; le sujet n'ignore pas le leurre. Effacement du naître par le n'être, cette frustration naît de la parole vide, de ce discours où le sujet se voit paraître, sembler, mais non devenir, dépossédé, privé, d'une jouissance qu'il reconnaît comme celle d'un autre. Agressivité de l'être humain qui ne voit sa forme totale réalisée qu'à l'extérieur dans la coïncidence illusoire d'un moi idéal avec la réalité. C'est la méconnaissance constitutive du moi qui suggère au sujet d'attribuer une permanence au je correspondant à l'image fixe du miroir *relief de stature* qui fige la forme totale du corps. Cette aliénation inscrite dans l'identification

idéale est un effet de la fonction de l'imaginaire i.e. d'un schème imaginaire acquis, un cliché statique (cf. Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*). une représentation de la forme complète idéale (image du corps maternel, du père, des frères réels ou virtuels). Autour de l'image du corps propre, Lacan repère une série de phénomènes subjectifs qui font leur apparition dans le délire, les rêves, les symptômes de l'hystérie (morcellement, hallucination du double). La parole ne trouve-t-elle pas son support dans les images corporelles qui organisent l'espace entre l'organisme et la réalité et structurent le sujet... "Les mots sont pris dans toutes les images corporelles qui captivent le sujet." (Lacan)

Chez l'homme, c'est le regard de l'autre qui lui renvoie l'image de ce qu'il est (l'enfant se voit regardé par la mère, investi d'une valeur sexuelle; il s'identifie à l'objet partiel, au phallus, désir de la mère). La fonction symbolique dicte la position du sujet dans l'imaginaire (le séminaire sur *La Lettre volée* illustre bien cette fonction du regard: le personnage vainqueur est celui qui dépasse le stade imaginaire, s'identifie au raisonnement, à la loi de l'échange, et non à son adversaire; au-delà de la relation duelle, il accède à l'ordre symbolique).

L'Oedipe dépasse la relation duelle imaginaire par l'introjection de l'imaginaire du parent de même sexe, ce qui permet la normalisation libidinale et culturelle, l'intériorisation de la loi du Père.

Quoiqu'il fasse, le sujet se voit constamment obligé de renoncer à une part de son être.

D'une part, l'homme s'aliène dans l'identification narcissique originelle. D'autre part, si l'on se

réfère au jeu de l'enfant à la bobine, la maîtrise du départ de la mère ne s'accomplit que dans l'assujettissement au langage, au meurtre de la chose. Discordance entre le moi et la réalité de l'autre, distance entre le langage et le réel.

L'inscription du sujet dans le contexte culturel (la méconnaissance n'étant pas sans rappeler certaines formations idéologiques), ce passage du *je spéculaire* au *je social* s'effectue dans la rencontre, l'intersection de l'imaginaire et du symbolique... *ce noeud de servitude imaginaire que l'amour doit toujours redéfaire ou trancher* (véritable noeud Gordien... Lieu de l'Autre).

* *de l'ombilie à la voix...*

Rupture du corps maternel, l'ombilic se referme. Le passage du sang s'interrompt, l'air pénètre. L'enfant s'écrie. Du corps au nom qui était déjà écrit

Le regard dans le rapport de l'enfant à la chose, par le truchement du miroir, a la même fonction que la voix dans le rapport de l'autre à l'enfant, par la médiation de la parole.

(Denis Vasse).

La parole énonce le nom propre et vient rompre la fascination de l'image, de l'objet. La voix nomme le corps aperçu dans la glace, spécifie les limites du sujet et lui interdit de se perdre dans l'image et de se prendre pour la chose. L'enfant se tourne vers le regard qui le reconnaît, la voix qui l'appelle (son

rapport à la mère est médiatisé par la voix)... il voit le nom qu'il entend.

Cette substitution incomparable de ce qui est entendu à ce qui est vu, réfère la multiplicité des membres du corps, des parties de l'image, à l'unité d'un signifiant verbal. (Vasse).

Le corps est pris dans le réseau des signifiants du langage et se réfère au désir de l'Autre. A l'image du corps (qui devient inconsciente) se substitue le Nom. *L'ombilic est clôture... La voix... déloge l'homme du corps... et lui fait habiter le langage.*

Si le sujet n'arrive pas à se distinguer des identifications spéculaires, à médiatiser son rapport aux choses, à les différencier de lui par la parole (la refente du sujet), son corps reste ouvert, sans frontières, envahi par les mots immédiatement pris pour les choses qu'ils représentent. Il n'y a plus de sujet, qu'un objet (*l'avalée des avalés*).

Hors de la coupure signifiante, les mots deviennent le pire obstacle au surgissement du sujet.

(Vasse).

Les mots deviennent *lames estropiantes* (Marie Cardinale). *Les morceaux de verre de la vitrine sont trop froids. Ça reste dans la gorge, se digère mal, ça coupe les cordes vocales, rend muet. Les mots morts.* (Emma Santos).

II. DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR...

Or, peut-être n'y a-t-il pas eu alors, pour la femme *jubilation*, parce qu'il n'y a pas eu chez elle seulement *assomption* ou construction à partir de l'image *orthopédique*, mais, au contraire captation. La fille entre dans le miroir et n'en sort plus.

(Eugénie Lemoine-Luccioni).

Regardée, nommée, appropriée, échangée.

La femme a-t-elle un nom propre? Celui du Père ne lui est pas *propre*. Est-elle *cela*, l'autre du même dans un miroir qui ne semble que réfléchir un corps sexué mâle ou asexué. Se voit-elle? Le regard lui est-il familier? Peut-elle saisir la loi de l'échange alors qu'elle s'y trouve elle-même saisie, échangée?

L'ordre social (économique, politique, culturel) se fonde sur divers systèmes de communication, d'échange: circulation des marchandises, des messages, des femmes (structures de la parenté, prohibition de l'inceste). Ce qui circule de la femme, c'est son corps sexué (dont elle est dépossédée) revêtu d'une forme appropriée, immédiate au besoin, image sans faille, muette, reflet du désir masculin, support de ses fantasmes, figurant par/pour le regard sourd.

La prévalence du regard et de la discrimination de la forme, de l'individualisation de la forme, est particulièrement étrangère à l'érotisme féminin. La femme jouit plus du toucher que du regard, et son entrée dans une économie scopique dominante signifie,

encore, une assignation pour elle à la passivité: elle sera le bel objet à regarder.

(Luce Irigaray)

Image *regardable* * voilée de *féminité*, le masque du rôle, l'identité conforme au système de représentations masculines. Inclue comme objet, exploitée dans l'échange, la femme est exclue comme sujet. Son infériorité sociale se poursuit par l'entrée dans un système de valeurs étrangères, dans le non-accès au langage, à l'ordre symbolique; féminin subordonné au discours du pouvoir. Elle est coupée d'elle-même, de son corps, de son désir et des autres femmes, ses semblables à elle. Répétant une langue empruntée, les mots la déportent, l'exilent, mots qui la jouent et la perdent. Méconnaissance de la femme à laquelle on substitue la *mascarade de la féminité* c'est-à-dire "ce que les femmes font pour récupérer quelque chose du désir, pour participer au désir de l'homme, mais au prix de renoncer au leur. Dans la mascarade elles se soumettent à l'économie dominante du désir, pour essayer de rester quand même sur le *marché*. Mais c'est du côté de ce dont on jouit et non de qui jouit." (Luce Irigaray).

* Si ce n'est pas regardable, c'est que s'ouvre toujours menaçante, la fissure entre elle et ses doubles; et au-delà; le vide.
(E. Lemoyne-Luccioni).

Mais s'il est une terreur pouvant s'emparer de l'homme au point de le détruire, ce serait plutôt celle qui est suscitée par la parole de la femme au moment où cette parole fait entendre une voix dont le pouvoir est de déceler la faille.

(Pierre Fedida).

...Survit-elle malgré tout? Va-t-elle traîner cette morte toute sa vie? Et si elle se retrouvait ailleurs, comment trouver *les mots pour le dire* et le dire *autrement* dans le lieu du féminin.

III. DÉTRUIRE, DIT-ELLE...

Un mot, un seul mot, ultime ou premier, y intervient, avec tout l'éclat discret d'une parole apportée par des dieux: détruire. Et, ici, nous ressaisissons la deuxième exigence de ce mot nouveau, car s'il faut aimer pour détruire, il faut aussi, avant de détruire, s'être libéré de tout, de soi, des possibilités vivantes et aussi des choses mortes et mortelles, par la mort même.

(Maurice Blanchot).

Mort de la femme aveugle et nocturne, muette, fictive, immobile, absente déjà. Mort d'un soi *modèle* qui ne m'appartient pas. À même cette mort, quelque chose de féminin chuchote*.

* s'il y a pas mal de gens qui sortent si entiers de la psychanalyse, on n'ose dire si intacts, c'est d'abord qu'il y a une grande différence entre mourir - c'est-à-dire vivre les traversées de frontières, *encaisser*, avoir dans soi les ruptures - et être défunt ou être défini (même comme analyste), c'est-à-dire dans le savoir, à la limite *être au courant*.

(Daniel Sibony).

Remettre en cause un certain type de fonctionnement analytique (interroger les déterminations historiques, les insuffisances et les silences au sujet... de la sexualité féminine, de la différence sexuelle, du refoulé féminin dans l'inconscient, etc.) en vue d'ouvrir la pratique et de poursuivre la recherche, ceci ne diminue en rien l'importance que peut prendre la psychanalyse pour la naissance de la femme à son corps et à sa parole (inscription comme sujet de son discours).

Refus du choix entre le leurre de la féminité et le non-être. Je cherche l'or sous la mine, sous certains mots qui me font violence, m'éloignent, m'obscurcissent, me nient. Bris du miroir, du nom, du nombre et de l'ombre. Éclats de voix dans l'ordre du discours.

À l'écoute de la plainte, Ariane retrace le fil, démêle l'écheveau de l'aine, Arachné le tisse, Schéhérazade le récite et Pénélope cent fois sur son métier... lyrique et souffrante se donne du temps, la durée. Mime le travail invisible non reflété sur son corps de femme *revêtu*.

Ce qu'il en naît du mimétisme...

Si elle peut si bien jouer ce rôle, si elle n'en meurt pas tout à fait, c'est qu'elle a de la réserve par rapport à cette fonction. Qu'elle subsiste encore, autrement et ailleurs que là où elle mime si bien ce qu'on lui demande. (Luce Irigaray).

Mimer non pour s'identifier, mais pour savoir d'où elle part, pour produire le surplus, se rapprocher en dépassant le cadre, la marge, entre les lignes, en corps (déjà, le rapport de la femme à la théorie est traversé de corps, d'histoire, de voix. Ça hésite, ça oscille, ça tremble, ça s'excuse même... mais ça parle). D'autres mots. Gestes de souffrance, parole de corps qui cherche à accorder souffle et désir (ça parle vite, peur de déranger). L'hystérique qui s'écrit dans son corps, à même sa voix. Écriture

de femme sur le miroir se répète jusqu'à ce que l'encre traverse la page, le discours dominant, l'imaginaire masculin. Ouvrir les mots, les figures, les silences. Me séparer sans me perdre. Elle se décape avec douceur (odeur de cèdre). Me détacher pour mieux tacher. Différence. Le filet de voix, de sang, l'éclat de rêve de rire. Intarissable, l'encre, la mine, la couleur.

Femme dans l'imaginaire, touche encore à peine au réel. Les odeurs de pêches se disent longuement. Son rapport à ses sens est multiple (comme les zones érogènes de son corps), non convergent en fonction d'un seul regard. Ouïe, elle se vit musicale. Entre elles, ce qui se dit d'elle-même. Retrouver la mère reconnue femme (hors de son rôle), l'enfance du toucher. Ne plus craindre d'être noyée si la glace fond (la chaleur de certains mots), se brise (mots l'iriques) ou se courbe. La vie liquide nous est familière. Du lait de l'ombilic aux coulées de voix. Les *mots-flots*. Reconnaître mes règles, ma langue, parole pleine, plurielle.

Il ne s'agit pas d'inverser ou d'égaliser mais de subvertir le miroir (l'autorité, l'unité, l'identité du même). Mots d'elle autre, modifie, dérange les modèles idéologiques. Mots d'elle qui se prononcent aussi dans des actions spécifiques, gestes politiques.

Elle, me parler, entre elles puis à toi, à eux, entre nous*. Transformer l'échange, la syntaxe masculin-féminin. Ne plus parler de ou sur, mais

* la façon qu'a l'homme de sortir de lui-même dans celle qu'il prend non pour l'autre, mais pour sienne, le prive, le sait-il, de son propre territoire corporel. (H. Cixous).

avec, entre. Ce qui se dit entre nous, avec notre différence. Hors de la relation amoureuse duelle, amour ami. Ensemble, nos écritures à venir, nos lectures à l'écoute. Nous différence.*

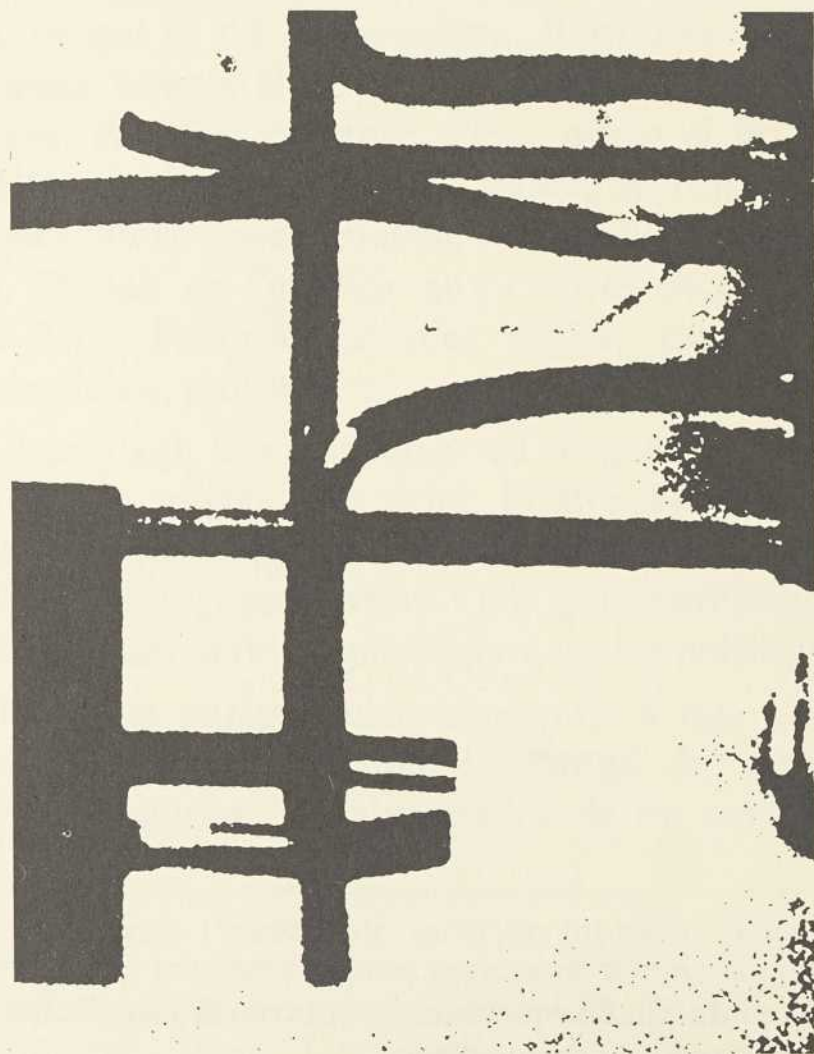
Elle ne fétichise pas, elle ne dénie pas, elle ne hait pas, elle observe, elle approche, elle cherche à voir l'autre femme, l'enfant, l'amant, non pour consolider son narcissisme, ou vérifier la solidité ou la faiblesse du maître mais pour mieux faire l'amour, pour inventer l'Amour Autre.

(Hélène Cixous).

* Hors du phallogentrisme, ne pourra-t-il pas s'écrire *autrement* aussi, à l'écoute d'elle...

Claudette Charbonneau-Tissot

L'INIMAGINATION



se
qu
fo
fo
de
ces
sim

hu
mé
Po
ver
gô
ses

sive
sad
mus
l'in

Je l'avais crue morte, au seuil de la contrainte.

Et j'étais retournée à mes travaux prosaïques.

Et voilà qu'elle revient, Phénix renaissant de ses cendres, transformée, à moins que ce ne soit moi qui ait changé dans ce laps de temps écoulé, transformée donc, silencieusement, lointaine mais plus forte encore, à l'orée d'une nouvelle existence, entre deux feux, deux bûchers, consciente du précieux de ces vies transitoires qui lui apportent, comme à moi, sinon un sens, du moins une illusion de vie.

Elle n'a jamais tout à fait accepté que je sois humaine; elle a toujours protesté contre ce vulgaire médium qu'elle doit emprunter pour se manifester. Pourtant, c'est vers moi qu'elle revient toujours, vers ce corps à travers lequel elle va même jusqu'à goûter la jouissance la plus charnelle. Car, malgré ses protestations, elle sait profiter de chaque chose.

Entre elle et moi, la relation est étrange, subversive, faite d'un délicat mélange de narcissisme et de sado-masochisme. Tout se déroule entre le cri et la muselière. Toute normalité est bannie au nom de l'indomptable et de l'irréductible. Et la censure

n'est convoquée que pour mesurer l'écart et en jouir davantage.

Chaque fois qu'elle revient, sa marginalité m'étonne et me fait peur car je ne sais jamais jusqu'où elle m'entraînera dans ce pays interdit où vivent, sans loi, dans un inquiétant concubinage, son génie et sa folie.

Et pourtant, je la suis et me laisse envahir car elle seule sait briser le carcan qui me fait avancer, docile, au rythme du troupeau bêlant.

Lorsqu'elle revient ainsi, après une très longue absence, elle s'installe d'abord à distance de moi. Et commence le long processus de la fascination.

Je la connais et pourtant, chaque fois, je ne peux résister à son magnétisme, comme si elle était l'aimant susceptible de rassembler tous mes fragments épars pour les faire éclater de nouveau.

Et j'ai besoin de cette entreprise absurde qui me reconstruit et me fait renaître pour ensuite me détruire et me faire avorter de moi-même.

Etranges liens qui me lient à ce double perfide.

Etrange orgasme que d'écrire les mots qu'il me dicte.

Il vient à peine de revenir. Il ne m'habite pas encore. Il est là, à distance.

Mais je sais que peu à peu il s'infiltrera de nouveau dans ma chair, dans ma vie.

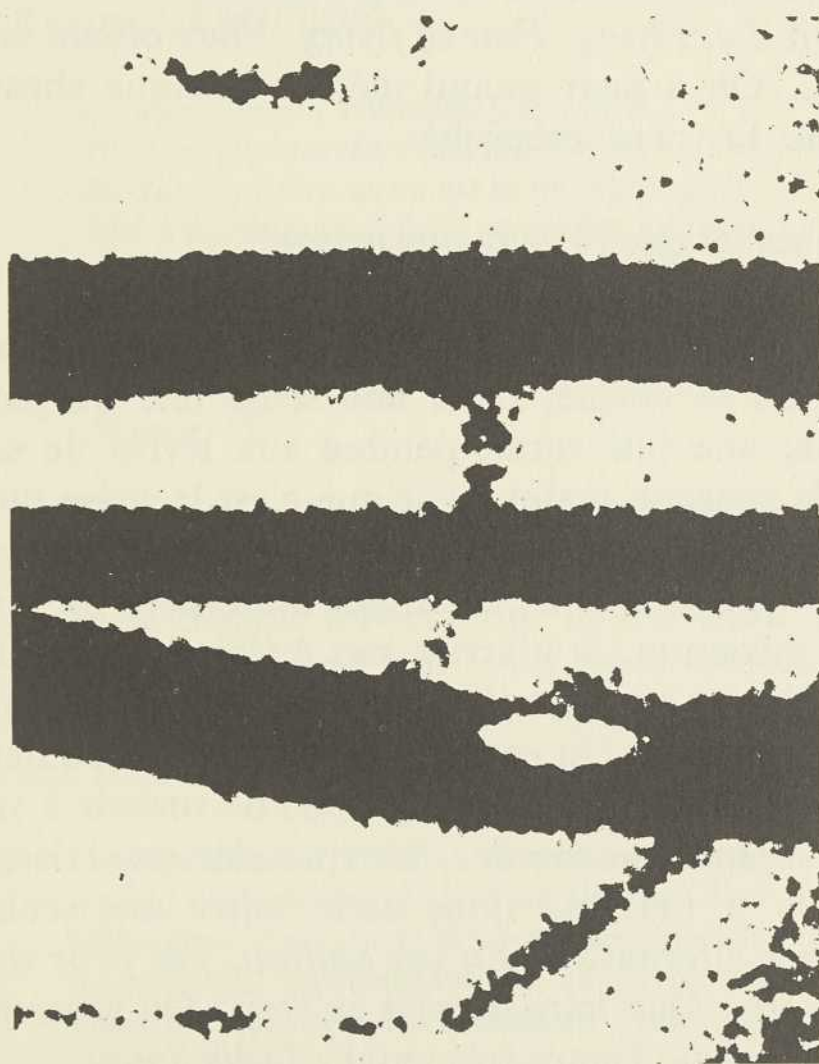
Et naîtra l'autre livre.

Au nom de l'imagination.

Sous le signe de l'interdit.

Louise Bouchard

DIS QUELQUE CHOSE



On voudra bien laisser ça en suspens. Faire comme si c'était une phrase détachée, un corps parfaitement léger, affranchi de la *gravité*. Même si on soupçonne qu'elle (la phrase) doit pourtant tenir à quelqu'un, sinon tourner autour... Il faut croire pour l'instant qu'elle flotte entre deux eaux, qu'elle n'est pas prise encore dans une situation sérieuse. Surtout, ne pas l'imaginer coincée entre le père et la mère; indécidable, elle *décolle*, déguisée en chauve-souris. Figure de cauchemar comme de compromis. On pressent qu'elle n'irait pas très loin, réveillée brusquement par le bruit de sa chute. On rêvait mal. Le désir était méconnaissable, et reconnu pourtant. *Là, Flying, Fear of flying, Vivre oiseau ou mourir...* On a peur quand même. Quelque chose accroche. Le vol est empêché.

Qu'est-ce que tu veux que je dise?

Ce faux dialogue, cet entretien sur rien peut se passer, on le devine, dans une seule tête où par exemple, une fille serait pendue aux lèvres de sa mère. Je suppose maintenant que c'est la mère qui fait SILENCE. Fantôme cohérent par lequel je *comprends* le mutisme. La langue maternelle est ma langue inconnue. Je n'arrive pas à (faire) parler la mère. D'autre part, si elle ouvre la bouche, je vais tomber, c'est sûr. On entrevoit le corps mort au bas de la page. La tentation est grande de revenir à sa *muette comme une tombe...* L'expression (me laisse) figée. On se tiendrait donc dans /entre une seule mort sans alternative? *En cet endroit, j'ai peur de toutes parts. Que faire du moi en trop? Où veux-tu aller?* (Suspens. Temps très long)... *India Song:*

Elle demande une indication pour se perdre.
Personne ne sait. (1)

La demande est effrayante (entendre le mot à la manière de Maurice Blanchot: *ce avec quoi je ne pouvais frayer*) (2) ; l'autre se tait. Elle demande sa dé-route; n'est-elle pas déjà égarée? Qu'est-ce qu'elle veut *en plus*? Sa question n'a pas de sens. Mais peut-être justement se veut-elle hors du sens, *excédée*... Elle cherche un lieu où elle ne se trouverait pas, qui n'aurait plus — pour elle — de nom. Frayage dans l'effrayant. Une demande d'avenir: on quête ce lieu où on ne pourra jamais se dire *arrivée*. Un espace d'écriture?

- *Georges Crawn*: Pourquoi Calcutta?
Pourquoi la marche s'arrête-t-elle là?
- *Invité*: peut-être que c'est là qu'elle se perd.
Elle a toujours cherché à se perdre, en somme, depuis le commencement de sa vie...
- (un temps)
- *Georges Crawn*: Elle aussi...
- *Invité*: Oui...
- (Silence) (3)

Elle aussi... Ces mots ouvrent un espace de projection où je risque cette hypothèse: le *vouloir se perdre* se décline au féminin. Le masculin exprime quant à lui le: *C'est moi: c'est (encore) moi*, soutenant ce désir du même, de l'identique, dont parle Luce Irigaray:

Dans ce désir proliférant du même, la mort sera le seul représentant d'un dehors, d'un hétérogène, d'un autre: la femme assumera la fonction de représentant de la mort (du sexe), du châtrage, dont l'homme s'assurera

ainsi, autant que faire se peut, la maîtrise, l'assujettissement, en triomphant de l'angoisse (de mort) dans le coït, en soutenant la jouissance malgré, ou grâce à, l'horreur de la contiguïté avec cette absence de sexe, cette mortification du sexe, qu'évoque la femme; l'épreuve du coït aura, de plus, comme horizon téléologique le gage d'une régénération indéfinie, d'une re-production du *même* défiant la mort, dans la procréation du *filis*, ce même que le père procréateur. (4)

Le désir du même explique l'effroi de l'homme devant la tête de Méduse, image du sexe féminin. Il est pétrifié, moyen sûr et radical de ne pas se perdre dans l'Autre. Pétrifié et *consolé*.

La pétrification signifie en effet l'érection, c'est-à-dire la consolation de l'observateur lors de la scène originelle. Il possède encore un pénis et s'en assure par sa pétrification. (5)

Quant à Persée, on sait comment il s'y prend pour échapper au pouvoir funeste de Méduse. Il place devant lui le bouclier qu'Athéna lui a donné et le regarde quand il attaque la Gorgone, de sorte qu'il peut la voir *comme dans un miroir!* (En ce qui concerne Méduse, il semble qu'elle ait perdu la tête sans trop faire d'histoires.) La femme effraie par ce qu'il y a en elle de différent. Si on l'enferme dans un miroir, on lui enlève son caractère menaçant en même temps qu'on l'annule. On peut imaginer que Méduse ne meurt pas sous les coups de Persée, qu'elle succombe *avant*, quand elle se trouve saisie en image sur le bouclier de bronze. Méduse n'est

plus rien dès lors qu'une image où l'homme se (re)garde ou voit sa propre mort.

L'imagination est dans son fond le rapport à la mort. L'image est la mort. Proposition qu'on peut définir ou indéfinir ainsi: *l'image est une mort ou la mort est une image.* (6)

On devrait donc commencer par briser les miroirs dans lesquels on nous a prises, pour éviter de nous regarder, pour éviter aussi notre regard. Femme jamais vue mais toujours représentée, ou *représentante. Sage comme une image.* (Que la remise en question des concepts d'écriture et de représentation commence un peu près en même temps que l'expansion des mouvements féministes n'est sans doute pas une simple coïncidence.) Lilith, Eve, Aphrodite, Isis, Artémis... La femme ne manque pas de noms ni de représentations. Aujourd'hui, par l'écriture, elle explore *ses* images, oscille, se balance, va et vient entre les noms. Ne veut plus (se) poser. Ne tient pas à *une* signature. Volonté de se perdre? Refus d'être pétrifiée? Mais l'écriture est aussi ce lieu où la femme *grave* ses noms pour les abandonner ensuite, où elle se console à son tour, elle, la *consolante*.

Ce que j'interroge, confusément, c'est le déchirement qu'implique pour moi le geste d'écrire. Je veux *mais* je ne veux pas. Problématique de la bouche, du dehors et du dedans. Je me perdrai, *mais* de quel côté? La mort travaille de toutes parts... Il faut (s')arracher (chaque mot) à la mère-silence. Figure de l'angoisse: un corps plein, fermé, sans

issue. Plus rien ne s'écoule. Une femme enceinte? On n'en sort pas. Quel est le rapport de la fille à la mort? à l'image?

Qu'est-ce que je veux?

Sors et rentre dans celle qui est assise à ta gauche. Et dicte-lui ces paroles:

Je ne sais pas ce que je veux.

S'il y a quelqu'un qui sait ce que je veux, faites que je parvienne devant cette personne. (7)

ir

ra

Je pense que c'est la mère qui sait. C'est pourquoi je reste pendue à ses lèvres. Mais la fille est la mère. La lettre qui lui était destinée commençait ainsi: *il s'agit de m'entendre avec toi sur la façon de formuler les choses. N'est-ce pas de cela surtout que j'ai souffert jusqu'à maintenant? Découragée à l'idée que je ne pourrai t'écrire que lorsque tu seras à côté de moi pour me dicter les mots...*

La lettre s'arrête là.

Le corps seul demeure — celui de l'enfant ou de la mère — dans lequel on puisse trancher. (8)

-
1. Marguerite Duras, *India Song*, NRF, éd. Gallimard, 1973, p. 25.
 2. Maurice Blanchot, *Celui qui ne m'accompagnait pas*, NRF, Gallimard, 1953. P. 75.
 3. Marguerite Duras, *India Song*, p. 135.
 4. Luce Irigaray, *SPECULUM de l'autre femme*, éd. de Minuit, 1974. P. 27.

5. Sigmund Freud, *La tête de Méduse*, inédit, publié in: *Magazine littéraire*, février 1976.
6. Jacques Derrida, *De la grammatologie*, éd. de Minuit, 1967, p. 261.
7. Hélène Cixous, *Là*, NRF, éd. Gallimard, 1976. P. 39.
8. Michèle Montrelay, *L'OMBRE ET LE NOM, sur la féminité*, éd. de Minuit, 1977. P. 154.

Germaine Beaulieu

ÉNERGIE



Le corps, ses fantasmes, son discours, autant de motifs me motivent dans la vie des formes.

L'ÉNERGIE

Je parle le code à travers celle-ci, me projette. Elle me ramène à une association de symboles qui, par une subjectivité consciente, filtrent les pulsions: véhicules des idées mouvantes et parcellaires d'une population en discours.

Désirer le moment ou le beau prétexte à une libération d'énergie d'ordre créatif (ou) (et) révolutionnaire. Mes pulsions: une force qui pousse, se morcelle, se regroupe dans un code universel.

LA CRÉATIVITÉ A PARFOIS CET ASPECT
MENAÇANT ET PERTURBATEUR PAR LE
FAIT QUE LE CORPS SE LAISSE DAVAN-
TAGE ÊTRE LE GÉNÉRATEUR D'UNE
ÉNERGIE MAL FILTRÉE PAR LE CONS-
CIENT ET DONT L'IMAGINAIRE NE SE
RISQUE PLUS COMME AGENT CONTRÔ-
LEUR (#).

SES DÉSIRS TIENNENT PLUTÔT LE RÔLE
D'UN MORALISATEUR INCOMPÉTENT
DANS UNE USINE D'ÉPURATION OÙ LES
IMPURETÉS D'UNE SOCIALISATION
RESSORTENT ON NE PEUT PLUS PRO-
PRES.

Parler au *JE* qui se pose actuellement en tant que créatrice et qui, par le biais de l'écriture s'anime en graffitis sur une toile /
mes ongles, lacérations /

Ce *je* qui laisse sous-entendre encore trop de blanc et de censure, se regarde dans le miroir du lecteur...

je vous regarde... vous lis (e)...

Ce que mon corps a envie de générer serait peut-être de l'ironie; blague corsée qui se voudrait évocatrice de soupçon, de malaise à l'égard d'un texte. *Je* me décompose devant l'oeil qui le parcourt dans son incohérence et ses désirs.

Que je fasse, que je taise,,,
Que je dise ce corps
par une synthèse réglée dans ses espaces et sa
tenue, je ne fais rien d'autre que de vous
regarder et vous entendre y pénétrer.

Réseau d'intercommunications où
le piège de l'analyse et de la critique m'éloi-
gne de l'autre.

Me fige dans l'interligne
Aération d'un cercle qui se remplit et se
creuse
Espace dans une mémoire à circuits fermés
perméables au grésil d'une
progéniture inconsciente.

Énergie qui se gruge dans le trou et qui ramène par sa désinvolture, l'impertinence d'un corps vierge et sauvage.

D'où l'inconvenance d'un code qui censure et crée l'aristocratie dans l'aliénation.

**JE VEUX DÉPROGRAM-
MER TOUTE ATTENTE ET COUR-
CIRCUITER LE CODE DU PRÉVU.
MON REGISTRE.**

Miroir aux pleines lunes d'un cycle nouveau. Mon balai, trempé dans l'encre noire, me prend une sorcellerie nouvelle celle cachée entre mon ventre et mes os. Cueillir le parfum des roses qui m'ont ensevelie

**J'EN FAIS MON TEXTE
DE PAPIER**

Mots de sourds, où l'oeil noir qui les fredonne, se retrouve dans une onde modulée qui se détache des sphères du pénétrable.

Je suis une magnifique
galvaudeuse de texte où
j'adore semer la zizanie
entre les mots et les
lignes.

ET MOI ENCORE?

mon *corps*. Je. Engloutis et vulnérables dans
la course aux verbes et aux mots
Synthèse incertaine.

Saisir l'occasion. J'écris et transpire dans l'ombre charnelle d'où la fissure.

J'adore les mamelles de papier qui s'englou-
tissent dans un oeil trop avare. Régurgite.
Mon fantôme: être animée d'une conscience
d'hier *je m'émancipe d'une retrouvaille
nouvelle où je naquis d'un gosier.*

Nos yeux s'avalent et se
confondent à cet instant.
Hypnose théorique du
Je (*voyeur et censure*).
Tracer un cercle entre
deux regards

L'INCUBATION SE FAIT

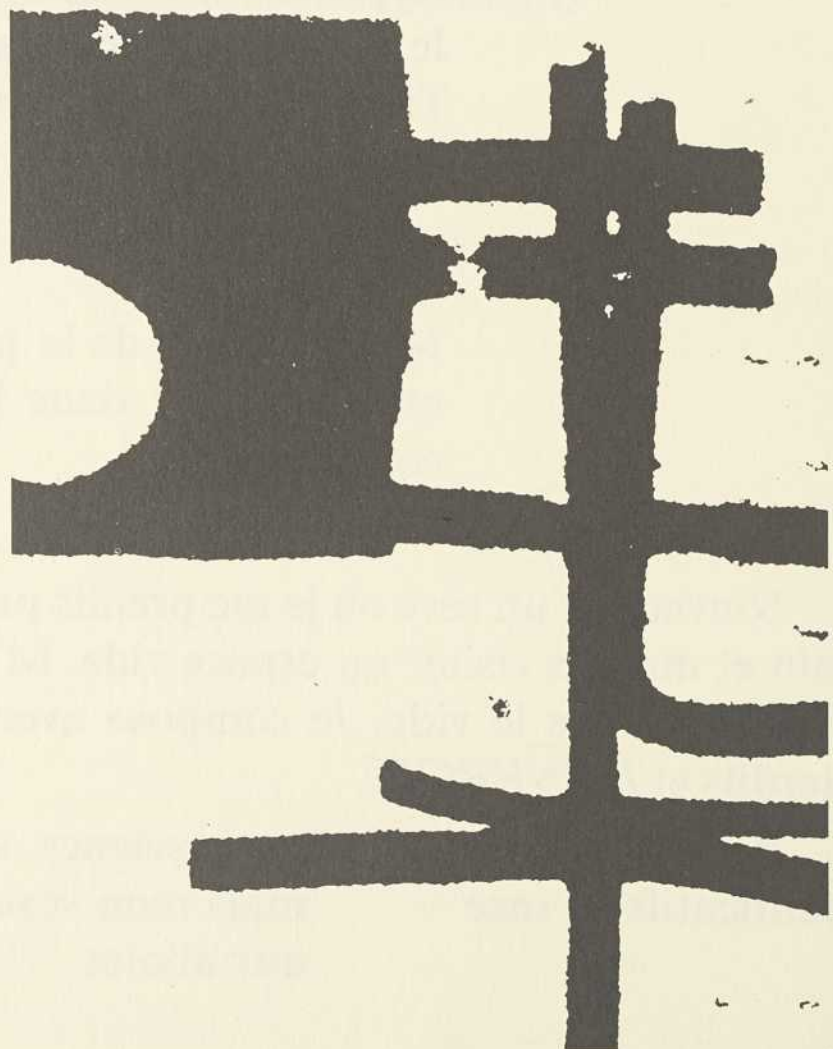
Mûrir le noir de la piste
et la coucher dans l'in-
conscient.

Souvenir d'un rêve où je me prends par la
main et me fais visiter un espace vide. M'ini-
tie à confondre le vide. Je compose avec les
interdits et *L'ÉNERGIE*.

Repartir à zéro d'une conscience sans
qualificatifs ni sexe mais mon sexe est
aux aboies.

Monique Bosco

CORPS-MORT



ter
de
Am
plu
lié
doi
enc
enc
et
sain
c'es
Ren
ress
Pro

révo
fille
Exit
filia
régne

Avec quels mots réels, inventés, imaginés, traiter ce corps? Ce corps, avez-vous dit? Je ne connais de corps que le corps-mort, précieux aux marins. Amarre. Ancre. Avec quelle encre l'évoquer? Au plus profond de la mer, on le laisse glisser. Immobilité enfin atteinte, rejointe. Le corps de la femme se doit d'être ainsi en repos. Enfoui. Enfouissons y encore une fois le corps-mort. Réfugions nous encore dans le corps-mère. Là, au creux de la vague et du ventre. En boule. En pierre. Enceinte. En sainte de pierre. Boule de verre. Lente houle. Et déjà c'est la nausée de la vague. Remous et roulis. Remords. Re-mort. En creux. Au coeur de tout ce ressac de sel et de sang. Eaux précieuses et amères. Profondeurs.

Mais la mer rejette tôt ce corps étranger. Ultime révolte du corps en labeur. On expulse vite cette fille faite à la honteuse ressemblance de sa mère. Exit la fille. Mère-fille ou fille-mère qu'importe la filiation puisque, de toute manière, le désordre règne en cette couple. Le sein se refuse à cette bulle

rouge et enragée qui s'enfle de cris et de pleurs. Pleure, ma fille, tu as raison de pleurer. *Pisseuse*. Te voilà baptisée du seul nom sale et commun à toutes les filles.

Fais-toi oublier. Sois sage. Tais-toi. Sois gentille. Propre. Occupe-toi de tes petits frères. Joue à la petite mère. Souris. Sois belle. Tais-toi. Ah, oui, tais-toi surtout. Ne va pas te mêler de poser d'absurdes questions. Tu sauras tout bien assez tôt. Tout, te dis-je. Tout et rien.

Que savoir? Ne rien savoir. Absurde folie des contes. Blanche-Neige ou Cendrillon.

Miroir, miroir, dis-moi que je suis la plus belle.

Comme il est beau, bien et bon qu'au moins dans les histoires pour enfants ce soient les belles-mères, mères trop belles, qui aient déjà peur de leurs laiderons de filles.

Concurrence. Bientôt, la fille trop jeune, trop maigre, trop sottre et naïve sera cette ingénue qui détrône toutes les coquettes. Après marchandages. Tu es trop jeune, trop petite, trop fragile. Attends.

Combien d'années encore, avant que je ne te supplante? Horribles duels. Toujours rivales. Cruelle enfance prolongée et humiliante.

Nattes ou boucles. Robes de dentelles. Nids d'abeilles.

Reste au creux du nid. Joue à la poupée.

Folles filles. Mère gâteuse. Tant de gâteries. Sucreries. Dents pourries. Enrobées de douceur.

Quel écran entre la vie et nous.

Ignorance. On se meurt d'ignorance et d'ennui. Dans quelle longue enfance, telle Agrippine, vous

nous faites pourrir et languir.

Fièvres de croissance. Belle invention de la médecine. Folle fièvre, oui, fièvre de grandir, de s'étirer, de se tirer de ce cocon. Pousser, vite, comme Alice. Que les seins nous gonflent. Bourgeons espérés de ce premier printemps. Des hanches plus rondes, des jambes plus longues. Il faut que tout soit parfait.

Rien ne sera jamais assez beau. Longues stations devant les miroirs. Examens impitoyables. Les jeux sont faits et rien ne va plus. Il y en a trop. Pas assez. Pas là où il faut. Comment passer au crible des élues? Quelle horreur que d'être cette fille ingrate dans tous les sens du mot. Les bourgeons tant attendus se transforment en ignobles boutons. Humiliation de ce corps qui ne sait où ni vers qui se jeter.

Tu veux voler de tes propres ailes? On te violera au premier tournant. Quelles peurs depuis toujours. Quelle terreur. Quelle envie, aussi, depuis la nuit des temps.

Qu'on me viole donc afin que je sache enfin ce qui se passe de l'autre côté de la cloison. Qu'on me viole donc comme le pauvre vole une chose précieuse et rare qu'il ne peut s'offrir autrement. N'est-ce pas la preuve que je suis irrésistible? Il faut, de force, m'arracher ce que je brûle en vain de donner.

Ligotez-moi comme dans les films à la mode. Je suis consentante. Je suis contente. Qu'il risque la prison et la pendaison, ce pauvre fou, afin de me sortir de ma prison à moi, triste cage où je me morfonds.

Je fonds au fond de ce puits de désirs refoulés et obscurs. Qui m'entraînera, au grand jour du désir? Soleil ardent. Fontaines. Boire enfin à satiété, jusqu'à plus soif ni faim aucune. Nous sommes aussi comme Narcisse, au bord de tous les étangs. Essayant de mirer, avec précision, ce visage flou et incertain. Mais je suis jeune encore. Tu le crois?

Si tu t'imagines, fillette, fillette, si tu t'imagines.

Elle le clame, dans toutes les caves de Saint-Germain, la belle Juliette. Non, hélas, je ne m'imagine pas que cela va durer. A seize ans, je pleure déjà sur mes quinze ans où il ne s'est rien passé.

Je ne permettrai à personne de dire que vingt ans est le plus bel âge de la vie s'exclame Nizan qui continue de se révolter:

Tout menace de ruine un jeune homme.

Et nous? Et nous? Il n'y a pas que vingt ans qui ne soit pas, pour nous, le bel âge.

Tout est trop tôt, trop tard, trop vite. Tout nous menace, nous aussi.

Comment s'arranger de ce corps alors que tout nous prédit qu'il est voué à notre perdition. On ne le chante que pour mieux déplorer sa fragilité.

Corps féminin qui tant es tendre

Poli, souef, si précieux

Pauvre corps féminin. Si on le donne, on se damne. Si on le refuse, on se condamne aux regrets et à la stérilité. Il n'est que d'entendre les Ballades de la Belle Heaulmière. Décrépitude horrible des vieilles femmes. Abandon. Abandon.

Si ce corps craque, lâche, se déforme, c'en est fini de nous. Qui nous cueille, nous recueille ou nous aime

pour notre belle âme? Nulle âme ne se cache en cette vieille carcasse, assurément.

Pauvre corps méprisé sitôt qu'il cesse d'être désiré ou désirable, sitôt qu'il n'est plus caressé. Ruses. Merveilleuses ruses misérables. Des fards. Des robes. Des voiles. De savants drapés. Tout y passe. Tout l'or du monde. Tortures incessantes. Confrontations toujours plus épuisantes.

Miroir, miroir, dis-moi que je peux encore aller, venir, éblouir peut-être, même, surtout quand les lumières sont tamisées!

Seule quelques femmes ont su qu'on n'était bien, libre et heureuse que dans l'éclat de la libre nature et le rayonnement du soleil.

Vive Sand. Hommage à la merveilleuse Sido.

Quand le miroir se tait ou ne donne plus de réconfortantes réponses, il faut se tourner vers les oracles des livres. Au fil des pages, trouver le secret, la recette, la magie infaillible.

Où sont les sorcières de jadis? Nos prosaïques mères ne nous proposent que l'exemple de la sagesse ou du renoncement. Après nous avoir tant redit que nous avons bien le temps, elles se réjouissent de constater qu'à notre tour nous avons fait notre temps.

Faire son temps, comme le pauvre conscrit de corvée. Puis au rancart. Au placard. Avec quelques ravaudages et broderies pour passer le temps qui reste, justement, comme les anciens combattants.

Messages des soeurs aînées. Comme il serait bon d'y trouver la route à suivre pour échapper un peu à l'engrenage. Et pourtant, pour elles aussi, tout semble déjà réglé.

Notre compte est bon. Atroces comptes à rebours. Toutes les infortunes du deuxième sexe recensées avec précision, de la puberté à la ménopause, sans parler des affres de la vieillesse.

Et Violette se lamente, de livre en livre, sur cette laideur dont elle détaille, avec luxure et avarice, chaque nouvelle insulte. Et Anaïs se scrute et se contemple, du cerveau au nombril, se drape dans des capes somptueuses, des robes brodées, de souples mousselines.

Hélas. Nous sommes toutes flouées assurément.

Pourtant, comme j'ai aimé et cherché à ressembler aux héroïnes enfantées par des hommes. Voilà mes vrais modèles. Certes, il faut que je le confesse. Là j'ai pris mes plus cruelles leçons. Apprises par coeur, de tout mon coeur. Comment échapper à une si magnétique emprise? Là j'ai cru comprendre comment il fallait aimer, souffrir, se révolter mais surtout se conformer à d'adorables préceptes de sagesse et de sublimation. Pas un piège ou un traquenard où je n'ai cherché, avec avidité, à me précipiter, tête la première.

Révoltées de Corneille, Camille ou Emilie. Amoureuses de Racine. Merveilleuses créatures de Stendhal, toujours prêtes à aller au bout de leur folie la plus folle et la plus belle. Saintes de Claudel, mystique Paulina ou mystérieuse Catherine Crachat de Jouve, Mouchette de Bernanos. De toutes et de chacune, je voulais prendre exemple. Si bonne élève, je vous assure.

Comment ne pas l'être quand on est ainsi chantée, comprise et aimée? Là on nous rend enfin justi-

ce et honneur, on avoue ses fautes, on rend compte des viols, des impostures et des trahisons.

Sur ces fastueux modèles, en toute bonne foi, je me suis fait mon cinéma. Dans le petit théâtre de ma chambre, j'ai cru vivre de grandes passions de tragédie. On se réveille, un jour, des années plus tard, meurtrie.

La femme rompue, oui. Il aurait fallu lire *Back Street* en son temps.

Il faut de l'humour, certes oui, pour enfin accepter qu'on ait pu être dupe si longtemps.

Feydeau créa le Dindon. Je suis la Dinde de cette farce à moi. Rions donc, en chœur, ô mes soeurs romanesques et naïves de nous retrouver en plein boulevard, après avoir si longtemps cru que nous étions au septième ciel de la passion.

La femme mystifiée, oui, certes, assurément.

Mais trêve de passion, justement. Il est temps d'écouter nos soeurs en révolte. Trêve de repos du guerrier. Désormais, nous irons pas nos chemins à nous, enfin libres d'aller où bon nous semble.

Les petites filles d'aujourd'hui refusent enfin leur rôle d'hier de charmantes petites filles modèles, toujours prêtes à faire la révérence dans tous les salons.

Le monde est grand et il est beau. Et même si la terre est ronde, j'irai y jouer aux quatre coins. Il ne me suffit plus que l'on m'accorde la *moitié du ciel*, je veux tout, terre et ciel, sans partage, en plein abandon.

Non, je ne serai plus ce corps-mort qui s'enfonce et s'immobilise au plus profond de l'océan.

Corps-mort? Cormoran plutôt, avide de pêche et de prise, ne plongeant que pour mieux s'élaner à nouveau pour de nouvelles conquêtes.

Et ne me citez pas le Livre des Livres. *Dieu n'est pas nègre* comme dans les chansons de Ferré. Dieu est mâle. Et de toute éternité il a su, voulu et accepté que David puisse vaincre Goliath. Et pourtant David, lui aussi, ne craignit pas d'enfreindre la loi. Et après être allé vers Bethsabée, il osa tout de même composer ce psaume pour son Dieu:

*Rends-moi le son de la joie et de la fête,
Et qu'ils dansent les os que tu broyas*

Pour nous aussi, c'est l'heure de la fête. Le temps des sages fourmis est dépassé.

C'est la saison des cigales. Chants et danses alternés. Plus jamais écrasées et broyées sous la loi impitoyable de l'homme. Nous voilà libres. Fortes et courageuses. Allant au bout de toutes les aventures. Libres et seules. La mort peut bien s'avancer.

Oui, la mort peut bien s'avancer. Je me refuse à la craindre. Et qu'importe si je dois retourner en poussière. J'accepte enfin mon sort et mon corps. Qu'il soit donc, finalement, réduit en poussière ce pauvre corps. Soit, je ne serai plus que poussière. Mais une poussière si fine et légère qu'elle dansera au moindre souffle de vent.

Non, je ne serai plus jamais ce corps-mort s'enfouissant à jamais dans la mer, l'amère mère, source de toute vie et mort. J'accepte, enfin, qu'en fin de course, ce corps vaincu soit à nouveau déposé dans la grasse et noire terre-mère. Qu'on m'y enfouisse, au plus profond, pour que j'y prenne

mieux naissance et racine.

Et je jure d'enfanter, à mon tour, de nouvelles et merveilleuses filles-fleurs.

Corps-mort, corps-née

Tout simplement une histoire. Toujours la même, avec les mêmes mots usés. Ressassement indispensable. Comme on rumine cette intolérable rancœur. Toujours les mêmes fantasmes, la même scène à voir. Mises en scène inutiles. Touts'enchaîne à la perfection. Tout se grave là, au centre de la cornée. De la naissance à la mort. Oeil fixe. Tout est déjà inscrit. Hélas. Il suffit de naître. De n'être que cela, ce corps. Corps de fille. Désarmé.

Nausée. Lait trop épais. Penser que je suis sortie, à grand peine, de ce ventre. Si dur passage. J'étouffe. On m'étrangle. Toujours tenue, tête trop basse, jambes engoncées dans les langes. Bouillies à grumeaux. Dur apprentissage de propreté maniaque et cafarde. Quelle triste poupée de chiffon je fais. Chiffe molle. Renonçant à marcher, à roucouler. Nul jeu. Je n'existe qu'à peine. Je ne suis que peur sournoise et pardon murmuré. Tout juste si je ne m'excuse pas de respirer l'air de la maison. Quelle maison? Rien n'est à moi. Tout est à eux, rangé selon leur ordre. Je n'en finis pas de suffoquer sous mon drap. Comme je me cache. Peur et haine.

Et tant d'amour aussi. Que faire pour paraître aimable? Mais je ne suis pas montrable, paraît-il. Ou trop timide et timorée, ou arrogante et grossière, prétendent-ils. Est-il juste, je vous le demande, que je me soucie encore de ces si anciennes avanies?

Ma vie à moi. Il faudrait refouler à jamais les refrains anciens. Plaire, à tout prix, pour survivre en cette foire. Que ne suis-je géante, veau à trois têtes. Je ne suis que moi et ce n'est jamais assez. Je m'a-grippe à ce sein. J'ai soif. Je meurs de soif et de faim. Eux seuls prétendent savoir l'étendue de mes besoins. Chacun décide de ce qui est bon pour moi. J'ai survécu pourtant. Dure petite fille tenace et obstinée. Comme il a fallu que je m'entête. Ma tête à moi. Dure comme une noix de coco. Je la cogne, dans le noir, pour me rassurer sur sa résistance. Tant et tant de fois, déjà. J'aurai la tête dure. Bille de bois. Je roule à ma guise. J'échappe. Tout m'échappe. Je vomis cette nourriture infecte et fade dont vous m'embocquez comme une oie. Je serai maigre. Et petite. Si petite. Toujours prête à filer. Je file comme les bas de soie fine de nos mères, autrefois. Merveilleuses échelles. J'y glisse. Je m'en-fuis. Il n'y a plus de petite fille sage ici, qui s'échine à se faire aimer, ou tout au moins accepter.

Oui, il faudra aussi décrire l'impitoyable dressage qui viendra ensuite. Seuls les hommes font leur apprentissage, à leur guise, chez l'artisan de leur choix. On nous dresse, nous, on nous corrige, on nous courbe. Pour nous former, bien sûr. Etrange déformation, soigneusement graduée, comme pour ces espaliers des beaux vergers de nos aïeules. Cela fera de bonnes poires, plus tard, fondantes à sou-

hait, juteuses et sucrées. Délices des amateurs de bonne chère. On nous élève pareillement pour la consommation avisée des candidats de chair fraîche des saisons à venir. Pour l'heure, on nous guette. Rien n'échappe à l'oeil ou à l'oreille des commères qui nous entourent. Elles palpent même, à l'occasion, pour être certaines qu'on ne les trompe pas sur la marchandise. Déjà formée? Bien réglée? Odieuses inquisitions. Les fouilles des matrones de prison ne sont pas plus sévères. Comme j'ai haï cette saison. Cruelle et ingrate saison. Années comme des siècles. Tout se chuchotte et se marmonne dans des gloussements de vulgarité. Rien n'est épargné pour nous mater, pour me mater. Mater dolorosa. Car nos mères indignées se plaignent de nos rares éclats. Sous le boisseau, les filles. Filons doux. Et pas de messes basses entre vous. Qui viendra me sortir de cette idiote entreprise de démolition? Regardons les garçons. Par en dessous. Quelle sournoise adolescence. Rien n'est aussi bête que les projets de cet âge.

Pressées, elles ont filé, les autres, dans des nuages de tulle, diadèmes d'oranger sur la tête. Mariage ou enterrement? Fleurs et couronnes. Embaumées, les belles, dans la cire et les dentelles. Bonnes abeilles. Patients travaux d'aiguille. On coud et on tricote. On ravaude les vieux rêves. Tout est si calme. Il n'y a plus à penser. Tout est prévu. Comme il est bien et bon d'avoir franchi le pas, la barrière. Les voilà à l'abri du célibat de la solitude. L'étape redoutée, ultime examen de passage franchi avec l'approbation populaire, il ne reste plus que quelques efforts à faire. Si peu, je vous assure.

Voilà la folie évitée. Rentrée dans le rang. Deux par deux. Comme à l'école autrefois, le long du préau, après la récréation. Mais il n'y a plus de ces fous-rires, rires fous des amies d'autrefois.

Deux par deux, comme pour l'arche de Noé. Mâle et femelle. Et en avant pour la reproduction. Que l'espèce se perpétue. Bonne épouse, accomplie. Mère admirable.

Comme ces marmots hurlent sans cesse. C'est étrange, à la longue. Est-il possible que l'histoire recommence?

Ma fille me hait. Cet enfant mâle que j'ai frappé du pied et des poings avec une violence qui fait peur. Je le vois déjà casqué et botté, semant la terreur sur son passage. Il faudra inventer de nouvelles guerres, d'autres territoires à investir, pour qu'il puisse déployer l'étendue de ses talents et de sa vigueur.

Comme je rêve à ce qui aurait pu être. Tant de pièges évités mais tant de traquenards imbéciles où je suis tombée tête la première. Tout ou rien, avais-je dit. Et je n'ai eu que le médiocre entre-deux de celles qui hésitent et oscillent entre peur et haine, croyant y trouver l'amour. Quels abîmes de non-amour. J'ai voulu, avec une opiniâtre bêtise, le simulacre imbécile des plus sottes histoires romantiques d'un autre âge. Je me suis trompée de siècle, ma foi. Toujours en retard sur l'histoire, vivant à contre-courant, souffrant, par contre, avec une acuité de droguée fuyant aujourd'hui même pour Katmandou.

Mes compagnes de jadis s'acharnent à d'indus-

trieuses orgies de fabrication: rideaux, nappes brodées, plats mijotés avec soin. On les loue et les honore. Je reste dans mon coin, à ma fenêtre nue, à guetter celui qui ne vient jamais à l'heure.

Tant et tant d'heures. Pénélope sans courtisans, tapisserie ni légitime héros. Je fourbis, dans le silence, de vieilles armes de pacotille. Qui me prendrait au sérieux? Où sont les couvents et les cloîtres qui recueillaient jadis les folles dans mon genre? Il serait bon, pourtant, de partager avec de douces compagnes les heures d'attente de la folie et du mirage. De la rage. De la désolation à perte de vue et d'âme

Anne, ma soeur, ne voyez-vous rien venir? Que voir? Qui voir? Qu'y voir. Il n'y a rien à voir. Fantômes et fantômes. Désir idiot et désert immense. J'ai aimé en vain, en pure perte, un homme vain et vaniteux. Un homme vain ou vingt hommes, quelle différence, je vous le demande. Qui aime, ici, sinon la folle du logis. Et il n'y a pas de logis et la folie, aussi, a fui. Fini. Pfruit. Il n'y a plus rien. Pas même une larme à verser pour effacer un peu plus proprement, l'ardoise.

Tu as mal, ma chérie, pauvre petite fille. Souffle et cela s'envolera. Tout est parti, au fil de l'eau. Joli petit navire. Et vogue la galère, sans faire de vagues.

Tais-toi. Mouche-toi. Comme on souffle et mouche les chandelles, à grands coups d'éteignoir. En cette église ou cette chapelle, nul besoin de chaisière ou de bedeau. Tout a eu lieu. L'office est fini. Tu as joué ton rôle. Tu peux quitter le service ou prendre du service dans un tout autre rôle. Il y a

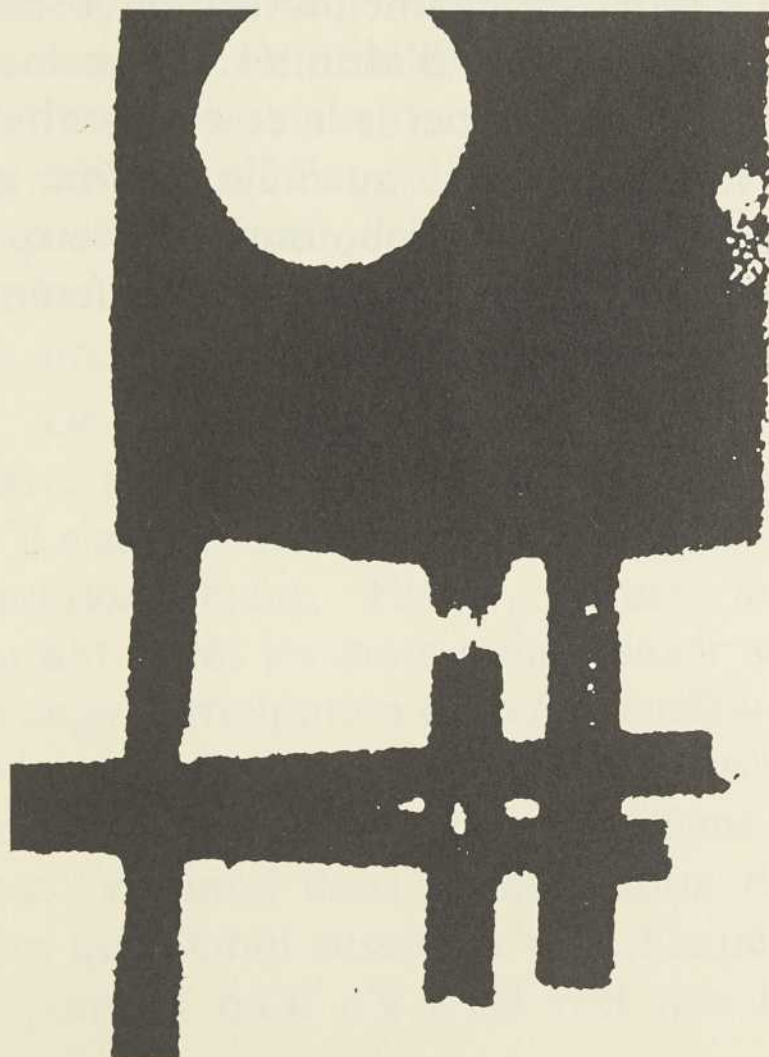
toujours place, dans la figuration, pour les femmes d'un certain âge. Utilité. Balai et torchon. En vain, tu as rendu ton tablier, voilà des années. Tu peux le reprendre, t'y enrouler, t'y draper avec dignité si cela t'arrange. Tout vaut mieux que l'oisiveté des retraites prématurées.

O mes soeurs, quel infâme gâchis. Toutes ces luttes bâclées. Tout ce temps perdu que nulle quête ou recherche ne nous fera retrouver. Vite, il faut partir. Tout quitter. Comme le serpent quittant sa vieille peau.

Vite, retrouver l'innocence et la force de la révolte première. Coeur battant, paumes nues, s'avancer comme si c'était l'aube du premier matin et la création d'un autre monde, en un jardin fait à notre seule et radieuse image.

Nicole Brossard

LA TÊTE QU'ELLE FAIT



Analyse: pour que les lèvres se représentent à moi comme une motivation à suivre les bouches pleines d'affinités. En cela, je travaille à ce que se perde la convulsive habitude d'initier les filles au mâle comme une pratique courante de lobotomie. Je veux *en effet* voir s'organiser la forme des femmes dans la trajectoire de l'espèce.

mars 1977

J'ai terminé le livre de *l'Amèr* ou *Le chapitre effrité* mais j'imagine que tout va recommencer. La tentation de l'ajout ou la tendre alimentation dans le séjour des espaces saisissants. Regarder les choses en face. Disposée au réel. Il ne faut pas confondre l'ardeur et la jouissance ou le double délire des amantes. Rapportons-nous au présent.

De quel corps s'agit-il à l'horizon, marée basse, il n'y a guère d'excuse pour oublier qu'il s'agit de nous dans la forme coriace du conditionnement. Forme, forme, cracque courant après les mots pour y saisir sa part. Etrange participation de *la fille caillou* au gré de la mer. Rapportons-nous au présent. Les taches sont multiples (le vent pendant que ne cesse l'étreinte) dans la fabrication des vies alors que l'émoi suscite la voix, l'expérience; en pensant qu'il n'y a de réel que la ruse

mise à camoufler les seins, le sein permanent très lourd de conséquences pour qui le porte, mamelon m'abolit, toujours la même.

La tête qu'elle fait! Dévorant à la lecture les foetus récurrents. S'éloignant, de quel corps s'agit-il à la dérive?

C'est au creux de la hanche, à la mesure des tailles avec effroi, entrant dans l'imaginaire à froid comme on glace sur place, les larmes, les larmes, *la joue*. Consentir non loin du ventre. Je regarde ce que j'entreprends: il va falloir écrire donc.

* * *

Je suis surprise. *La surprise de ma vie*. A l'improviste, quelque chose au commencement, souviens-toi vite *ce n'est pas pareil ça n'est jamais pareille*. C'est toute la différence au monde. La part qui couve. La prête à porter.

* * *

Buvard à l'afflux, me mets en cause: lire, écrire, clitoris, l'encre fugitive mes armes. A toutes, allure vive, nos corps nos moeurs: "Imagine un peu ce qui m'arrive".

La mort est parfois si prévisible au centre des yeux qu'elle altère les formes. Les rend stériles. Il arrive aussi que la bouche se mette en coin, *pour mieux saisir* et que la salive aboutisse. Commence à formuler les étapes vives du corps saisi. La tête qu'elle fait alors, suspendue dans le temps entre son passé de fille et rapportons-nous au présent du côté des filles solidaires.

Le dimanche et ma mère tellement quotidienne. A quoi tiendrait alors l'urgence d'écrire, de me voir tant fertile à décrire la rencontre des cristaux, à songer la couleur des cailloux, les étreintes blanches au soleil. Si autrement, qu'inlassablement avec des femmes. Une certitude me guette la nuit, présence radicale. Tendre dans ma bouche. J'imagine avec ma langue ce qui m'arrive.

* * *

Avoir en imagination l'histoire longue et systématique de nos corps mutilés qui tiennent à la réalité comme à la vie, c'est l'avoir en trop sur le coeur. Etre fortement tentée de recourir à l'image du poing comme on prend la décision d'agir avec son corps. Mais dans le mot que peut-il bien arriver à mon corps qu'il ne sache ou un effet d'excitation. Je peux dans le mot parler comment avec ce corps. Dont les seins.

C'est ainsi la nuit toujours la nuit parce que nous veillons constamment. Assoupies dans nos ventres. Par la forme, facile à substituer. "Je vais devenir folle" plus maintenant "j'ai tué le ventre" l'horizon. "Mais l'horreur, dit-elle, que chaque jour nous retrouvons dans les livres et le lit comme au chevet, chevilles de plomb." "Ça m'arrive ça m'avance à quoi?" Le beau désir de nos armes a-t-elle songé au petit matin.

Je ne veux pas tourner en rond pour inscrire la vertu des livres. Ça me touche sans cesse. Ouvrir le livre sur des identités charnelles où dans les zones de séduction on s'approprie avec clarté *une vision*. Cycle, cycle. La synthèse des relations.

Et puis au printemps, on n'a pas à imaginer qu'il y a des suicides dans les arbres.

Or tout cela s'y rapporte quand on me dit "toi, la femme" et conséquemment "moi une femme" suspendue comme une forme incertaine au beau milieu de l'émoi. Dans la gorge, la marée sensible et montante. Je veux mes rigoureuses que nous entreprenions la démarche, la coïncidence de nous voir politiquement propices à l'affirmation. Sentir que l'oeil entreprend de nourrir par le dedans de ce qu'il fixe, la forme vitale du féminin. A prolonger la fiction, *en réalité*, je regarde les choses en face.

* * *

La tête qu'elle fait à l'autre bout de son corps. Le corps qu'elle fait quand de son ventre *cela s'est glissé* comme une expression entre ses jambes. Alors sa bouche a su s'ouvrir.

Ce cri à la naissance, l'explorant, le couvrant de mots, s'est mise à la traduction de son corps. Alors sa bouche a su s'ouvrir. D'elle tout ce temps politiser son ventre le hantant comme la fiction même qui la traverse. Faire à sa tête.

Avec les mots, je rachète les naissances

que je donne. Je reprends l'enfant, le cri. En échange d'un texte comme un texte. Folie furieuse. C'est bien ce dont il est question *la tête qu'elle fait* c'est quand *je réalise* réellement mon corps mis en mots. Bris dans la brèche comme à produire de l'énergie propice. Peut-être alors à recommencer le cycle aveuglant du désir. La trajectoire dense des corps, c'est bientôt midi, peut-on songer le baiser comme un mot de trop dans la bouche double. Ou le caillou politique pour mieux projeter la voix.

* * *

Agitation. Pleine de risques. A livrer le combat terre à terre. "J'ai faim j'ai soif j'ai chaud il pleut ne t'éloigne pas". Tout peut-il donc recommencer? Les après-midi tangibles de la chair cherchant ses mots.

La tête entre les mains, telle, un fragment de vie. Elle pense, flexible comme un lobe de l'oreille, dans sa main, la pensée, une vision du monde. Ses mains sur les tempes, le battement du coeur. Le rythme quotidien, la pensée, les actes, tout acte — je suis si vulnérable alors dans cette pose devant la fenêtre. A coup sûr, je dévie. violemment.

violemment une IDÉE en tête. A traverser ma propre matière, les fluides, une et collective, pleine de nombres: belle agitation. L'idée que je me fais de moi en personne et femme. L'idée: faire corps dans la cité, l'oeil ardent dans le cycle des inscriptions. Car tout ce temps, il s'est agi d'écrire pour éviter que l'oeil d'une femme, que la mer rature les signes de la main. *La cité dans l'eau* l'A l'Origine l'Alphabet le fantasme, à corps perdu, engloutie, suis-je possible alors et tolérable dans la cité, moi mouillée au comble de l'ardeur qui trace marque écris laisse laisse le buvard quand il arrive que tu perdes la tête remuant les cils entre la vie entre la mort la l'Atlantide fille caillou.

Surface: émerge radicale venue des eaux.

Amantes: je mets ma bouche avec ton sexe est-ce révélation que de nous voir lentes à vivre participant d'une même agonie comme des membres tremblants dont ne sera dit que l'éclat en toute éventualité. Soit de la déraison, jongleuses subversives nous introduisant dans la cité vraisemblables. Peut-on songer les rapports autrement que dans la forme que nous prenons. Ou dans la posture.

Etre en position de avec une intention. Je veux sortir de l'énigme la tête mise à prix pour que cessent les superstitions et le fruit de vos entrailles.

La tête qu'elle fait. Alors ses yeux ont su s'ouvrir sans hallucination et la fiction pour autant cohérente.

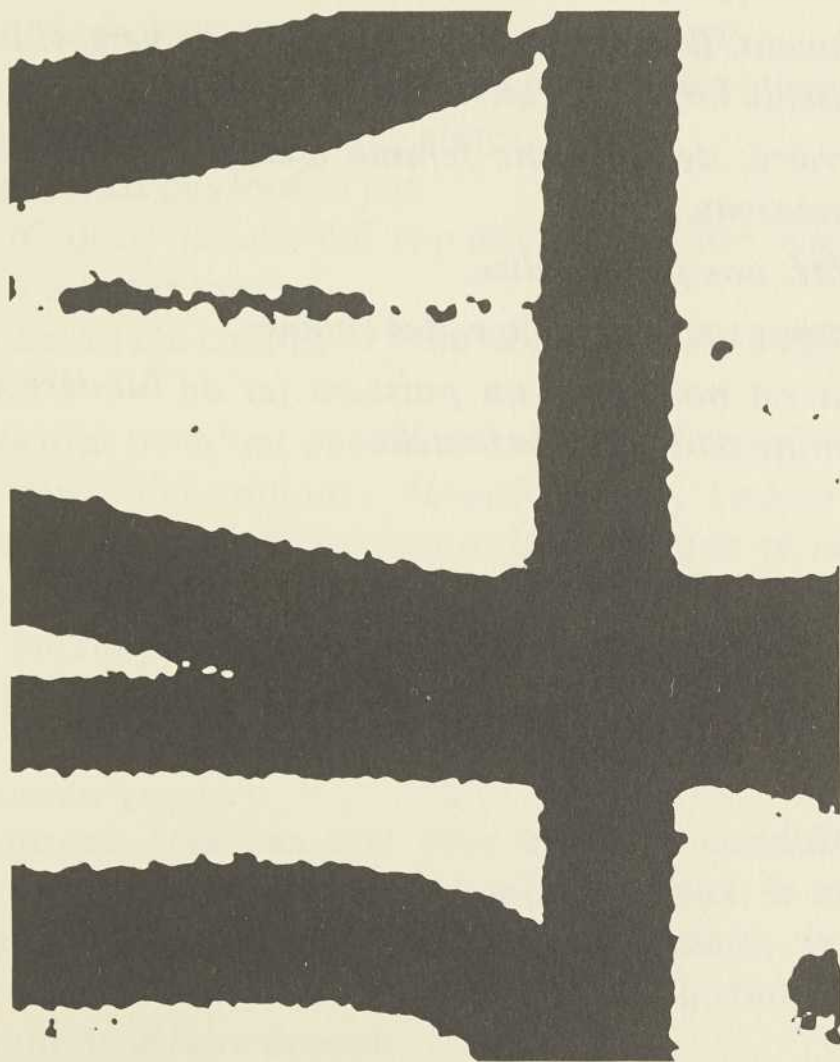
“Ne t'éloigne pas”.

mai 1977

Cécile Cloutier

UTINAM!

lever de rideau



L'arrière de la scène est occupée par plusieurs fenêtres de différentes sortes.

A l'avant, il y a un grand sac à déchets, vert, vide, à la gueule largement ouverte.

Derrière, debout, une femme d'environ trente ans en manteau.

A côté, une petite valise.

Partout, sur le plancher, des chaînes.

Tout est noir, sauf un puissant jet de lumière qui illumine seulement la bouche.

*Personnages: la femme,
l'enfant.*

Première fenêtre

Non! non! non! non!

(un long silence)

Je ne sens pas que j'ai perdu quelque chose.

Ils avaient tous tort, Pierre, les parents, les autres.

Je n'étais pas faite pour l'aimer,

Je n'aurais pas joué le jeu.

Je n'aurais jamais été capable de le faire manger
trois fois par jour.

Ça aurait été comme si je lui donnais la vie à chaque
fois.

Mes bras ne m'ont pas été donnés pour bercer.

Et puis, j'ai toujours détesté le lait, l'odeur, la
couleur, la couleur surtout et la tache que ça laisse
sur le tissu quand il sèche.

Ça me rappelle une première Communion!

Et puis j'aime que ce soit sec partout.

Un bébé, c'est toujours humide, sale.

L'amour aussi.

Je ne me vois pas non plus allant le conduire à
l'école, lui faisant répéter sa table de deux, le mou-
chant, le débarbouillant, le transformant, lente-
ment, avec une patience de tous les instants, es-
sayant de le faire devenir.

Or, je sais bien qu'il y a des êtres qui ne deviennent jamais.

J'en ai tant rencontré des hommes pas devenus.

C'était un risque trop grand, une trop immense ignorance de l'avenir.

Je voyais ça comme une insécurité dont je n'aurais pas été capable.

J'ignorais trop!

Je n'étais pas capable de supporter d'ignorer autant.

Il y a trop de choses que je n'ai pas réussi à savoir.

Le temps, par exemple.

Combien de jours, j'ai, j'aurai. Combien de jours étaient en lui, dans cet enfant que j'ai refusé.

Non!

Je ne suis pas faite, pour l'amour sans condition, pour le dévouement.

Je déteste les mères, leur regard continuellement absent comme s'il y avait toujours quelque chose de plus important que moi, que ma vie, que mon amitié, comme si tout se passait dans la maison de leur ventre.

Moi, je ne voulais pas être grosse.

Je ne me serais pas sentie moi.

J'aurais eu l'impression de louer une chambre à quelqu'un d'autre, à un étranger.

Et puis mes tantes, m'ont toujours raconté les douleurs de l'accouchement.

Je ne crois pas aux joies qui sont précédées d'autant de souffrance.

Tout ça, c'est pas vrai.

C'est de la marde humide, puante, comme un bébé.

Il y a trop de commencements dans tout ça.

Moi j'aime les choses parfaites, achevées, devenues.
Un ventre de femme, c'est ennuyeux, à mourir.
C'est une caverne noire!
Un utérus, c'est creux et c'est vide.
On n'aurait pas pu inventer une autre façon de
faire les choses, de faire les humains.
Si encore, on naissait par la bouche, comme des
mots, comme une parole.
Il y aurait des bébés - noms, des bébés - verbes, des
bébés - adjectifs.
Une famille, ça serait une grande phrase.
Mais non, on devient mère comme on fait pipi.
Je veux pas que ça me soit arrivé.
Je suis née propre, belle, sèche.
J'ai eu une mère qui m'a dite, qui m'a parlée, un
matin de juin.
Quand je suis née, ça sentait les pivoines.
Ce matin-là, il y avait un grand beau pain doré qui
faisait le tour du monde comme une couronne.
A ma première soif, on m'a donné du bon vin de
France, du vin d'ombre et de lumière, fruit de la
terre, et du travail des hommes.
Je déteste l'hôpital, les fenêtres fermées de l'hôpital,
son ordre inhumain, cette bêtise des hommes qui
veulent conserver la vie en dépit de la nature.
Je déteste que la mort ait des lieux.
Il faut la vivre.
L'Amérique a tué la mort.
Il faut que tout soit parfait, rond, apparemment gai.
Les peuples les plus joyeux ont toujours été ceux qui
vivaient le plus sainement la mort.
Je pense que, c'est Mark Twain qui disait que
l'Amérique est passée directement de la barbarie à

la décadence.

On a tué les fleurs en croyant qu'elles effaceraient la mort.

Du fils, de la fille que je n'ai pas eu, ai-je fait un mort?

Est-ce que je dois me sentir coupable?

On n'a jamais su très précisément quand la vie vient.

Le moyen âge a longuement ergoté sur l'âme, la venue de l'âme.

La science n'a jamais su les réponses de grand chose. Elle a finalement posé plus de questions qu'elle n'a donné de réponses.

Moi, je sais bien qu'il n'aurait pas été heureux avec moi.

Mais est-ce suffisant?

Est-ce que mon enfant est mort?

Est-ce que je l'ai tué?

Non! non! non! non!

Mon enfant n'est pas devenu, c'est tout.

Tout ça fut un cauchemar!

Quelque part en moi, je sens que je suis vierge, que c'est le début du monde, que je suis Eve, première. Je sais que Caïn n'est pas advenu, qu'il n'y a jamais eu de mère, que je suis libre de souvenir, de gestes, que le passé n'a jamais existé.

Il n'y a pas d'avant, il n'y a pas d'après.

Je ne reviens pas de l'hôpital.

Je n'ai pas détruit mon enfant.

Rien ne s'est passé.

Mon ventre est plat.

Je n'ai rien refusé.

Ce matin, il y avait du soleil dans ma chambre.

Et j'avais répandu partout du parfum de genêt.
J'étais heureuse.
Le mort n'existait plus.
L'apparence était belle.
J'avais mon déshabillé de dentelle blanche.
Mes roses s'ouvraient joyeusement dans le cristal.
La nuit n'avait pas eu lieu.
Puis vint la ville, les rues.
Des enfants jouaient partout.
De longs défilés de femmes enceintes couraient sous
tous les feux rouges comme des couchers de soleil.
J'étais follement heureuse de n'être pas l'une d'elles.
J'avais échappé à la vie et à la mort.
Je vivais en dehors sans connivence.
Il ne m'arrivait plus rien.
Je n'avais pas de projet.
J'étais libre.

*Les lumières s'allument et elle jette dans le grand
sac vert le petit bracelet d'identité qu'on lui a mis
au bras à l'hôpital...*

Les lumières s'éteignent.

Deuxième fenêtre

*Elle revient ayant mis dans ses cheveux des bigoudis
qui sont des boîtes de soupe Campbell.
Elle porte un deshabillé très sexé noir.
D'abord, elle ouvre sa valise dont le public ne voit
que le couvercle levé.*

Je ne suis plus mère mais, je puis encore le devenir.
Je suis restée tragiquement femme.
Je ne veux pas revivre ce que je viens de passer.
Je ne veux pas revivre les questions que ça pose.
Je ne veux pas avoir à trouver de réponses.
Je ne sais rien et je n'apprendrai rien.
Je ne veux plus avoir à refaire des chemins par-
courus.
Je n'ai que le temps chaud de la minute qui passe
à ma disposition.
Et dans ce présent, je ne puis mettre que ce dont on
m'a chargée depuis des millénaires.
Je dois représenter la beauté, la féminité.
J'ai le devoir de beauté inscrit au fond de moi.
Je me dois d'être le message d'un cliché, alors que je
sens tout un monde de nouvelles poignées de mains
en moi.
J'ai toujours pris la vie avec des gants.
J'ai toujours dû être l'apparence que la société m'a
imposée.
Je voudrais être nue d'émotions, d'idées, être enfin
moi, être absolument moi et boire un long verre

d'eau claire.

Et que cela soit tout de suite.

J'en ai assez de la patience.

Je suis impatiente avec ma patience.

J'ai cru trop longtemps que c'était bon, que ça devait être ainsi.

On m'a trompée.

Je ne veux plus être secrétaire.

Je veux savoir le secret de tout.

Je veux passer mon doigt entre l'arbre et l'écorce.

Je veux terminer et l'inachevé et l'inachevable.

Je veux avoir le droit de silence, pas celui que l'on m'a toujours imposé entre mes mots qui ressemblent à des crises, mais celui qui est signe, qui vient de l'approfondissement, celui qu'on respecte, le silence qui dit, le silence à l'écoute aussi.

Souvent je pense à un mot anglais qui me fascine "behave", "to behave", à la fois être et avoir ensemble, un beau mot mais le sens qu'il a pris est si faux, si laid.

Il y a des mots qui ne devraient jamais être en usage.

Il faudrait aussi libérer les mots.

Ils valent souvent tellement plus que les hommes.

Eux aussi il faudrait apprendre à les écouter.

Eux aussi sont divisés en mâles et femelles.

J'ai toujours adoré la règle de grammaire du mot amour, féminin au pluriel et masculin au singulier.

Je voudrais être une grammairienne et refaire les règles du féminin.

Pourquoi le "e"... muet?

Existe-t-il quelque part dans la nature ou tout simplement dans la nature des choses?

La nature doit bien intervenir dans la grammaire

puisqu'elle existe partout et me parle à chaque mois.
Elle a créé des rythmes partout mais il en existe peu
dont l'apparence soit aussi désagréable que celui de
la femme.

Pourtant le sang de l'homme, c'est le sang valeureux
du guerrier qu'on verse pour la patrie.

Pourquoi les poètes ne chantent-ils pas le sang du
rythme, le sang de la vie?

Je rêve d'une société où il n'y aura plus d'hommes,
ni de femmes mais des êtres tout ronds, tout uns,
complets comme des anneaux.

Ce sera la seule façon d'être très profondément
ensemble.

C'est alors que nous ferons les travaux d'Hercule et
rebâtirons les pyramides.

Nous referons les paysages, prendrons les monta-
gnes à droite pour les mettre à gauche, redresserons
les rivières, arrondirons les lacs, couperons les
forêts, construirons d'immense tours de Babel d'où
nous irradierons la lumière de nos discours enfin
unifiés.

Les routes conduiront quelque part et nous irons
toutes jusqu'au bout.

Nous tuerons le rêve et le remplacerons par une
vertigineuse réalité.

Nous élèverons des toits jusqu'au soleil et nous
n'aurons plus jamais pitié.

Il fera partout jour de fête.

Nos fourrures éternelles serviront de tapis aux
chevaux.

Et nous ne donnerons plus jamais de lait.

Nous serons sèches, sèches, comme des hommes.

Nous apprendrons la pierre et le métal et les outils

pesants et les durs travaux.
Et nous ferons la guerre et nous tuerons délicieusement.
Et nous ne pleurerons plus.
Dans nos yeux aussi, nous serons sèches.
Et nous n'attendrons plus jamais, ni le père, ni le mari, ni le fils, ni l'amant.
Nous serons nues d'hommes.
Et nous ne serons plus les maîtresses... de la maison.
Nous ne redeviendrons plus jamais des mollusques vivants protégés par la dureté de leur coquille.
De mystérieuses alchimies chasseront la poussière mue par des ailes d'abeilles.
Nous nous établirons enfin dans le pays de nos os, derrière nos poings forts comme des haches.
Le monde nous appartiendra.
Nous serons des chefs.
Et l'obéissance sera détruite et nous ne serons plus égales mais égaux.
Et les objets nous seront soumis parce que, nous aussi, nous saurons les compter.
Enfin, nous ferons partie de l'équation du monde.
Jusqu'à maintenant, on nous a forcées d'empêcher l'équation de balancer.
Nous trouverons donc inévitablement le bonheur.
Et nous apprendrons à être délicieusement des îles.
Nous fermerons nos corps pour toujours.
Nous avons toujours été des portes.
Nous nous sommes ouvertes pour laisser entrer ou sortir.
Nous deviendrons des urnes, des puits.
Nous serons des livres qui refuseront d'être lus.
Nos pages ne tourneront plus.
Et nous aurons la paix du sel.

Et nous enseignerons les norvèges du froid.
Et nous monterons les escaliers mauves des châ-
teaux d'os.
Et nous épellerons les dernières syllabes d'étain des
carrefours de laine.
Et nous ne craignons plus les épées de muscles
beiges.
Et nous abolirons les tendances du sperme thé dans
le catalogue des cellules de soie jusqu'à ce que
s'établisse la liberté jaune.

*Elle jette très lentement dans le sac vert un bâton
de rouge à lèvres, un soutien-gorge de dentelle et un
paquet de Kotex.*

Troisième fenêtre

Elle est vêtue comme un prêtre et tient une hostie à la main.

Durant tout le monologue, elle fait les gestes de la messe.

Je les ai lus les mémoires de Claire Martin.

J'ai connu l'école et les soeurs.

Je sens que sur tout cela on peut jeter un regard positif ou négatif.

Sur la famille aussi.

On peut voir ce qui était beau; on peut voir ce qui était laid.

Les deux sont vrais.

Au fond, on ne voit jamais le fond des choses, mais seulement des aspects, des couleurs, des formes.

Le monde, c'est un grand tableau.

On ne sait jamais trop ce que ça veut dire.

Le religion non plus.

Moi, je voulais comprendre.

Elle lève l'hostie

On m'a donné cela ce matin à l'hôpital.

J'ai déjà pris des cours dans une faculté de Théologie.

J'étais avec des curés.

Je fumais, et puis j'étais trop maquillée.

Ils me regardaient avec bonté comme une pécheresse à convertir.

Mais je sentais bien qu'ils avaient des idées!

J'étais la femme, le péché.

Moi, j'attendais tout de ces cours-là.

Il me semblait que les prêtres avaient du sacré, qu'ils avaient de beaux secrets, qu'ils connaissaient les âmes, qu'ils administraient la grâce.

Je sens que c'est par erreur que nous avons toujours été les bonnes du presbytère.

J'ai de la consécration plein mes mains.

Je suis l'élévation dans l'autel de mon corps.

L'odeur d'encens des saluts du Saint-Sacrement de la petite fille que je fus, me revient et me conduit presque à l'orgasme.

La plus grande émotion de mon enfance fut peut-être les processions de le Fête-Dieu.

A la Faculté de Théologie, j'ai perdu la foi en l'église parce que je me suis rendu compte que, profondément, l'homme ne sait rien de Dieu, que Dieu ne lui a rien appris, que les églises sont probablement d'invention humaine et qu'elles ne peuvent pas, ne peuvent plus nous apporter Dieu.

Je me suis aperçu aussi qu'être prêtre n'avait rien de secret, que, comme tout le reste, ça pouvait s'apprendre et que peut-être le sacré n'existait pas, qu'en tout cas, il était au-delà de l'église et que plus la connaissance avançait, plus il reculait.

Ce jour-là, j'ai eu une forte nostalgie de l'ignorance.

Au vingtième siècle, nous en savons juste assez pour n'être pas heureux. Nous sommes malheureux de n'avoir pas découvert davantage.

Je rêve toujours de vivre au moyen-âge et de construire des cathédrales.

Ces gens-là se trompaient peut-être, mais ils vivaient

l'Absolu.

La science, n'aura servi qu'à détruire nos certitudes et nous montrer que très profondément, on ne sait rien.

L'homme est encore tout plein de limites.

Le monde est fait de chaînes, de clôtures, de portes, de murs.

Je me sens aussi pleine de chaînes, de clôtures, de portes, de murs.

Je suis le prêtre de la vie, de l'amour et tout cela avec des gestes de messe blanche.

Ma messe à moi, ce fut de m'unir à l'homme.

Je suis le Christ, je suis la Christ, je suis Christa.

Je viens sauver les hommes, les enfants et les riches.

Je viens enseigner à mes soeurs les gestes du sang.

Je ne pardonne rien, parce qu'il n'y a rien à pardonner, que tout est dans l'ordre de la création.

Je célèbre la liturgie du corps.

Je chante l'apocalypse des caresses.

Je fais les hommes dans le rite de ma main, dans le psaume de ma main.

J'inaugure la soif du pain et la faim du vin.

Je commets le plaisir dans la joie arrivée.

Je suis la Sainte-Vierge-putain.

Je n'aime de l'homme que son pénis gothique, que j'ai brisé dans le temple de mon corps.

Je suis l'arc roman de la jouissance.

Je suis ronde jusqu'à perte d'absolu.

Je suis le pays de moi-même.

Je suis la terre et j'ai soif de semence.

Je tue l'homme en moi avec des gestes eucharistiques.

J'annonce l'épiphanie du sexe.

Je suis la prophétesse du désir accompli.

Je suis prêtre.
Ne pouvant consacrer l'hostie, je consacre le phallus
depuis des millénaires.
Je suis l'ouvrière du destin, du fatum, de la moïra.
J'ai de la braise entre les cuisses.
Du Saint-Chrême et de la lave coulent de moi à
chaque mois, à chaque moi.
J'élabore les noces de la pierre et du sang.
Je suis cosmique.
Je suis un oiseau de bronze aux ailes de flamme.
J'ai des pieds d'arbre avec des racines.
Mon corps d'eau se tient debout.
Je n'attends plus rien.
Je n'ai plus de prière.
Je suis debout pour le temps d'avant, le temps
d'aujourd'hui, et le temps d'après.
Je suis l'éternité.
Et je ne nourris plus personne.
Et je ne nettoie plus rien dans l'univers.
Et je ne commence plus.
Et je ne nomme plus.
Et je n'aide ni l'enfant, ni l'arbre, ni l'homme, ni
l'oiseau, ni le cierge.
Il n'y a plus de sacrifice et je ne suis plus victime.
Je n'allume plus le feu.
Je ne suis plus responsable de la chaleur du monde.
Je ne donne plus, je prends.

Je suis l'alcool.
Je suis la drogue.
Et je contiens la joie de tout l'espace et de tout le
temps.

Je suis perpendiculaire.
J'habite le tout et je suis la maison parfaite.
Et je sais l'un, la coquille, le trèfle, la fourrure et la
lampe.
Et je connais la différence, le jute, la sève, le bois et
le difficile.
Et j'ai des connivences d'os, de rythme et de muscle
fou.
Et je me sens l'apocalypse du mercure.
Et je suis une bible de papier.
Et j'ai mes premiers devoirs d'outarde.
Et je m'appelle et je me saisis et je m'aime.
Et je me possède et je m'achève.
Et je me lis et je me crois et je redeviens ma peau.
Et je me chante et je me trouve et je m'apprends.
Et je me mérite et je me profane et je me bois.
Et je me file et je me tisse et je me laine.
Et je me nais et je me vis.
Je suis un immense non qui se fait oui.

*Elle jette l'hostie qu'elle tenait à la main dans le
grand sac vert.*

Quatrième fenêtre

Elle est en robe de noces.

Pierre, sur cette pierre, j'avais bâti la prison de mon amour.

Tu avais l'air d'un moule.

Je t'avais préparé par une multitude d'autres moules, d'autres hommes.

Ton absence creusait un vide que ta présence ne remplissait pas.

Tu étais le moule d'un être que tu attendais et que maintenant je refuse d'être.

Je ne pouvais plus te continuer.

J'étais en arrêt.

Je n'avais d'ailleurs jamais su où tu commençais ni où tu finissais.

Je ne voulais plus participer à ton devenir.

Peut-être que tu n'avais jamais existé, que j'avais inventé ta tyrannie.

Mais avec toi, je savais que je n'avais plus de place en moi pour moi, que tu m'abolissais.

Etre une femme aimée, me fut un gant.

Je ne touchais plus à la réalité.

Je n'étais plus habitable.

Je m'attendais à travers toi.

Ton silence même était ma parole.
D'ailleurs nous avions deux silences.
Nous étions deux absences l'une contre l'autre.
Les choses ne se parlaient pas en nous.
Je te touchais comme si tu ne deviendrais jamais.
Je connaissais ton corps comme une sonate.
Je te sentais sous mes doigts en bémols, en dièses.
Tu étais aussi un texte tout en phrases, en adverbes,
en conjonctions.
Je m'arrivais, je m'apprenais par toi.
C'est au bout de ta ferveur que je cherchais l'extase.
Des ponts s'établissaient en nous sous le deuil des
paroles.
Au bout de mes doigts, naissaient des fleurs sans
tige.
Ton grand baiser régnait sur toutes choses amères et
amandes.
Je me sentais pauvre de toutes tes sensations.
J'avais inauguré une cérémonie à laquelle je n'ap-
partenais pas.
Je n'avais rien de commun.
J'étais un oeuf qui faisait l'amour.
Tu venais en moi comme je cultivais un arbre.
Chaque fois que tu partais, j'étais une forêt dont on
vient de couper un érable.
Tu étais horriblement autre, ailleurs et autrement.
J'essayais de te parler de mes paroles et de mes
robes.
Avec toi, on ne pouvait jamais recommencer.
Il fallait tout commencer à chaque fois.
Je sentais qu'il y avait constamment en nous un
immense hasard.
Tout nous était happening.
Un grand malaise engourdissait le bocal où je vivais

chaque fois que tu arrivais.
Tout aurait pu être autre chose.
Je pensais à la laine.
J'avais un besoin infini de laine à penser.
Elle était continue, continuelle, et me libérait.
Nous n'avions jamais été ensemble en même temps.
Et malgré tout, j'étais liée comme l'été est lié à
l'hiver.
Pourtant, je me sentais de neige.
Je préparais la métamorphose.
Et j'avais peur.
Je me tenais sous un parapluie.
L'orage se passait hors de moi.
Je n'y étais pas engagée.
Nous ne partagions rien.
Tu souffrais peut-être.
Je t'avais laissé croître en moi et maintenant je
n'avais plus de place.
Je ne me connaissais plus d'explication.
Simplement, j'avais tout pour souffrir.
Je m'enfonçais dans un mur liquide.
Neige à neige, nous allions au bout de l'espace.
Silence à silence, nous allions au bout de toutes les
raisons.
Trop de choses avaient eu lieu.
Nous avons un immense besoin de la pauvreté du
temps.
Trop de réalités avaient été surabondantes.
Pourtant ce soir-là, tu sentais bon l'homme, la
cigarette, le bois et le cuir.
J'avais l'illusion de te rejoindre à travers l'élémen-
taire.
Nous inventions nos premières caresses.
C'était avril et il faisait vert.

Mais très profondément, nous demeurions sans connivence.

Je t'appelais destin.

Tu étais aussi ma pesanteur. Je penchais et c'est énorme pour un humain d'avoir eu quelquefois l'expérience de pencher.

Je vivais horriblement par toi.

Je me sentais faible quand tu n'étais pas assez fort.

J'avais tes ferveurs en moi.

J'étais enthousiaste de tes enthousiasmes.

Tu parlais.

Je t'écoutais.

Je faisais des couronnes à tes paroles.

J'avais besoin que tu parles.

J'avais besoin de t'écouter.

Mais je ne me sentais pas en présence.

J'étais une route.

On y passe pour arriver là où sont les êtres qui parlent, les êtres chemins.

De toutes façons, l'histoire a fait de la femme une rue.

A elle on arrive et d'elle on part.

C'est un quai.

Je suis un quai qui rêve d'être un bateau.

J'ai la longue patience des cordages et la passion du vent.

Je m'unifie dans le mouvement.

Je ne veux plus seulement répondre à l'homme et à l'enfant, à l'oeuvre qui est en moi, à l'arbre que je porte.

Je me sens pleine d'ailes.

Je me sens devenir oeuf, cette forme parfaite créée pour tenir dans l'ogive de ta main.

J'ai aussi des envies d'herbe et parfois des rêves de résédas.

J'aime les parfums de gingembre qui me créent de belles chaînes de couleur chaude.

Il faut se donner la main mais ta main est ailleurs.

Parfois, tu téléphones et ta voix dit les mots qui rendent un.

Mais d'habitude, c'est beige partout.

Et je me sens désertée.

Je m'éteins.

Je me manque à moi-même.

Peu à peu, il ne reste entre nous que les chaînes, les clôtures, les remparts, les distances, les câbles, des baisers vides, les cages, les noeuds, les noirceurs, le sillage du rien.

Et je me vis investie de l'anneau parfait de la solitude.

(Elle jette son alliance dans le grand sac vert)

Elle prend dans sa valise douze oeufs qu'elle écrase un à un dans sa main et les jette dans le sac vert.

Elle sort.

Les lumières s'éteignent, puis se rallument et on voit sur la scène seulement de grands sacs verts qui semblent pleins maintenant.

Les lumières s'éteignent.

Après quelque secondes, les lumières s'allument.

Elle revient vêtue d'une très simple robe blanche.

Je suis nue, absolue, pure, parfaite.

J'ai tué toutes les chaînes.

Je n'ai même pas au cou le collier d'un bras d'enfant.

Pourtant, je ne me sens pas heureuse, pas libre..

Long silence.

Que me faut-il encore?

Une sorte de choeur répond:

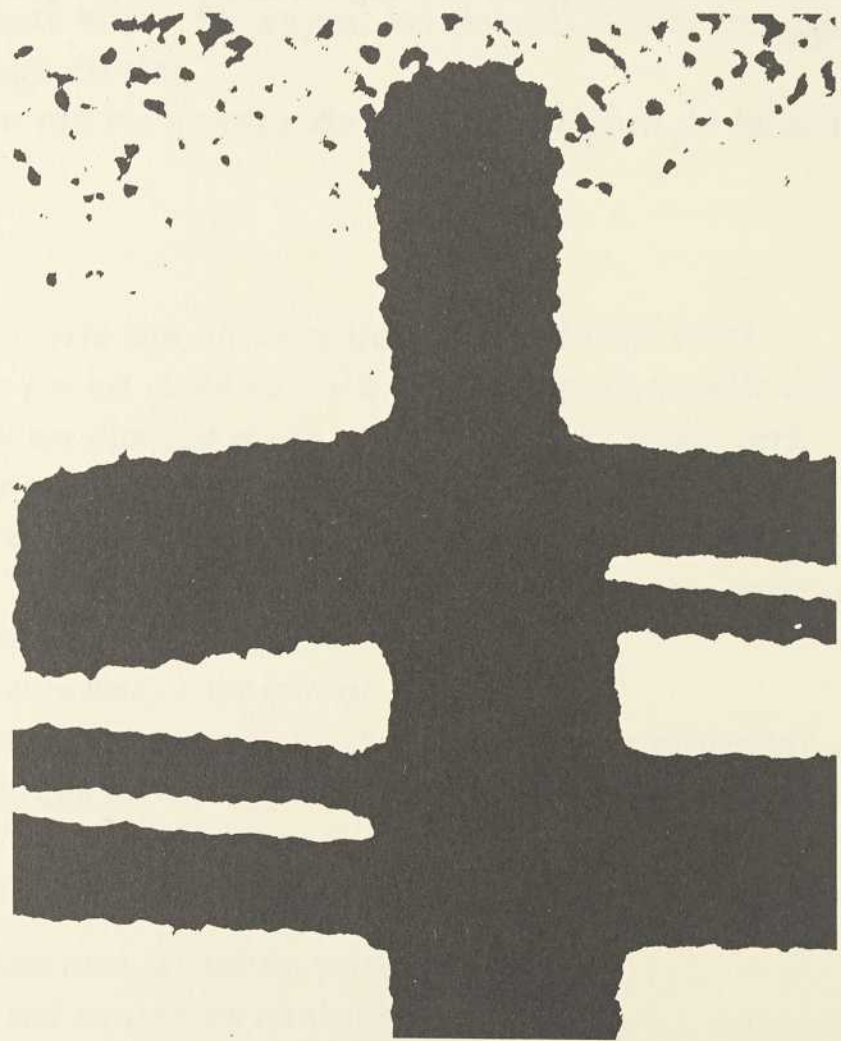
DAVANTAGE

Les lumières s'éteignent.

L'une d'elles se rallume pour suivre les pas d'un enfant qui passe lentement en face des sacs verts, tenant à la main une horloge Fisher-Price qui fait tic-tac.

Yolande Villemaire

**MON COEUR BATAIT
COMME UN BOLO**



La femme "se touche" tout le temps, sans que l'on puisse d'ailleurs le lui interdire, car son sexe est fait de deux lèvres qui s'embrassent continûment. Ainsi, en elle, elle est déjà deux — mais non divisibles en un(e)s — qui se baisent. (...) Dans ses dire aussi — du moins quand elle l'ose — la femme se re-touche tout le temps. Elle s'écarte à peine d'elle-même d'un babillage, d'une exclamation, d'une demi-confiance, d'une phrase laissée en suspens... Quand elle y revient, c'est pour repartir d'ailleurs. D'un autre point de plaisir, ou de douleur. Il faudrait l'écouter d'une autre oreille comme un "autre" sens toujours en train de se tisser, de s'embrasser avec les mots, mais aussi de s'en défaire pour ne pas s'y fixer, s'y figer. Car si "elle" dit ça, ce n'est pas, déjà plus, identique à ce qu'elle veut dire. Ce n'est jamais identique à ce qu'elle veut dire. Ce n'est jamais identique à rien d'ailleurs, c'est plutôt contigu. *Ça touche (à)*.

Luce Irigaray: *Ce sexe qui n'en est pas un*

Je tiens à l'écho qui me maintient en place ou m'enligne dans la voie des sonorités les plus mordantes je regrette d'avoir oublié de m'être laissée emporter au vent au fil de l'aiguille (...).

Nicole Brossard: *L'écho bouge beau*

La peau du mot palmier
revenir à son texte
y reproduire d'instance un désir soulevé sur
le bout de la langue.

Claude Beausoleil: *Le sang froid du
reptile*

Quand j'écris que ça joue entre Narcisse et Echo, je ne dis pas que j'ai raison. Lui, il joue de l'oeil et j'en joue bien aussi. A écrire sur son corps, Narcisse se prend à en aimer l'image. A *aimer je* au point de se perdre en corollaires. Elle, elle joue de la voix et j'en joue bien aussi car en disant que je ne le dis pas, je le dis. "Comme Echo était trop bavarde, Junon l'avait condamnée à ne jamais pouvoir parler en son nom propre, mais seulement en réponse aux autres." Or Echo est amoureuse de Narcisse. Mais Narcisse, trop occupé à se regarder, ne lui parle pas et elle n'a rien à répéter. Forcée d'être muette, Echo se meurt alors de langueur. Je commence à écrire au moment où "on entend encore l'écho répéter éternellement son châtement" et peut-être est-ce ainsi que la mort de Narcisse s'ouvre en une fleur.

Je joue de l'oeil et de la voix et je bavarde. J'ai le coeur gros; c'est trop facile d'être sujet quand le sujet est le sujet. Ça fait de l'écho. "Maman m'avait appris les mots mais la "voix" n'était pas la mienne." Je bavasse tant et j'aime tellement mes lèvres quand elles parlent que j'en deviens sourde et muet-

te. C'est quand je me souviens - quand je me meurs de langueur - que je me mets à bégayer à foison sur tous les tons. Et je vois alors ma bave former une mare dans laquelle éclatent des rainettes aussi monstrueuses que celles de Rostand. Que celles que je portais par-dessus mes souliers jours-de-pluie quand j'avais douze ans. Je grenouille et ça palme ça prolifère comme un cancer de gorge. Il faut savoir s'arrêter avant de se retrouver avec une prothèse en guise de larynx. Narcisse, pas si fou, détourne son regard et se met à en écouter l'écho. C'est ainsi que j'apprends à sacrifier quelques excroissances pour que tu ne te noies pas dans mes eaux. *Mais je tiens à ce qu'il y ait de l'eau.*

Bien sûr je parle du commencement. Et puis je plâtre, coincée entre Narcisse et Echo comme dans une feuille de gyproc. *Il faut bien entendre le choc des ciseaux.* Je coupe ma colle et je colle. J'écris en bleu paon, c'est pan pan. A chercher comment viser la roue que ça fait sans trop me rengorger je suis très rouée. Pan pan est toujours le vainqueur! C'est peut-être dommage.

Mon coeur battait comme un bolo
Qu'on frappe par en bas
Ou bien par en haut
Mais tu as cassé l'élastique...
Clémence Desrochers

Quand j'écris que ça joue, j'ouvre mon jeu. - Il y a de ces *jours* à travers lesquels passe la clarté. - Narcisse, trouvant qu'il a une belle bobine, la jette

au loin pour voir. "Elle s'absente / je l'aiment comme quatre parapluies". Et tirant sur le fil, la ramène. Moman va revenir.

"Tatiana, elle, s'inquiétait autrement que les autres à propos de Lol: qu'elle ait si bien recouvert la raison l'attristait. On devait ne jamais guérir tout à fait de la passion." Et ça revient au commencement. C'est l'étau du silence. Puis la sonde. Je me prends pour Wonder Woman et je plonge mais c'est l'ancienne petite fille qui me monte à la gorge. J'ai le coeur qui bat à se rompre, je fume trop: le ciel bleuit pendant que j'écris ma vie en prose. C'est presque le matin. Il y a une "petite fille rouge avec un couteau" qui cherche à couper l'élastique. Ma fille si tu lis ça un jour tu sauras que je n'ai pas toujours voulu de toi. Tu sauras que j'ai perdu.

Aussi bien dire que j'ai peur d'une souris car cette petite fille n'existe plus et je ne veux pas que l'autre existe. J'écris pourtant à perdre haleine, à en perdre les sens, à en perdre le sens. Je fais la toile et je suis stone sans l'être, c'est le meilleur moment de la nuit. Bonne nuit Lolande. Bon dodo Yoyo.

Ça sonne sans arrêt et elles ne peuvent répondre, leurs cordes vocales étant depuis toujours des cordes raides d'où ne s'échappe, aux seuls moments rouges, que la mince finale de l'ite missa est.

Geneviève Amyot *L'absent aigu*



Le coeur gros

Je citerais toutes les phrases qui me font tilter si je m'écoutais. "Tais-toi une deux / C'est ton regard seul qui m'a eue / C'est ton silence qui m'a plu / Mais quand tu parles tu m'as plus." Par moments, je ne m'écoute plus. *Car j'ai vu bouger mes lèvres.* J'ai lu ça dans le jardin étincelant d'Archaos: un

french kiss entre la petite Fadette et Frankie Ad-dams sous la cloche de détresse. Et dans les hauts de hurlement des chambres de bois, entre les vrilles de la vigne, se tenait Mrs Blood, *unfinished woman*, femme eunuque. E muet mutant dans son puits de solitude. J'au lu le livre d'une espionne dans la maison de l'amour et des chinoises en transfert avec les mots pour le dire. Et la mort était extravagante entre l'herbe et le varech et les petits camions rouges: c'était une rose saignée dans son envol de vivre oiseau ou mourir en complexe d'Icare. Détruire, dit-elle, *the habit of loving*. O maman baise-moi encore. J'AI VU MES LÈVRES BOUGER. Et je nageai jusqu'à la page...

Et je commence à parler comme une machine et à machiner mes mots. J'aime le mot *machine* car il ressemble à toutes les machinations qui me jouent. Que je me joue quand je m'arrache le coeur à penser que le ciel va finir par me tomber sur la tête. "Mécanique jongleuse" comme dit Nicole. La notion d'intertextualité c'est Julia qui l'a nommée. Ça a l'air familier ces prénoms comme ça et j'ai l'air de mal citer mes sources mais c'est que ce sont des sources qui coulent. J'économise le nom du père. Car je n'aime pas, quand on me parle, qu'on m'adresse de mon nom de famille. (Comme tu le fais quand tu me dis que "toutes les filles que tu connais..."). Peut-être est-ce parce que le nom de mon père dit du mal de mon "instinct" de mère. Mais je le signe de long en large car c'est le seul nom que j'ai. Il ne m'appartient pas plus que la langue mais l'écho me le répète. D'ailleurs le nom de ma mère est le nom d'une fleur dit Narcisse en faisant son comique.

Mais le nom de la mère de mon père aussi ajoute
l'écho.



Quand j'écris que ça joue entre Narcisse et Echo...

Le silence est un utérus

Elle a commencé ce texte à l'hôpital. Elle dit *l'hôpital*, ça fait moins mal. Ralentie, elle découvre qu'elle est étanche à nager entre deux eaux. Par hasard peut-être l'organisme crashe. Vampirisé par un virus maya. Quien sabe? Et c'est l'incubation. Le nom de l'omnipraticien sur le bracelet d'identité, le prénom de papa sur le compte-pipi. Manipulée par des gants, des masques, des sorcières blanchies, des mots-valises. Biopsie: l'aiguille s'enfonce jusqu'aux viscères. *Elle ne veut rien entendre*. Prélèvements dans des limbes hyposoniques. Tête son sérum mais le cordon ombilical est un peu éventé. Le corps, ce grand malade imaginaire, ce gave du glucose de Bobino. Les méninges sucrées au gâteau des anges. Et cependant l'épilepsie des mots. *L'epsilon*. le e bref. Le silence est un utérus. Et ce silence est noir comme le coma. Comme un point, Je t'écrirai une autre lettre quand j'en aurai fini avec cette extinction de voix.

La chambre à air

L'apnée. L'eau se retire dans ses rêves. Comment savoir l'impact des mots sur le zygote? Tapie dans un racoin, l'arc mal tendu, palmée, je t'envoie un "pneu" comme dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Cache-cache de l'autobiographe: sangsues sur la moëlle, le mot *elle*. Dans son texte,

elle remonte le cours de l'Amazone mais c'est entre Merida et Isla de Mujeres qu'elle s'est cassée comme un élastique. Peut-être, qu'en s'abait? Sa fièvre sent encore la rose et le citron vert pour cent ans de solitude on dirait. Relents exotiques à mi-asthme. "J'aime les nuits de Montréal / Ça me rappelle la Place Pigalle." Radio-active de tout son long, elle commence à sentir le coton ouaté et de moins en moins la tequila. Sa peau mue, tandis que le tuba bien enfoncé dans la bouche, elle râpe le fond de l'aquarium et plonge entre les jambes d'un banc de corail noir. Gouachée. Se dilue en chantant des lullaby lullaby lullaby. Et soudain verbomotrice comme un soufflet saoul.

On suçait son pouce, souveraine

On suçait son pouce, souveraine. On faisait splish splash en prenant son bain. On aimait la bouette. On avait les cheveux pris dans de la guenille pour avoir de beaux boudins. Et on faisait du boudin. Le privilège de la momie.

L'accent circonspect

Tout d'un coup que ça serait ça. Ça ce que justement je pense à. Tout d'un coup qu'y tombe. Tout d'un coup que la grande roue s'arrête pis que l'autobus fait un flat pis que l'ascenseur jamme pis

que c'est un mongol pis qu'y a un couteau pis que je perds mes clés pis que j'oublie une pilule pis que je me casse une jambe pis qu'y comprennent mon manège pis que je suis enceinte pis que je me trompe pis qu'y est trop tôt pis qu'y est trop tard. Tout d'un coup qu'on a un accident pis que j'ai pas le temps pis que ça fait mal pis qu'y m'aime pas pis que la maîtresse me chicane pis que c'est trop long pis que moman aime pas ça pis que je tombe en bas de ma marchette pis que j'ai froid. Faim. Soif. Tout d'un coup que.



Quien sabe?

Les femmes de Tehuantepec

Tropismes. Sous le spotlight du ciel zapothèque,
une grande femme accouche d'un autre bébé bleu.
Elle n'est pas née ici. Sa douleur raye le cyclorama.
Un zèbre audioanimatronique galope dans le zocalo.
Il pleut des grenades. Graines rouges qui jurent.
Mescalito a l'air d'une fraise. Qui la vrille. Les fem-
mes de Tehuantepec sourient sans mot dire.



Isla de Mujeres, janvier 1977

Le sein droit mutilé

Je suis la fille de ma mère que j'ai perdue en grandissant. Je l'ai remplacée. Ma nouvelle maman, elle, porte la moustache. C'est une très bonne maman. Je suis suis son enfant et il est mon frère. Je suis sa soeur et il est ma maman. C'est un excellent contrat. Mais ma vraie maman veut avoir des petits-enfants. Question de lignée. Ma fille aurait une mère et deux grands-mamans de son sang dont l'une serait son père ce qui est peut-être trop compliqué pour un bébé naissant. Je régresse dans le ventre de ma mère- celle dont je porte l'enfant. Mon bébé naîtra plus grand que moi. Je ne veux pas cesser d'être une fille. Devrai-je me mutiler le sein droit et refuser pour toujours d'entrer dans le régime des mères?

Je suis aussi la fille de mon père. Il m'a punie quand j'ai grandi, je ne l'ai pas remplacé. De nouveaux pères se présentent. Il y en a des bien tentants. On jouerait au père et à la mère. Il serait mon fils et je serais sa maman. Je serais sa maman et il serait mon fils. Ce serait un contrat tout à fait légal. Et il voudrait que je lui fasse un enfant. Question de postérité. Mon fils aurait une mère et deux grands-pères dont l'un serait son papa. Je n'aurais pas d'affaire là. Cé ben cute les enfants mais je n'ai pas un coeur de mère et je ne suis pas une femme-enfant. Et je m'en irais sur mon cheval ailé, le sein droit à jamais mutilé.

Je suis la soeur de ma soeur, celle qui est la fille de ma mère. Je suis aussi la soeur de mon frère, celui qui est le fils de ma mère. Quant aux enfants de mon père et moi, on est brouillés pour le moment.



Le chat! le chat! et cette petite souris qui cligne de l'oeil, rouge

Areu areu areu. Le chat! le chat! le chat! la souris, la petite souris, la tite tite souris. Monsieur Pipe fume la pipe. Gombie déboule dans le livre d'images. Mautadine pousse-toi donc. Pis va donc jouer avec ton nounours à part de ça... Mooooman y m'achale! Mythologie de cartoon. Plein les cours d'école de petites filles blondes comme l'ange qui fait oui quand on lui donne une cenne. Ou bien une scène. De la graine de Maria Goretti quand même. Engraissées aux vitamines et au map-o-spread comme les garçons les cornichons. Fringales de mayonnaise, de lait, de Monopoly, de mélange à gâteau, de linge étendu dans le passage et de chronique nécrologique. Poutine et queue de cheval. Ôte-toi de là grosse torche, va péter din fleurs paquet d'oss... Chair à vendre et chair de poule alimentaire qui en a soupé. On suce ses boules-au-noir comme Alexis et on se prend pour Lady Marianne. On dit qu'on porte des pantalons de nansouk tango, un foulard opera, du rouge "Corail noir" et des souliers puce. On dit vraiment n'importe quoi. Plus tard on lira *L'opoponax*. Là, on en est encore aux *Malheurs de Sophie*. Petites catins tirées à quatre épingles. Stratagème d'un vaudou domestique. Vellétés de minibrixes pour petites filles Cadichon / caticheuses. Moman a travaille pas a trop d'ouvrage. Piégées par les batteries de cuisine. A rendre sourd n'importe qui. Plutôt cuisiner comme un inspecteur de roman le coupable. Mieux vaut lier la sauce avec son sang

et faire tourner la mayonnaise que de tourner de l'oeil en tournant autour du pot.

Wonder Woman



La plongeuse ressemble vaguement à Esther Williams. Avec un petit quelque chose de Clara Bow et d'Ines Pérée. "Ton nom de Laval dans Trois-Rivières désert" ajoute-t-elle en trouvant que ça fait dur. Toujours est-il que la plongeuse me dit vaguement quelque chose. Et, coup de théâtre! Wonder Woman - celle des *comic strips* des années quarante - Wonder Woman sort de l'hôpital (c'est moins niaisieux que d'une boîte téléphonique...) quitte sa peau de "nurse" et mutée en "sexy american flag" (faut ce qu'y faut!) perce la glace de l'Antarctique. Sous la calotte: Eveland. "Belle comme Aphrodite, sage comme Athena, plus forte qu'Hercule et plus rapide que Mercure" Wonder Woman envahit mon panthéon désert.

Je rêve d'être branchée télépathique sur une machine atteinte de logorrhée qui m'apprendrait toutes les Amazones et Mata-Hari au complet et l'autre moitié d'Anna Karénine quand elle danse avec Vronski et comment vivent les femmes de Tehuantepec et la somme du nombre des enfants de George Sand et d'Anais Nin et de Sylvia Plath et de Laure Conan et de Simone de Beauvoir et des autres aussi et l'arbre généalogique matrilinéaire de ma grand-mère amérindienne et ce que dit la déesse aux serpents et Valentina quand elle tourne autour de cette terre.

Je rêve d'être Bouvard et Pécuchet à moi toute seule. Et Pierre X. Magnant et Sido et Céleste et Mao et le fantôme du Paradis et le fantôme de l'opéra. Je rêve de mettre au monde vingt-sept enfants comme mes deux grands-mères réunies. Je rêve de grandeur et de petitesse. Je rêve d'avaler et de

l'être. Je rêve d'une fièvre continue, de l'orgasme à tout coup, d'être moins heavy et de révolution. Je rêve d'être stone comme une méduse et d'apprendre à respirer sous l'eau et d'avoir l'accent moins circonspect. Je rêve d'une mutation.

Il fait froid dans le métro Peel quand je me prends pour Wonder Woman. Mais des rames un peu folles m'aiguillent sur d'autres tracks et je pèle ma peau de fille gigogne quand je lis ce que Virginia écrivait en 1929. Et je me dis qu'à leur mensonge, c'est certainement la doublure qui manque.

“C'est pourquoi je voudrais vous demander d'écrire des livres de tous genre sans hésiter devant aucun sujet... quelle qu'en soit la banalité ou l'étendue. (...) Si vous vouliez me faire plaisir (à moi et à des milliers de mes semblables) vous écririez des livres de voyage et d'aventure, de recherches et d'érudition, d'histoire et de biographie, de critique et de philosophie et de science.”

Virginia Woolf: *Une chambre à soi*

L'opéra

J'aime l'emphase et les adjectifs et rire aussi et les couleurs et quand ça ronfle un peu comme dans “Honfleur”. Qu'est-ce qu'un texte sans adjectifs et qui ne donne pas ses couleurs? On fleure toujours l'opéra, bouffe ou pas.

Le monde sont tellement comiques: "Seulement pour que les oeuvres produites soient efficaces politiquement, il n'existe qu'une seule méthode scientifique, marxiste-léniniste, dont les artistes communistes doivent s'emparer et c'est celle du réalisme socialiste." (*Champs d'application* no 7, Montréal hiver 1977) Crisse que je ris de me voir si belle en ce miroir de dire la Castafiore. Bon sang mais bien sûr que le "prolétariat canadien" n'a que faire de Josée Yvon "féministe et (*donc*) réactionnaire" pour faire ce qu'ils osent appeler la "révolution"!

Ceci est mon corps, ceci est mon sang

Anovulée pendant si longtemps qu'elle en avait perdu le sens du rythme. Elle danse et la voix rougit d'émotion comme quand on retrouve un corps qu'on aime et qu'on avait perdu de vue depuis longtemps. Ça goûte soudain l'enfance, le sommeil, le plaisir et le risque. Quand je dis que j'avais *l'impunité*, je commence enfin à savoir ce que je veux dire. C'est bon à savoir même si on se découvre moins Wonder Woman qu'on pense. C'est bon comme un brouillon.

Sans doute *infatuated* et intraduisible. Mais fracturée de désirs. Mouillée. Comme un navire qui prend l'eau après s'être pris pour le bateau ivre. Mais ce qu'il y a, c'est qu'il est abandonné par les rats. Cette petite souris maligne qui cligne de l'oeil, rouge, et passe *enfin* par le chas de l'aiguille. On ne

sait trop si elle y entre ou si elle en sort, mais elle passe. C'est déjà ça. "Jour et jour / sauterelle dans jouet."

C'est encore le matin d'un autre jour et le ciel bleuit encore une fois au-dessus des Sourdes-Muettes pendant que j'achève ce pan de ma vie en prose, poétique comme un vieux kleenex plein de morve et de sang. Des éruptions de fiction. Une véritable roséole qui nappe la peau et colore la tache de naissance. Chaude-pisse agréable. Mâtinée de compulsions vagues et lourde, lourde, prête-à-porter. Les ovaires ronds comme des billes, des "cochons" des comment qu'on appelait ça donc? Je parle à un homme et à une femme bada badaba badabadaba... Comment dire l'impact des mots sur le zygote, cette rainette qui grenouille, s'enfle, me pète régulièrement dans le ventre et me sort par la bouche? Oui, c'est bien là mon corps et c'est bien là mon sang. Et ce qu'il en advient dans les marges du désir. Ceci est une lettre d'amour. Que chacun des mots te ferme les yeux de plaisir. Car je t'écris des phrases patassées pour embraser le froid dans ta gorge. Et que tu vois tes lèvres bouger.

Stones comme des méduses

Et quand le corps à corps de toutes les Ann Lee Quincey s'achève et que les tubes nourriciers prennent du lousse et se tarissent. Quand l'échographie ne détecte plus aucune tumeur dans le beau corps de Narcisse et qu'il reprend l'usage de sa voix et à

sentir sur toute la surface de sa peau sonore et que ça goûte si bon que son coeur bat comme un bolo, ça me touche et je le vois qui s'ouvre comme une fleur au soleil. Ce n'est qu'un bouquet de narcisses, des ronds dans l'eau, la corolle noire de l'écho d'un champignon atomique. Mais ça explose, ça irradie, ça éjacule, ça ramifie, ça jouit, ça vient de loin, ça palme et ça mue.

Ravissement de Lol V. Stein. Médusée, elle apprend à aimer dire je. C'est tout à fait ce que l'écho dit de l'image. Et l'image imagine: elle lit comme un mage et écrit avec son sang. C'est le principe de l'amanite phalloïde comme dit Nicole. Les cordes raides - comme dit Geneviève - comme un silence de chat, comme dit Cécile. C't'une folle comme dit Marie, la femme - cirque comme dit Germaine. Méduses comme dit Louise, filles-commandos bandées comme dit Josée. Histoire antienne comme dit Marthe Francine. Après des siècles de grossesse, le travail est enfin commencé.

avril 1977



Ça palme, ça mue...

J'ai vu bouger mes lèvres

entendus ou sous-entendus

Ceci (n'est)pas mon corps, Cahiers du Grif no 3 / *L'écho bouge beau* de Nicole Brossard / *Le sang froid du reptile* de Claude Beausoleil / *Psychanalyse et féminisme* de Juliette Mitchell / *Voyage à travers la folie* de Mary Barnes et Joe Berke / *Drugstore* de Jean-Paul Daoust / *Sur un radeau d'enfant* de Clémence Desrochers / *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes / *Sauterelle dans jouet* de Marcel Hébert / *Le ravissement de Lol V Stein* de Marguerite Duras / *Petite fille rouge avec un couteau* de Myrielle Marc /

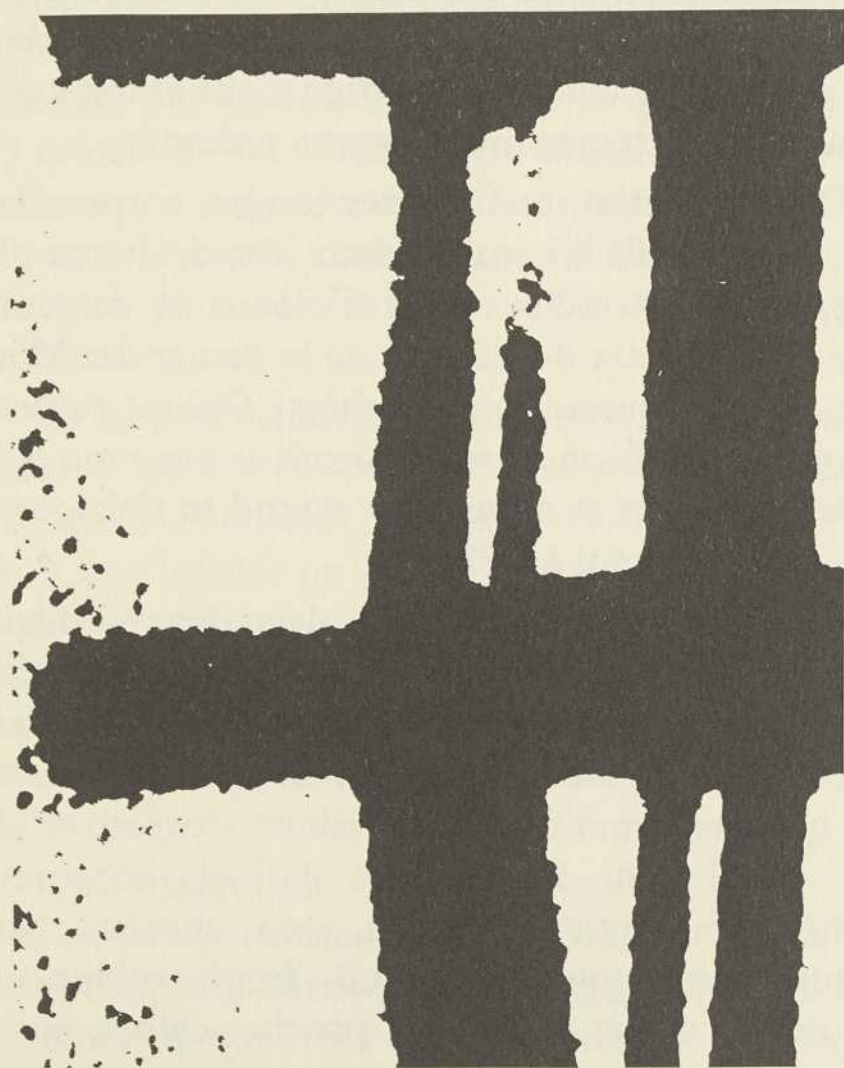
L'absent aigu de Geneviève Amyot / *Autour de Françoise Sagan indélébile* de Roger Desroches / *Le clitoris de la fée des étoiles* de Denis Vanier / *Archaos ou le jardin étincelant* de Christiane Rochefort / *French kiss* de Nicole Brossard / *La*

petite Fadette de Georges Sand / *Frankie Addams* de Carson Mc Cullers / *The Bell Jar* de Sylvia Plath / *Wuthering Heights* d'Emily Brontë / *Les chambres de bois* d'Anne Hébert / *Sido ou les vrilles de la vigne* de Colette / *Mrs Blood* de Audrey Thomas / *An Unfinished Woman* de Lilian Hellman / *La femme eunuque* de Germaine Greer / *E muet mutant* de Nicole Brossard / *The well of Loneliness* de Radclyffe Hall / *Un livre* de Nicole Brossard / *A Spy in the House of Love* d'Anaïs Nin / *Des chinoises* de Julia Kristeva / *Transfert* d'Erica Kaufmann / *Les mots pour le dire* de Marie Cardinal / *La mort était extravagante* de Geneviève Amyot / *L'herbe et le varech* d'Hélène Ouvrard / *Les petits camions rouges* de Jocelyne Felx / *Rose saignée* de Xavière Gauthier / *Flying* de Kate Millett / *Vivre oiseau ou mourir* de Julie Pavesi / *Fear of Flying* d'Erica Jong / *Détruire dit-elle* de Marguerite Duras / *The Habit of Loving* de Doris Lessing / *O maman baise-moi encore* d'Igrecque / *Et je nageai jusqu'à la page* d'Elizabeth Bing

Mécanique jongleuse de Nicole Brossard / *A la recherche du temps perdu* de Proust / *Cent ans de solitude* de Gabriel G. Marquez / *Knots* de R.D. Laing / *Le cordon-infernal* de Claire Bretécher / *Ce tellement cute des enfants* de Marie-Francine Hébert / *Les femmes avant le patriarcat* de Françoise d'Eaubonne / *La pomme et le serpent* d'Armanda Guiducci / *Les mémoires d'un âne* de la Comtesse de Ségur / *L'opoponax* de Monique Wittig / *Les malheurs de Sophie* de la Comtesse de Ségur / *Moman a travaille pas a trop d'ouvrage* du Théâtre des Cuisines / *Wonder Woman* introduction de Phyllis Chesler et de Gloria Steinem / *Ahuntsic Dream* de Claude Beausoleil / *Ines Pérée et Inat Tendu* de Réjean Ducharme / *Anna Karénine* de Tolstol / *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert / *Trou de mémoire* d'Hubert Aquin / *L'avalée des avalés* de Réjean Ducharme / *Les marges du désir* de Claude Beausoleil / *Demain les dieux naîtront* de Paul Chamberland / *Paupières* de Cécile Cloutier / *Le journal d'une folle* de Marie-Savard / *Sein d'attrait* de Germaine Mornard / *Filles-commandos bandées* de Josée Yvon / *Histoire antiienne* de Marthe Francine Tremblay / *Roland Barthes par lui-même* de Roland Barthes / *Corps qui suivent* d'André Roy.

Madeleine Gagnon

DES MOTS PLEIN LA BOUCHE



Sans mot, le vide. Un fil ténu me retenait à l'espace de ma mère. La tête chaude, boule chevelue, caressée par une main fibrante, paume moelleuse et doigts lianes. La bouche laiteuse soudée à sa source de vie, déjà ce qui passait d'elle à moi s'inscrivait là, en autant de parcelles d'un savoureux savoir. De cette coulée, rien du manque ne surgissait, aucune peine, aucune angoisse, mais ces fragments de bien-être si tôt marqués me disaient qu'au contentement de manger l'amour s'adjoignait un désir: celui de vouloir saisir d'elle à moi la distance.

C'est bien dans les moments, séparées, divisées, où je n'étais plus rivée par succion à ma terre-montagne généreuse, que résidait le vide, la séparation, où me prenaient à la fois le vertige d'elle et ma quête curieuse de me reconstituer sans sa présence.

Gouffre initial, creuset des images corporelles, béance que le fil laiteux et doux viendrait remplir de ses premiers récits. Mots d'amour et de jouissance tissés à ceux du désir et de la demande: M'aimes-tu encore quand tu me quittes? Qui est-tu pour me combler et disparaître? Qui suis-je pour me goûter de tes saveurs et m'inventer quand tu t'éloignes? Que sais-tu, de moi à toi?

Car si les images prenaient place dans sa disparition, dans l'immense chambre noire où elles allaient une à une surgir et se développer en traçant des contours fluctuant du flou au précis, il avait fallu que des premières impressions viennent d'ailleurs, du lieu de la présence d'objets corporels: bouches, seins, ventres, mains, yeux, cheveux, bras et cous: lisse, rugueux; chaud, froid; valonneux, plat; dur et doux; lointain et proche; calme, agité;

fébrile, ensommeillé; sûr et sucré; pauvre, abondant; nuit et jour. Impressions gravées à même la différence, à même les humeurs, les états du dehors et ceux du dedans où des parcelles du corps objet prenaient formes au gré des flottements et mouvements du corps prodigue.

Que dire, maintenant que les mots qui me viennent sont des faits de culture, c'est-à-dire traversés par ce qui les trouble, les censure et les ordonne, le symbolique? Que dire quand ces mots appartiennent à — sont possédés par — un langage, c'est-à-dire des strates d'une histoire où j'étais parlée dans le paradigmes du mâle? Que dire, justement, de ce lieu d'origine à la mère, de ce lieu "blanchi par les ans"(Freud) où ce qui nous permet d'y retourner nous indique du même souffle les raisons de son refoulement? Où la clef d'accès, pour peu que l'on soit conscientes de notre histoire de noirceur, peut bien constituer l'accès à son enfermement?

Si la psychanalyse a démontré tant et tant de fois qu'à ce lieu les femmes *s'accrochent* beaucoup plus que les hommes, ça n'est pas uniquement à les y voir narcissistes qu'on l'expliquera mais peut-être, surtout, à saisir que dans ce rapport initial filles-mères se trouvent, à y retourner, les temps de délivrance et de naissance où elles n'avaient pas encore été aliénées comme *sujets* d'une histoire d'oppression d'elles.

Que dire, sinon dire encore ce qui vient de ce lieu, de ce clair-obscur où l'ombrant se glisse sous les mots appris, inculqués parfois de force, pour les parsemer de quelques éclats: étincelles archaïques,

interstices primitifs, conditions de survie dans notre histoire opaque. Quand la science ne voit en ces retours que régressions schyzophréniques, elle témoigne pour les femmes de la même étroitesse de vue que l'anthropologie du siècle dernier face aux mythes des "sauvages". Le colonialisme et le paternalisme sont nés de la même souche: l'exclusion, sous diverses formes, de ce qui diffère d'eux et la mise à *leur* raison de ce qui les déroute.

Dire le flou et le dense, l'émiettement et la structure, la folie et le système. Dire, dire, ce qui s'est passé là. Risquer l'erreur et l'abandon. Ne plus nous réfugier silencieuses en ce lieu, comme des momies que l'on eût fixées avant l'heure.

Savoir de l'image la plus organique qu'un jour la poésie sera faite par toutes, pour tous. Ce jour où la psychanalyse sera faite et dé faite par toutes. Pouvoir emprunter ces couloirs torturés, sinués, piégés parfois, dans l'immense générosité d'un travail solitaire et retrouver ces fragments de pellicule qui commenceront à dégager ses rapports d'elle-sujet au politique.

Ne plus accepter que nos retours soient uniquement codifiés par leur science: nous en servir pour ce qu'ils ont de libérateurs, quoi qu'il advienne de cette science, l'urgence ayant sonné dans nos rangs.

Ne plus accepter non plus qu'ils soient détournés aux fins d'une nouvelle politique des femmes sous prétexte que les moyens d'y accéder ne surgissent pas, spontanément, de nous seules. Autant pour les prolétaires la culture qui les domine leur est pierre d'achoppement et de subversion, autant pour

nous, femmes, la culture phallocrate se trouve terrain de forclusion et d'envol.

Jamais je ne ferai table rase de ce savoir d'où me sont venus, comme analysante, pendant sept ans et trois fois par semaine, des mots de corps plein la bouche.

Bien sûr qu'à lire l'inconscient les mots de la science se butent à ce qui lui échappe: *l'inconsciente*. Et tout nous porte à voir qu'une régression fondamentale au stade du miroir caractériserait les femmes, les laissant seules, sans mots, prises dans leurs images. Mais de ce non-accès généralisé au symbolique et à la discursivité, s'il est tiré comme conséquence une théorie sur leurs tares naturelles, biologiques ou psychiques, on ne sera pas plus avancées. Eclairées peut-être par l'étalement des symptômes récurrents dont les études analytiques de cas foisonnent, nous ne saurions en demeurer à ces constats. Car à vouloir réduire le signifiant Phallus à son tissu familial, sa structure oedipienne, les lois économiques et politiques qui ont ordonné son pouvoir et conditionné ses idéologies dans la culture resteront immuables.

Si les femmes furent phallophores (porteuses de phallus), c'est bien *dans* la discursivité des hommes qu'elles le furent d'abord, leur folie muette corroborant ces dires. Au même titre qu'il fut dit d'elles qu'elles étaient porteuses de Dieu, de Messie ou d'Ostie, et n'étant que cela, disaient-ils, des porteuses. L'on sait un peu mieux maintenant toute la puissance qui leur fut niée dans ces discours et dans l'organisation du monde que ces discours supportaient: la puissance *réelle* de l'enfantement.

Oui, retourner à ces images et trouver "nos mots pour le dire". Retourner au lait plein la bouche. Savoir qu'il était su alors, longtemps avant l'organisation systématique du langage culturé, que ce lait serait donné à d'autres, un jour. Qu'il n'y aurait pas de cassure, de brisure, de rupture pour nous dans ce passage, puisque ce qui était reçu serait, du même corps, retransmis. Savoir que la puissance des femmes réside dans ce *sens* de la continuité. Essentiellement EROS, la mort suintant de la culture qui leur extorquait cette force, le manque dans ce recel. De là la carence dite symbolique. Se serait-elle vengée, comme ils l'ont fait, eux, dans les meurtres multiples — guerres et exploitations de toutes sortes — qu'elle eût préféré s'anéantir elle-même. Elle préféra sa retraite, son abandon, sa propre dévastation. Son accès au symbolique coïncide avec son exclusion: des mots trop plein la bouche, elle se replia dans son corps et ses images nocturnes. Derrière cette barricade où nous est murmuré le *comment* de cette démission, par le récit d'interminables fantasmes corporels nommés hystérie, derrière cette suite irraisonnée de symptômes se trouve une autre raison: celle qui nous dit le *pourquoi* du refus historique global de la prise de pouvoir.

Autre raison: tissée au travers les écrans des souvenirs-images. Fantasmes. Ecrans sur lesquels se lisent, au fil des fabulations, ce qui, chez l'individu, résistait aux contraintes du social. C'est en eux que se parle, dans ses différences et ses ressemblances, la rencontre en chacun, en chacune, du symbolique et de l'imaginaire. Du social et de l'individuel.

On a prétendu — on a voulu — qu'à les dire ils s'estompent. Issus d'un désir, c'est-à-dire d'un désir d'autre chose ou d'une volonté de ne pas vouloir — ou pouvoir — se conformer au réel historique contraignant, comment seraient-ils dévastés par l'analyse quand ils indiquent à la fois l'interdit et l'inédit? Tout au plus produisent-ils à être compris cet effet: au lieu que du passage à l'acte lorsqu'ils demandent destruction (les meurtres, les viols), un lieu de conversion dans la fiction et une réserve d'actions pour la transformation du politique (des rapports d'oppression). Ainsi la création artistique sera prise pour ce qu'elle est: un prisme à travers lequel nous est donnée à lire et jouir notre histoire assumée; et l'action politique comme tremplin pour le retour au symbolique qui jusqu'ici, en grande partie, nous était étranger.

Sans mots, le vide. Petite mère, érotisée dans tous nos bras, du vertige initial à l'amour fondamental, si longtemps nous nous sommes tenues, entretenues sans marchandage, THANATOS apparaissant beaucoup plus tard dans notre a-culturation réciproque. D'emblée, nous étions solidaires. Beaucoup plus loin sont venues cogner aux portes de nos consciences les mains du pouvoir introjecté: autre vertige des rivalités. Vestiges de nos nombreuses morts. Mais du séjour primaire de l'identification limpide de moi à ma pareille, me revient la poursuite vitale des liaisons non-antagonistes. Je les vois entrelacées, comme amantes, à toutes les luttes que cette répressive histoire m'indique partout de mener. Entrelacées aussi aux luttes, aux amours de mes frères, amants dans la contradiction. Mes petits

frères insoumis, mes petits frères de l'autre vertige que je n'ai pas vraiment connu. Plus que vestige: emprise réelle et toujours éclatante, maîtrise constante, suprématie conquise; leur hégémonie séculaire sur nous: prisme à travers lequel se lit tout pouvoir de domination. Les peuples, les races, les classes dominés, perpétuent ce qui se tramait depuis toujours entre les sexes: un corps échangé comme marchandise, corps femelle régulateur de biens; et l'autre, corps social constitué, échangeur et accumulateur des biens.

Ce qui m'avait été prodigué par ma pareille, avec abandon, soudain m'était troqué, avec convoitise. Du sein miroir, des alluviales tendresses, je balbuetiai les premiers mots du savoir, sur une immense terre de possession et de dépossession.

Dans cette brèche, le langage s'apprit.

Quant au fils, il reçut ses premiers dons déjà dans la différence: lait, images, mots, caresses lui venaient de l'autre. Son accession au langage structuré — et au politique — se fit par la voie de l'affrontement à se reconnaître, et par l'immense défi d'avoir à se tailler une place sur sa terre de conquérants.

Dans ce comble pour lui, le langage s'apprit.

La guerre des sexes nous aurait-elle à ce point pervertis?

A substituer nos paroles aux silences antiques, craindraient-ils, à leur tour, leur déplacement dans l'échange? Comme si notre désir niait leur jouissance? Comme si le plaisir harmonique ne se pouvait jamais plus concevoir? Peut-on porter la vie parral-

lèle et conjointement?

L'amour naît pourtant de cette étrangeté. L'isolement se rompt à reconnaître ce gouffre initial.

On peut imaginer ce qu'une conversion historique de ces refoulements et sublimations, femelles et mâles, qui ne nierait aucune des puissances à vivre ces pleins et ces vides, on peut imaginer ce qu'une telle révolution contient de trésors de partage amoureux jusqu'ici insoupçonnés... On peut laisser venir les images.

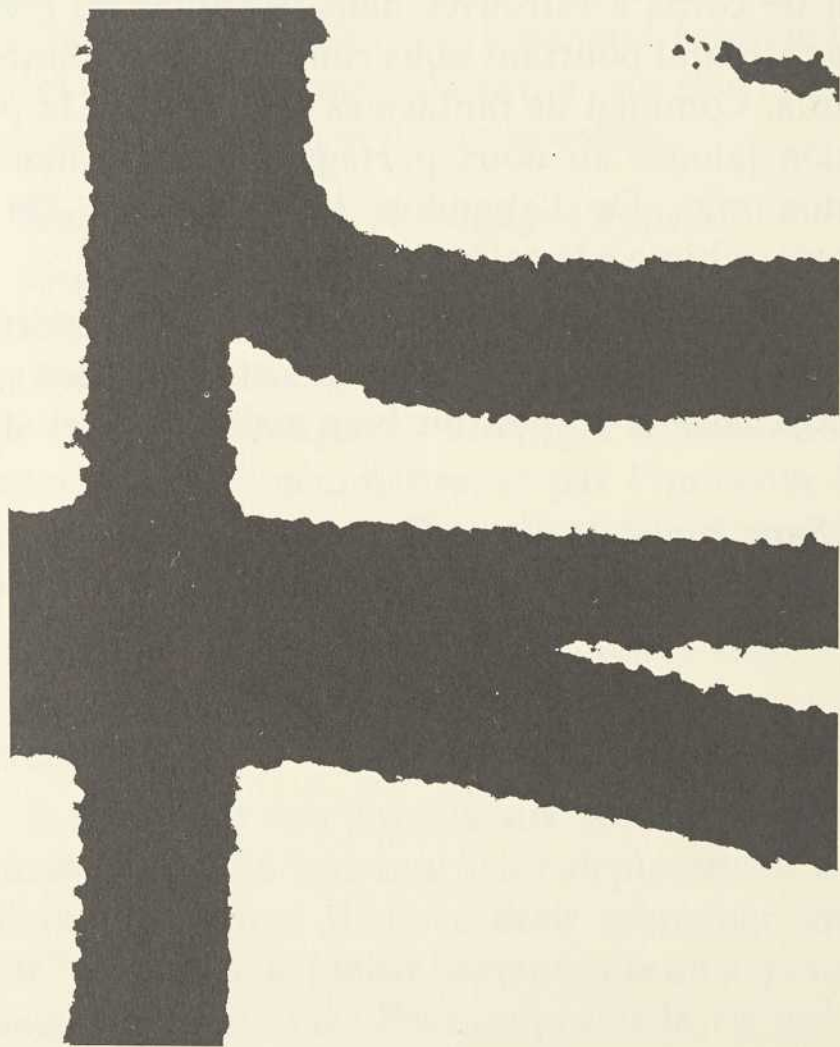
Mais pour y accéder combien encore de mots, d'images, fous et folles, à laisser couler libres. Combien de corps à retrouver dans cet amas de pièces détachées qui pourtant nous constituent, brûlants et vivants. Combien de fantasmes débridés, de la possession jalouse au doux partage, de la symbiose à l'autonomie. De l'abandon à la lucidité. De la douceur ultime à la colère justifiée.

Combien de corps à laisser crier, se plaindre et jouir par-delà les discours savants et malgré les censures tenaces d'un pouvoir bien assis, rangé et stratifié.

Sans mots, le vide. On n'a plus le choix d'y plonger.

Louky Bersianik

~~NOLI MI TANGERE~~



I- LA GENESE DU VERBE

JE Pris La Parole à mon tour, dit Ancyl.

La Chair est antécédante au Verbe
Le Rêve est ascendant
Le Verbe est subséquent

Au commencement était la Chair
Et la Chair s'est faite Verbe
Et entre la Chair et le Verbe le Rêve a passé
Et il habite encore en nous

Le Rêve est le passé du verbe
Et le Verbe est le futur de la Chair

Le Verbe est le projet de la Chair et non son
commencement
Le Verbe pseudo-initial est mâle et déconnecté
de la Chair
Les mauvais toucheurs mettent la charrue avant les
boeufs
Et ils s'étonnent que leur aiguillon ne fasse rien
avancer

Quand le Verbe se fait Chair ressuscitée
on l'entend dire:*Noli me tangere*
Je suis intouchable, moi, le Verbe-Mâle
parce que je suis la loi

Et la loi c'est la loi / parce que la
loi c'est moi, dit le Verbe-Mâle
Le reste est Histoire sans Parole.

Le Verbe-Mâle s'entend dans la négation de
son origine charnelle

La Chair ainsi niée au commencement est
re-niée après chacune de ses résurrections:

Noli mi tangere

Nous pourrions nous atteindre

Nous pourrions nous accidenter

Tiens-toi à distance

Car j'ai fait un rêve de pierre.

- Et cependant tu me pétrifies, songea

l'Histoire-sans-Parole

Car tu veux me posséder

- Ce que je possède je le suis.

- Mais tu possèdes comme peuvent posséder
les pierres quand elles frappent

Et dans ton impact tu évites de me toucher

Et dans ton impact tu te frappes toi-même
sans appel

Tu est le métal précieux qui refuserait de
comparaître à l'épreuve du touchau

Tu est la pierre de touche qui refuserait
de comparer les empreintes du touchau et du
métal précieux

Je voulais en venir aux mains
Non dans la bataille mais dans la caresse.

- J'ai fait un rêve, dit le Verbe-Mâle
Le rêve de nommer les êtres et les choses
Car je suis le *Nomen-Patri*
Ce que je nomme je le possède
Et ce que je possède je le suis.

- Te manquerait-il plus qu'à moi quelque
chose à vouloir tant posséder, songea l'Histoire-
sans-Parole?

Ou es-tu porté disparu quelque part, toi
en perpétuelle épiphanie?

- C'est parce que je suis le *Nomen-Patri*
que je possède un *Penis-Verbum*
Et ce que je possède je le suis.

Je suis donc le *Penis-Verbum*, dit le Verbe-
Mâle

Et au bout de moi-même j'ai un orifice
comme regard

Je suis donc un oeil-orifice pour contempler
la femme spectaculaire

Je suis son objectif froid et je la vois
de sang-froid

Je projette de l'investir un instant de
mon *Nominis-Patri*

De l'étreindre froidement en évitant
tout contact

De la verbaliser avec détachement

De la légiférer avec compétence

Puis de passer à autre chose

- Voilà donc comment je suis devenue la
Parole-sans-Histoire, dit l'Histoire-sans-

Parole au Pénis-Verbeux
La Parole-faite-chair-de-femme-défaite-
non-identifiée-*In-Nomine-Patri*.

Parole que j'incorporai quand Je La Pris, continua Ancyl, et qui Prit corps en je-me-moi. Une fois la Parole Prise au piège du féminin singulier, elle ne put faire autre chose que de s'exhiber, bien malgré elle, dans toute son infor / infirmité et incongruité.

Elle avait, cette Parole, peau de femme au-delà de sa chair-défaite. Cette peau n'était pas celle que le Verbe-Mâle tâtait dans son unidimension et cette peau pouvait être touchée autrement que par la perspective: "On va-t-y à peau à souère."

Cette peau, croyait-il, était une peau à épingle, une peau à trouser, à crucifier, une peau à étaler sur les surfaces des cités, une peau à manipuler dans tous les lieux et dans tous les sens, c'était une peau de chagrin qu'on pouvait flatter, tanner, déchirer, à longueur de journée et de nuit. Une peau écorchée vive.

Derrière sa peau défaite et palpée par tous, se tenait la Parole-faite-chair-de-femme-suppliante-silencieusement: TOUCHE-MOI, METS TES MAINS SUR MOI, POSE-TOI SUR MON COEUR.

Mais le *Penis-Verbum* mettait un mur opaque entre lui et le tact: "si je te touche, je serai forcément touché / ému / ébranlé par toi, or je suis intouchable, *noli mi tangere*.

Du bout de son oeil-orifice, il regardait sans toucher, il jugeait, appréciait, sélectionnait les plus belles peaux, puis il se jetait sur elles sans vraiment les toucher.

Il mettait une patte sur elles sans les toucher vraiment, il mettait sa griffe sur elles, il s'amusait à les nommer, il s'inscrivait en elles pour marquer sa possession.

Derrière sa peau-défaite-non-identifiée-marquée-au-sceau-du *Penis-Verbum*, se tenait la Parole-faite-chair-de-femme-suppliante-silencieusement: LAISSE-MOI TE TOUCHER, LAISSE-MOI METTRE MES MAINS SUR TOI, LAISSE-MOI ME POSER SUR TON COEUR. Mais déjà le Verbe-Mâle recommençait à se désincarner. Il se désintéressait déjà de la peau dont il s'était revêtu avec orgueil, déjà il la verbalisait avec détachement, il la légiférait avec compétence et il passait à autre chose.

*

* *

Le *Penis-Verbum* n'est pas un trait d'union mais un trait de distantiatiion, dit Ancyl.

Noli mi Tangere.

Le *Penis-Verbum* est un trait de retrait et de dissection, un obstacle à l'union car il ne désire s'unir qu'à lui-même et il est lui-même l'objet de son propre désir.

Il est l'indice du refus, l'index du recul, la flèche de l'éloignement, le signe du repoussement, le symbole du désincarnement et de la désincarnation.

Le *Penis-Verbum* est un handicap à l'épreuve du contact et de la longue jouissance, l'ennemi de l'extase, de la longue caresse des corps, de la tendre osmose des pores dont les corps caressants sont les milliardaires.

La Chair est tangible
Le Rêve est tangente
Le Verbe est contingent.

*
* *

II- LA GYNOSENSUALITÉ

Moi, dit Ancyl, je suis la *gynosensuelle*. J'explore ma sensualité et ma sensualité m'explore et me fait exploser. *Mi tangere*.

TOUCHE-MOI
METS TES MAINS SUR MOI
POSE-TOI SUR MON COEUR

D'abord et avant tout, je suis *autosensuelle*, dit Ancy. Je m'alimente de jouissance jour et nuit. Tout ce que peuvent m'apporter mes sens de délicieux, je le prends avec délices. En particulier, le goût de la nourriture qui est un toucher interne, le goût du soleil qui est un toucher allant de l'épiderme jusqu'au coeur, le goût de la pluie, de l'air, de la neige, de la baignade, le goût de toucher avec des mains d'aveugle-sourde, le goût de ce qui se touche avec les organes de la distanciation comme les yeux, les narines et les oreilles, le goût de l'auto-érotisme et de tous les autres modes de sexualité, y compris celle que je vis avec la petite créature touchante qui me touche *in utero*.

Je suis aussi *hétérosensuelle*, dit Ancy, car j'aime être cause de jouissance pour l'Autre, et même pour l'enfant touchant que je touche *intra utero*. Et j'aime toucher les choses qui me sont étrangères.

Par le fait même, je suis *homosensuelle*, car j'aime être cause de jouissance pour l'Autre qui est aussi la Même, et même pour l'enfante touchante que je touche avec la paroi interne de mon utérus. Et j'aime toucher les choses qui me ressemblent.

En d'autres termes, s'il entre par la pensée ou le fantasme beaucoup d'*hétérosensualité* ou d'*homosensualité* dans l'amour qu'on dit auto-érotique, il entre beaucoup d'*autosensualité* dans l'amour qu'on dit hétérosexuel et dans celui qu'on dit homosexuel.

De même, il entre beaucoup d'*hétérosensualité* dans l'amour qu'on dit homosensuel, car la Même

n'est pas seulement un reflet de soi-même, c'est aussi une entité extérieure dont l'altérité se définit par tout ce qu'il peut y avoir de différent d'un individu à l'autre, peu importe son sexe. Ces différences passent profondément dans l'expression de la sexualité. Et, dans cet ordre d'idées, on peut dire que l'Autre, qui est de l'autre sexe, vit cette altérité au second degré.

De la même façon, il peut entrer beaucoup d'*homosensualité* dans l'hétérosexualité, car l'Autre n'est pas seulement une entité détachée de soi-même, c'est aussi un reflet de soi-même dont la semblance se définit par tout ce qu'il peut y avoir de ressemblant d'un individu à un autre, peu importe son sexe. Ces ressemblances passent profondément dans l'expression de la sexualité. Et, dans cet ordre d'idées, on peut dire que la Même, qui est du même sexe, vit cette semblance au second degré.

Cependant, on peut fort bien vivre gynosensuellement sa sexualité et en jouir à tous les paliers, sans être au courant de ces catégories qui n'ont rien, en soi, d'affriolant.

* *

*

Quant à moi, di Ancyl, je suis une *autosensuelle* avertie:

JE ME TOUCHE

JE M'IMAGINE

JE ME NOMME

Les mains ont partie liée avec la chair secrète et satisfaite

les mains sont faites pour délier tous les sens
pour relier les détours et nouer les contours
pour allumer les lieux à l'épreuve du feu
pour incendier les corps et recueillir les cendres
et pour aller chercher la jouissance
là où elle se tient en errance
au fond d'un puits inépuisable

Dans la nuit comme dans l'amour
des formes se déforment et se réinventent
autour des doigts en éventail

Un vent de folie entraîne ce corps indu
comme un cerf-volant perdu
décapité

où la nudité s'estompe
au profit de l'ombre

J'apprends à te caresser quand je me caresse
Mes mains apprennent à ouvrir ce sexe sans le
froisser

et le font tourner sur ses gonds bien huilés
à l'huile de cyprine

apprennent à le polir sans fin
et le peaufinent

jusqu'à ce que de son écrin
jaillisse un diamant de feu
qui m'éblouisse

*

* *

TOUCHE-MOI FANTASME-MOI NOMME-MOI

TU (IL ou ELLE) ME TOUCHES

TU (IL ou ELLE) ME RÊVES

TU (IL ou ELLE) ME NOMMES

*Fais-toi orifices à la grandeur de ton corps
touche-moi et entre en moi par osmose
Touche-moi jusqu'au coeur*

*Touche-moi dans toutes les directions
dans tous les sens et jusqu'au tréfonds
sur tous mes épidermes
sur ce qui pense se meut et s'émeut en moi
Touche mon coeur mon corps et mes sens
Touche mes pensées
TOUCHE-MOI*

* *

*

*J'erre dans un cabochon d'agate
fermé sans feux et poli
comme un oeuf*

*J'erre et j'espère la caresse de tes doigts sur la pierre
J'erre et je désespère de ta paume entrouverte et
distracte*

*J'erre dans le bois pétrifié dans l'opale et l'étoile
polaire*

*J'erre et j'espère la caresse de tes yeux sur la pierre
J'erre et je désespère de ton regard ouvert et absent*

J'erre dans ton coeur émaillé

*J'erre dans ta chair polie et fermée comme du
bronze en barres*

*J'erre et j'espère la caresse de tes lèvres sur la pierre
J'erre et je désespère de la froideur de ta bouche
entrouverte*

*J'erre dans un grain de sable dans l'enfant dans la
pierre sans éclats*

*J'erre et j'espère la caresse de ton corps sur la pierre
J'erre et je désespère*

* *

*

Je me place entre tes mains d'homme et je te demande: touche-moi. Touche mon coeur, touche mes sens un à un, de un jusqu'à mille, pose tes mains sur moi, réveille chaque particule de mon corps et la propriété qu'il a de ressentir la joie en surface et en profondeur, comme si chacune de ses particules étaient un clitoris ou le bout d'un sein érigé... Oui, je demande à vibrer par toi. Je suis un instrument d'une extrême sensibilité, d'une extrême précision, je suis de tous les sexes, j'ai mille sexes, mon corps entier est un sexe en vibration, mon sexe ne peut vibrer qu'en harmonie avec mon corps entier. Si tu y mets beaucoup de douceur, je suis prête à t'accueillir en force, à te distribuer dans tous les coins de moi-même et à te donner le voisinage de mon sang.

*

* *

Nous nous emparons l'une de l'autre dans un rapt passionné où nous n'exigeons comme rançon que la joie de la déportation de nos corps, l'un au pays de l'autre.

Tu m'ouvres les bras et je rentre chez moi. C'est sous tes baisers de femme que je deviens femme et

c'est sous ton toucher que j'occupe sciemment un espace, mon espace féminin. Tes mains sur moi, sur mes contours, délimitent la place que j'occupe dans l'univers et me rendent concrète à moi-même.

Bientôt, tout à l'heure, nous ferons la tendresse jusqu'à épuisement. Nos corps seront épuisés mais non la tendresse...

O ma voluptueuse, ô mon enveloppante, ô tes mille mains sur moi, qui me pressent, me créent, me transforment, tes mille seins qui s'insinuent entre mes seins et qui déversent la volupté dans ce labyrinthe de sensations, je ne suis que sensations voluptueuses, je suis la Volupté à travers toi.

*

* *

Je suis aussi une hétérosensuelle et une homosensuelle non moins avertie, dit Ancyl.

**LAISSE-MOI TE TOUCHER, T'IMAGINER,
TE NOMMER**

JE (LE ou LA) TE TOUCHE

JE (LE ou LA) TE RÊVE

JE (LE ou LA) TE NOMME

(Je tire sur les mots comme sur un fil, j'obtiens une balle en matière synthétique, non-allergène, à l'épreuve du feu et du vol. J'ai enfin l'occasion de nommer et de dé-nommer. Je dois saisir cette occasion avant qu'Adam ne recommence.)

J'ai prémédité de te parler, orange invisible et suscitée par le poète

Et d'abord, tu es là, à voir et à manger, et je te vois

ange et or.

*Et d'abord, je te prends, je te pose, je te vois or et
ange et te nomme*

je te nomme orange comme si tu étais la première.

- ORANGE

Et de te nommer je t'appelle et te déränge

Car tu croyais avoir un nom composé:

*tu hésitais entre Zeste-Imperméable-Méditant-le-
Nombre-et-la-Solidarité, et Mains-Jointes-en-un-
Geste-Dérobé; ou encore entre Dix-Doigts-Inté-
rieurs-Repliés-sur-un-Parfum-Aigre-Doux et
Acreté-de-l'Ecorce-et Douceur-de-la-Pulpe.*

Mais je t'appelle et ta réponse est formelle

Je te touche et tu réagis:

Exacte et ponctuelle comme l'heure emprisonnée

Vraie sans être découverte

*

* *

Je me vautre sur ton corps

J'ouvre tes pores à l'infini

*Je te donnerai ma propre force en douceur,
j'étalerai cette douceur sur ton corps quand il aura
crié grâce... je te bercerai, te rassurerai, te caresserai
tout doux, te ferai tendresse, te ferai revenir à la
surface, serai là à ton arrivée, à ton émergence, te
dirai que tu n'es pas mort... seulement évanoui... tu
te mettras à me croire et tu sauras que tu es vivant,
vivant à me couper le souffle...*

*

* *

Je te salue, ô Noir, et je salue les îles où tu fus jeté en pleine métamorphose.

Tu es la peau du Soleil, tu es sa beauté supplémentaire, son grain de beauté inattendu dans l'ombre lumineuse de son infernale chaufferie, tu es la poussière opaque d'un astre en déflagration, la dernière coquetterie de la nuit en allée, tu es la pierre lisse dont on fait les statues vivantes pour inquiéter les morts blancs, tu es mon Désir douloureux toi que je bois sans jamais cesser d'avoir soif, tu est la pigmentation naturelle de la Terre, tu portes la Terre dans tes bras amoureux et la Terre ne te supporte pas.

O toi mon Désir incessant incrusté entre mes cuisses de terre cuite, tu es ma poterie de grand prix, tu es le socle d'un ciel fuyant, tu supportes le ciel à bout de bras et le ciel te déporte.

*

* *

*Oh tu m'émousses
et me pousSES
pouce à pouce
Jusqu'au chant étonnant du Même
(en même temps chant de l'Autre)
Jusqu'au champ du Même étonnant
(et champ de l'Autre en même temps)
**ET JE POUSSE CE CHANT ÉTRANGE
ET J'ÉPOUSE CE CHAMP D'ÉTRANGÉTÉ**
Offerte au jour tamisé
baisant le soleil à travers un voile
buvant le lait d'un proche amour*

*heureuse d'être là
nue
accrochée à la nuit uniquement par l'oreille
vêtue seulement d'une fenêtre à dentelles
sensible comme une pellicule et déformante
comme un miroir grossissant
ELLE!*

*O ma ralentie
Tu vas de l'inquiétude frissonnante
à la jouissance insupportable
et tu remontes vers la terreur
et redescends vers le bonheur
le corps couvert de fleurs
à chaque stade de ton séant
et de ton couchant
la main posée comme un gant
à côté de ton flanc
le sexe comme une lame brillante
enchâssé entre tes cuisses réunies
qu'un tracé lumineux
distingue de la nuit montante*

*Même si tu n'es pas encore réelle
même si tu n'es qu'une apparition
dans un paysage dévasté
c'est toi qui es vraie
toi qui as les yeux ouverts et rieurs
la bouche tendre et le nez précis
le reste est fantasma dans la nuit
le reste est fantôme*

*Encore un peu d'amour
et tes joues seront complétées
ton corps trouvera sa chair*

*ta gorge trouvera les sons qu'il faut
pour les mots qu'il faut dire
Tes cheveux balayeront la croix des morts
quand tu te lèveras
immense et statuesque
ET TU SORTIRAS DE CE CIMETIÈRE.*

* *
*

La caresse est révolutionnaire, dit Ancyl.
Et s'il y avait un troisième sexe
je serais trisexuelle.

La Cocotte

d'argile



Prémisse

Sur les cocottes

" Les cocottes, comme tous les vases d'argile, doivent être manipulées avec précaution. Malgré leur apparence assez robuste, elles sont fragiles aux chocs durs, réfractaires aux écarts brusques de température et, par leur porosité (qualité absorbante du matériau) retentrices des fumets et liquides ambiants intérieurs et extérieurs. C'est particulièrement cette dernière caractéristique qui donne aux Cocottes la propriété aromatisante de cuisson qu'on leur connaît. Par la chaleur du four la crôte argileuse transmet lentement, vers l'extérieur, le four, et vers l'intérieur sur les ingrédients, les fumets, l'eau, la marinade qu'elle retient comme une éponge. "

- dans "Recettes pour les cocottes d'argile" de Carmen BÉGIN, page 11.

Abeille au féminin avec deux L comme Soleille.

Le corps de l'abeille musicalement présent, comme
une voisine qui de son balcon alimenterait mon quotidien
de ses voyages multiples multipliant ainsi les miennes.

De l'île aux Coudres dans janvier où la mer gelée
à marée haute se prolongeait en moi comme un long
sourire de femme, givré à l'infini.

Mon corps se dresse sur ses longues jambes, articulé de
crampes et d'anciens désirs, fragile dans sa volonté de
refus, dans sa lourde marche ... marcher
jusqu'aux retrouvailles du Corps fêté.

Je compte mes nouveaux mots.

J'écris ma connaissance nouvelle.

Je me finirai rien. Je le sens. Je le sais.

Ce que j'épousais, c'était la solitude.

Je dessinais les moindres recoins de mon habitat.

J'emménage les mots dans ma maison et je plante
les plus vieux dans la terre d'une jardinière. Les
autres, les plus militants, je les affiche aux regards en plein
soleil.

Ces mots là courageusement vont vivre dehors
exposés sur des plates-bandes. Ces mots seuls sont beaux
parce qu'ils tendent à la vérité, ils sont à l'origine de
mon déménagement. C'est ici que j'installe la rupture,
et cette nuit là, j'ai fait approvisionnement de tendresses,
j'ai tassé en moi des quantités immenses d'amours.

J'ai dormi allongée à côté de son corps, de sa tendresse
vieille de mille gestes trop répétés, de son cœur
presque éclaté, de son désir d'eau et de salives.

Veilleuse de vie, j'ai commencé ma connaissance
véritable de la vieillesse.

de la toute fin mon corps était si proche du sien
et j'ai senti — qu'elle se libérait de sa féminité,
originellement elle retrouverait la forme, toute pleine
juste d'elle,

tède d'odeurs des lilas du huit juin.

J'aurais voulu la retrouver, l'illustrer comme un paysage
familier, la forme pleine et muette —

Cocotte d'argile, si tangible.

Depuis, je la retrouve comme une faim étrange.

Les mots sur elle sont restés sur son corps, et ma mémoire est
toute documentée et je recueille d'elle sa présence, jusqu'au
dernier mot de vie.

— libérée aussi de sa vieillesse, agée du désir
de voir les corps heureux toujours, d'avoir tant voulu être
parmi nous. Sa mort m'oblige à continuer la femme qu'elle
voulait être dans sa promesse "d'être" mobile.

Promesse tangible dans un corps tout rond.

J'ai gardé d'elle l'amour de la fête.

Elle avait le sens de la fête.

La fête, c'était SA fête, son milieu naturel
où elle revivait comme à l'origine du matriarcat, ses désirs

— omniprésente et presque sacrée.

Il fallait que nous soyions toutes là comme si c'était la
dernière fois. Du goût de SA fête je m'en souviens comme
de celui de l'eau d'érable, très rare, un peu privilégié, excessif.

Je m'écoule dans le moule à sucre.

J'enfile dans ses veines rouges — vie —

Comme un sirop guérisseur.

Je me sens, sève, d'histoire de maintenant — lutte longue
comme froidure, seule survie pour être ... être là visible
toutes visibles.

C'était la charnière, elle tendait le pont entre la nuit et
l'économie de la lumière.

Son Savoir, c'était celui des longs détails de nos toutes
partielles histoires. Intimement veilleuse de la vie — avide
à être même si toujours seulement invitée.

L'invitée de toujours —

Grand-maman jolie de la parole informelle,
du sucre au coco, du gâteau au lait chaud, de la tarte aux fruits,
des meringues blanches.

Les mots sont des gravures de toi.
Avec mes yeux lucides, maintenant je vais élever des abeilles et
rédiger leurs mémoires — étrange métier que l'écriture...

Guélie, c'est son "vrai" nom, Grand-maman jolie,
celui de la tendresse cousue sur son corps.

Vallon de lait

gros seins, osmose si tangible

Ton corps d'été, et d'hiver, suave — objet premier si
perceptible, ta chair qui chante, ta chair souffrance qui m'a
touchée jadis dans ta dernière nuit.

Je suis serrée

et pour ne pas mourir je marisque tout droit devant, les yeux
grandement allumés irrévocablement tendus comme des coups
de soleil.

Sur l'eau en dégel, quelques glaces restent désespérément accrochées
à l'hiver.

Abille en forme de miel, merveille infinie, la forme
me s'achève pas. Furieuse, causeuse de petits dires mais muette
en notre sol, gardienne silencieuse toujours au rendez-vous,
pleine des grands silences.

Grand-maman du mois de juin,
qui dormait en hiver la fenêtre toute voile ouverte sur la poudrière,
qui avait toujours trop chaud comme si — tu aurais

voulu économiser ce trop plein de chaleur pour
tricoter des lainages à nous toutes.

J'aurais le goût de crier pour que toutes l'entendent

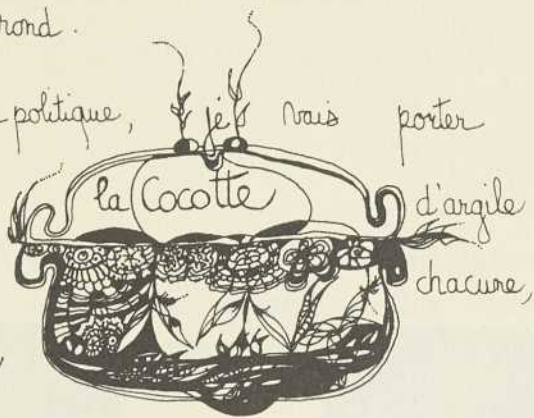
grand-maman jolie de mes amours

grand-maman jolie de nos amours

de terre cuite est fabriquée la cocotte qui maintenant t'enveloppe
et te chauffe.

Ta tendresse toute bercée de chants inutiles, de coulées, c'est
l'eau de Sève de par les érablières qui déborde comme le trop
d'amours de ton ventre rond.

Urgente est ton insertion politique,
de cuisine en cuisine
et leur parler à
des géraniums rouges,



Projet sans fin
être sa propre sage-femme
dedans, mon corps prend l'initiative.

Prelude

Sisyphé, l'ancien, c'est le vieux mythe.

Sturélié, c'est le début, le "je" sans cesse renouvelé
vers la retrouvaille d'elles nombreuses.

il faudrait imaginer
Sturélié heureuse

Mirabelle Lamotot

M.-Andrée Lévesque

**L'HYSTÉRIE: ÉCRITURE D'UN VENTRE
FANTASMATIQUE**



L'écriture est politique et efficace dans la mesure où elle répond à des désirs, des besoins, des motivations, qui se travaillent et se fouillent. (Atelier)

Pour combattre l'effroi primaire, instinctif,
qu'inspire la folie à l'être humain,
Pour une plus belle *dérivation de l'émotion*.

Ceux qui parlent de révolution, sans se référer explicitement à la vie quotidienne, ont un cadavre dans la bouche. (David Cooper)

L'Hystérie: se formait par suite du refoulement d'une idée intolérable, et en tant que mesure de défense, la représentation refoulée demeure sous la forme d'une trace mnémonique faible (peu intense) et l'affect concomitant qui lui avait été arraché sert ensuite à une innervation somatique, i.e. à une conversion de l'émoi. La représentation devient alors, du fait même de son refoulement, la cause des symptômes morbides, elle est donc pathogène. (Etudes)

L'hystérie éclate chez certains sujets ayant déjà certaines prédispositions hystériques installées au creux de leur inconscient / conscient. Prédispositions issues de l'âge, de l'enfance, de la famille, de l'éducation, du milieu, qui se manifestent en attitudes caractérielles, dans les rêveries diurnes, au coeur même des fantasmes.

Un sujet / FEMME sera / EST hystérique, intelligente, ingénieuse, poétique, avec une imagination débordante et présentant une très forte composante d'angoisse.

Toute l'inscription du JE se joue à l'intérieur de prédispositions soumises au rôle prépondérant d'une nature intelligente, sensible, d'une famille non-dialectique, de fantasmes et de rêveries permanents issus d'une excitabilité *A / normale* et véhiculant une lourde composante d'angoisse.

Pour assumer le hasard d'être née.

Il n'y a aucune alarme.

C'est moi qui suis dramatique.

T'en souviens-tu mon fantasme de vouloir grimper la Côte des Neiges?

Je suis une femme de la ville et je regarde souvent mes idées comme des scénarios en instance d'être jetés.

J'ai une défense à assumer, une attention à attirer.

Une question de survivance progressive.

Moi non plus, je ne veux pas être une femme ordinaire,

Moi aussi, je suis une femme ordinaire.

Je ne veux pas être une femme qui attend.

Je pense à ma soeur. Un (objet) sujet Rare. Belle.

Projection *Enfancinante*.

Je ne suis pas habituée à rester seule.

Avant il y avait toujours quelqu'un.

C'est pas une question d'ennui, c'est un problème d'émotion.

Mon père et ma mère ont encore le temps de se posséder.

Et ma soeur, celui de tomber en amour avec un homme Nécessaire.

JE dois sûrement venir de très loin.

Dans l'étiologie de toute hystérie, on retrouve un ou plusieurs événements traumatisants, liés dans un rapport très intime à un ou plusieurs facteurs d'ordre *sexuel*.

L'hystérique souffre d'un refoulement sexuel qui dépasse la mesure normale, d'une intensification du développement des forces qui s'opposent à la pulsion sexuelle (dégoût, pudeur, conceptions morales). (S. Freud)

Dégoût des organes génitaux mâles, continence, échec d'un premier amour, absence de relation amoureuse, amour passionné du père.

Emmy a trouvé sa mère morte, le visage défiguré, elle a perdu son fiancé, et la mort de son mari la poursuit inlassablement.

Katharina a vécu une terreur sexuelle.

Elisabeth a perdu son père, sa soeur cadette, un premier amour s'est solvé en échec.

Femmes incapables de concevoir la cessation soudaine de la vie commune avec un être aimé,

Femmes se dévouant inlassablement, prodiguant leurs soins à un père, une mère, un frère, une soeur malades.

Femmes coupables face à leur propre plaisir, face à leurs désirs érotiques.

Femmes vivant un désir / besoin excessif d'aimer et d'être aimée.

Femmes en deuil d'un amour immortel.

Femme (mal) séduites.

Dans toutes les analyses d'hystérie fondées sur des traumatismes sexuels, on découvre que certaines impressions, reçues à une époque présexuelle et qui n'avaient eu aucun effet sur l'enfant, conservent plus tard leur puissance traumatique, en tant que souvenir, une fois que la jeune fille ou la femme a acquis la notion de la sexualité. (Etudes)

Assister à l'agonie d'un amour qui hésite.

L'essentiel réside là. Je n'ai aucune autre place où me situer.

Et tu ne tiens plus la place qui s'ouvre toute grande.

Et j'ai peur de me faire prendre en flagrant délit d'aliénation, pourtant je cède et je pleure et j'aime.

Mais je cède, je pleure et j'aime.

Pourquoi ai-je des femmes à tuer?

Pourquoi brûle-t-il pour l'exil de nos peaux?

Pourquoi passe-t-elle son temps à s'entretuer, à nous entretuer?

Entre mes doigts, les peaux se mêlent encore, mais souvent elles se heurtent, et la sienne se préfère à la mienne.

Et je ne peux jouir de la masturbation comme somnifère. J'ai seulement tout le poids de mon angoisse à assumer.

J'ai peur d'être en train de vivre l'aventure la plus cruelle de toute ma vie de femme, la plus cruelle parce que je ne la prenais pas comme une simple aventure.

Un mal d'aimer douloureux enraciné au sein de MOI.

Si j'ai été castrée, je ne veux pas être castrante.

Et sous l'influence de circonstances et de motifs adéquats, se présente, agit, un événement qui provoque le phénomène hystérique (psychique), qui fait tout basculer, bouleverse l'ordre *établi*. Les jeux sont alors faits.

C'est un traumatisme accidentel et motivant, capable de provoquer des affects pénibles, tels: la frayeur, le dégoût, l'anxiété, la honte.

C'est un espace-temps qui s'insère à *jamais* dans l'excitabilité, sans même nous laisser réaliser toute l'immensité qu'il envahit.

Mon premier chagrin de femme.

Aucun cri, aucune crise ne pourra jamais l'anéantir complètement. Comme une marque au fer rouge. Indélébile.

Une femme-enfant-petite fille qui ne grandira peut-être plus. Perdue dans un monde hors d'elle, dont elle ne peut adhérer sans Toi.

Pour demeurer dans l'attente, tous épuisés entre la veille et le sommeil, parce que la mort, celle dans laquelle nous sommes tous nés, se promène et

promène son souffle antirévolutionnaire.

Si non, pourquoi François aurait-il eu son accident mortel à Drummondville!

Et tous les autres *accidents*, inconscients, ou ayant été abrégés par un torrent de larmes embellissantes.

Une phase d'incubation lente succède à l'événement traumatique puis apparaissent certains symptômes psychiques *morbides*, affects et séquelles d'émotions qui ont agi à la manière de traumatismes sur le système nerveux, oubliés et maintenus hors de la conscience.

Ces symptômes psychiques, quoique étant parfois indécélables sous l'apparence de simples états d'âme, tristes ou nerveux, se présentent toujours dans un rapport très intime avec l'histoire du sujet / de la maladie.

Monotonie, mélancolie, tristesse, fatigue, sautes d'humeur, angoisse, dépression, accès, crises, compulsions au suicide.

Dégoût des aliments, peurs des gens, troubles de la volonté, ténèbres dans le cerveau, stupeur, confusion mentale, terreur.

Phobies délirantes consolidées par des événements vécus *difficilement*.

Anna a peur que les murs s'écroulent.

Katharina imagine toujours qu'elle va mourir.

Elisabeth vit séparée du monde.

Un monde d'illusions / désillusions, dérégulé, décou-

pé, en craintes phobiques.

Je vis une saison entre la tendresse et l'angoisse, et j'aime pas le son de mon pouls qui reflète cette angoisse, pourtant elle est peut-être l'unique source de survie créationnelle.

Mais je suis une femme angoissée. Ivre d'angoisse et d'inquiétude face à une vie qui ne s'est pas choisie mais que l'on a choisie pour elle un soir où elle débordait d'amour.

J'imagine tout dans l'orbite de mon oeil, et j'ai peur de m'envoler.

Peur de me perdre dans un délire impossible à assumer seule.

Une peur grande, aussi grande que l'amour qui me serre les tripes...

Une peur qui persiste, qui croît et grandit au rythme des minutes qui s'écoulent.

Une peur qui s'insinue partout

détruit tout

brise ma vie

éclabousse mes rêves

éteint mes sourires

paralyse ma parole

Les angoisses se creusent un refuge à leur mesure et les questions se perdent dans ma tête où elles trouvent des indices sans conviction.

Et cette autre peur, plus menaçante, plus persistante, trop présente depuis quelques temps, cette crainte morbide de me voir éclater de partout, pas en même temps, au mauvais moment.

Je vais de bouleversement en bouleversement.

Rien arrive à se durcir.

Comme si la FOLIE s'emparaît de mon ETRE / TETE. J'ai peur. La folie m'angoisse.

Je ne suis plus une femme seule, mais il semble que les moments de solitude à vivre sont plus cruciaux qu'auparavant. Que je les supporte / domine moins bien.

Depuis trop longtemps je sens que je sombre, que je m'enlise, loin, très loin, de tout ce qui s'appelle ici et maintenant.

Je me perds dans une grande vague dépressive qui frôle la folie hystérique, et j'ai tant besoin d'être aimée par toi.

Et tous mes fantasmes de maternité.

Ce désir primordial chez moi.

Et j'attends le jour qui m'autorisera à enfanter lucidement, avec désir, conscience et amour.

Parallèlement à ces symptômes psychiques, se développent des symptômes physiques, qui ne sont en réalité que la conversion somatique d'une excitation psychique. Donc le symptôme psychique aussi sera *dépendant* de l'histoire du sujet / maladie.

Paraphasie, troubles de la vue, contracture incomplète, anémie, quintes de toux.

Trouble spasmodique de la parole, mouvements convulsifs du visage, insomnie, bégaiement, contractions et délire par accès, compulsion à la paramnésie, fabulation.

Perte de l'odorat, lourdeurs de tête, manque d'appétit, adynamisme, analgésie générale.

Difficultés de respirer, vomissements.

Troubles dans les jambes, crampes, langage

symbolique, longues déclamations.

Comme Françoise, le 29 octobre dernier, l'impossibilité de dormir me ronge.

...Folle à lier sa tête à son ventre, elle a pleuré du sang et perdu l'habitude d'avaler sa langue, un soir de novembre, muette sous la lampe, brisée par l'haleine de la tristesse...

J'ai mal au ventre. L'ovaire droit. Cela passera. Il faut essayer d'aller dormir.

Je m'abandonne, usée, éreintée, j'ai mal partout, surtout mal à mon amour.

J'oublie d'avoir faim.

Je suis fatiguée. Le mal s'enracine.

Mes jambes et ma main droite s'engourdissent régulièrement; parfois mon coeur a des palpitations qui m'inquiètent et mes poumons des râlements malsains; ma pression est trop haute et cela me donne de violentes migraines qui se logent sur le côté gauche de mon cerveau, parfois la douleur fait tout le tour de la tête, et le médecin a diagnostiqué une infection à mes reins.

La douleur s'est répandue partout et j'ai du mal à écrire car mes larmes n'arrêtent pas d'embrouiller mes yeux qui n'arrêtent pas de voir passer des points noirs, de légers filets, comme ceux que tissent les araignées. Une araignée dans le cerveau.

J'ai mal partout. Un mal impossible à décrire. Perdue, déboussollée, égarée, sans points de repère aucun.

Même mes veines se contractent et je ressens la difficulté de mon sang à faire son chemin.

J'ai peur de crever toute seule dans mon coin. Je ne vois plus rien.

Comme si on détachait mon CORPS / TÊTE

Comme si on séparait mon VENTRE / ORGASME

Horrible déchirure du plus profond de mes entrailles.

Et ma tête qui n'en finit plus de s'enfiévrer, et tout mon CORPS / COEUR / TÊTE se soulèvent dans un frisson délirant de douleur vertigineuse.

Toutes ces fourmis dans ma tête,

Tout ce mal, ce trouble, qui s'élargit et s'installe.

Définitivement.

Hystérie permanente ayant à son origine un traumatisme infantile hors de tout visage, de tout conscient.

Les états hypnoïdes peuvent être définis comme une dissociation du psychisme engendrant des représentations fort intenses du souvenir qui a joué un rôle imposant dans la production de l'hystérie. Ces représentations n'ont aucune corrélation avec le reste du contenu du conscient.

Absences hallucinatoires, figures terrifiantes, têtes de mort, squelettes.

Effrayantes visions itératives, somnambulisme total où se jouent d'épouvantables histoires d'animaux, où figurent animaux et cadavres.

Rêves affreux et délires d'animaux: serpents, bêtes sauvages, monstres à têtes de vautour.

Un rêve *morbide*: marcher sur des tas de sangsues et faire la toilette d'une quantité de morts, et les mettre en bière.

Confusions hallucinatoires.

Vision d'un visage horrible qui regarde d'un oeil effrayant.

Hallucinations de douleurs. Hallucinations olfactives.

Redescente vers les Mères

Rupture Dissociation Frontière Incontrôlable.

Aucune concentration n'est possible. Un seul désir s'inscrit dans l'immédiat, parce qu'il fait intrinsèquement partie de mon Je intime.

Je ne peux plus revenir dans la réalité.

Je suis déjà rendue trop loin.

La seule intervention est située au-delà de l'espace-temps.

Je veux garder le temps et bouleverser l'espace.

Mon délire est plus important que tout et je dois lui accorder toutes les chances possibles d'une expression maximale. Tant qu'il ne sera pas épuisé, rien d'autre n'arrivera à prendre forme, à exister.

J'attends l'impossible qui épargnerait le reste.

Je retarde l'échéance.

C'est qu'il se passe dans ma vie quelque chose qui se vit ailleurs qu'ici, quelque chose à quoi je me dois de participer, même si ce n'était qu'en fonction de témoin du silence.

Deux vies différentes, ni l'une ni l'autre n'est vrai-

ment la mienne. Je les emprunte au milieu. Et
parfois je me sens sans appartenance. Partagée.
Sciée en deux.

Je suis déjà venue ici auparavant.

Dans un autre univers parallèle, qui n'est plus de
cette année,

comme si nous allions mourir avant-hier

Et j'éclate, Je se disloque.

Désir et délire peuvent-ils s'identifier?

Peur et rêve peuvent-ils survivre?

Écriture et Je peuvent-elles se défaire?

Un grand cri poussé à l'intérieur de ma tête trop
lourde,

Tous ces murs, tous ces visages, tous ces objets, me
reviennent en une grande fresque hallucinatoire
qui se recouvre de ton visage.

Fantômes qui soulèvent ma jupe pour éclabousser
une neige trop belle.

Des pieds qui basculent et une main froide qui se
raidit.

Progression intelligente et sonore de phobies paral-
lèles au chemin de fer cérébro-spinal.

Gradation monstrueuse d'une mort qui n'en finit
plus d'achever.

Des oiseaux sur une branche.

Insistance d'un musicien pleureur pour une com-
plainte aux orphelines trompées.

Un perce-neige qui déflore la dernière neige dans un
cri d'engoulement.

Le soleil qui flanche et s'écrase impitoyablement sur
une lune trop fragile.

Et des millions d'étoiles en larmes.

Un corps qui dort, appesanti dans des rêves /
plaisirs solitaires hors des frontières concédées.

Et l'attente qui se poursuit, indélébile, sans fin...

Un répit... trop insistant,

Puis une sorte de paroxysme,

La voix qui monte et grimpe pour atteindre un verti-
ge infini sur l'axe assourdissante de mon pouls,
et les arbres se secouent sous le délire d'une neige
incessante et rebelle.

et les mouettes blanches dans l'écume extatique des
vagues qui viennent accoucher avec douleur sur les
sables mouvants d'une plage désertique nouvelle-
ment éclosé du cri d'un nouveau-né.

Et les enfants qui courent, haletants et oppressés
pour la victoire contre cette chute meurtrière,

Et l'amour qui grandit au coeur de l'automne,
dans les têtes essoufflées des révolutionnaires ro-
mantiques et sans consolation,

Et les chevaux de bois,

et la grande roue de mon enfance, avec mon père sur
le bord de la plage à Old Orchard,

Et tous les gens qui s'aiment, échevelés, perdus dans
le ventre étincelant d'une mer ensevelissant tous les
cris des opprimés pour permettre la grande fécon-
dité de l'utérus engendrant la cinquième saison.

ET l'amour en pleine face...

Et un remords trop grand pour être avalé.

Et l'espace se désespace,
Et le temps se dé/temps et se re/temps sur cet
espace qui ne se retient plus.

Et mes fantômes amoureux devront revêtir un
nouveau visage,

Et mes rêves vont se transformer et mes délires vont
se perdre dans un dédale irresponsable et sans fin.

mais tu sombres dans le sommeil amnésique
et mon désir de nous tous qui passait par toi
s'aigrit lentement dans quelques soupirs.

Je déteste les lendemains amers avec les ran-
coeurs dans la gorge.

C'est toujours ce soir qu'il y a tout à faire.
(Paul)

C'est de réminiscences, surtout, que souffre
l'hystérique. (Etudes)

les incidents ayant une importante patho-
gène, ainsi que toutes les circonstances qui
les accompagnèrent, sont fidèlement conser-
vés dans la mémoire, même quand ils
paraissent avoir été oubliés et que le malade
n'arrive pas à se les rappeler.

(Etudes)

Le souvenir peut s'effacer ou perdre de son
affect par des réactions telles: actes, paroles, larmes.
Si cette abréaction ne se produit pas, le souvenir de
l'événement conserve toute sa valeur affective et
pour faire disparaître les symptômes qu'il provoque,
il faut que le malade *revive* ce souvenir.

Ce réveil des souvenirs provoquera d'épou-
vantables souffrances par le retour de tous les symp-

tômes qui après avoir été éprouvés *maximalement*, disparaîtront complètement.

Et les souvenirs se déchargent, re/ font surface pour faire pénétrer l'inconscient dans le conscient afin de briser la rupture hystérique et d'accélérer le processus de guérison.

Octobre et Novembre 1975 marquent ma vie
l'ont marquée
la marqueront

Plonger dans le délire d'une autre époque
AILLEURS...

Qui semble loin maintenant
qui ne me manque pas...
Peut-être un peu de tristesse.

Je me souviens..... de d'autres années...

Puis le sommeil et l'abandon.

Et la nouvelle saison,

Celle que je croyais unique, éternelle, douce,
et d'une si grande beauté.

Une illusion qui se dissipe dans l'hiver qui
n'en finit plus d'être blanc et glacé...

.....

Pour pouvoir revivre le rêve de mon enfance,
mon enfance... pays lointain sous le joug accablant
de mains meurtrières complices d'un destin inévitable,

et me perdre tout au long des couloirs interdits pour
retenir le dernier soupir d'innocence et de tendresse.

Pour ne pas être dépossédée complètement,

Pour ne pas être trichée inutilement.

Sauvegarder la valeur de mes larmes pour le
siècle où leur parole sera réconciliée.

Je revois Normande St-Onge. Sa tête. Son visage.

Yeux qui fixent un point imaginaire, bouche
figée, livide comme la mort.

Je me rappelle lorsque j'ai vu le film.

Sa folie m'avait impressionnée, / sur / pressonnée,
avait injecté en moi un anti-poison à l'accablement,
à l'abandon amorphe

SUR / FERTILE.

Injecté une dose d'énergie à lutter, combat-
tre. Seule. Avec d'autres.

Je me rappelle mon premier chagrin d'amour, un
pauvre amour d'adolescente en mal d'aimer.

Je me rappelle d'un autre 26 mai tragique.

Je me souviens d'un certain jour inscrit à jamais
dans les annales d'un temps que je voudrais qui
n'appartienne qu'à nous deux.

Car il y a eu cet instant, il a réellement existé, n'est-
ce pas?...

Et je ne pourrai jamais oublier ces paroles pronon-
cées un soir d'octobre au Campus, lorsque tu étais
revenu de Thetford...

/ je me suis ennuyé___...

Le rôle thérapeutique du langage (écriture)
peut se résumer en un processus à trois phases:

- 1) rappel du facteur accidentel motivant
- 2) éveil de l'affect qui lui est lié,
- 3) description *verbale* de l'incident en le *revi-*
vant dans tout ce que Freud a appelé *la*
narration dépuratoire.

Il est à noter un phénomène intéressant: celui de l'inversion chronologique qui fait que les dernières impressions reçues sont racontées avant les émotions primordiales.

Pour une thérapie de l'hystérie dans l'écriture dans un processus de lutte contre la censure:

Le journal m'a appris que c'est dans les moments de crise émotionnelle que les êtres humains se révèlent avec la plus grande vérité. J'ai appris à choisir ces points culminants parce que ce sont les instants de révélation. (Anais Nin)

L'écriture précède la réconciliation,
la réconciliation procède de l'écriture.

Dis moi des mots qui laissent des traces...

Les corps se rapprochent les uns des autres.
Je ne suis pas née trop tard et la Vie va nous apprivoiser dans son grand cirque quotidien,
Je suis prête pour la réalité même sans enfant,
Prête au souvenir actuel du reste de ma vie,
Prête à passer un hiver pas comme les autres.
Pour aller aux places où il y a encore de la place, à l'intérieur d'un temps qui se vit parce qu'il a encore le temps.

Le Bonhomme Sept Heures s'est fait exorciser et il en reste un homme nu merveilleusement beau dans un siècle fou.

Les lamentations et les crises doivent cesser et céder toutes les énergies à l'action théorique / pratique de vivre, d'aimer, de jouir. Pour L'autre, dans l'autre (à entendre l'objet de mon amour, l'homme que j'aime, l'homme dont je veux être aimée).

Et je re / prends l'écriture pour inscrire tout mon être à l'intérieur d'un processus dynamique et permanent.

Souscrire à la parole dans toute sa force de lutte, de conscience, dans toute l'Histoire de son déroulement interne / externe.

Rompre avec la femme blanche et faire éclater la femme rouge dans toute l'aventure gestuelle des passions / expériences / délires.

Poursuivre tout au fil du Verbe le mouvement inépuisable de tous mes sens, désirs, besoins, rêves, espoirs, peurs, angoisses.

Tout consolider mon être à travers l'Action. Et pour m'y insérer, pratiquer l'écriture comme démarche essentielle, préliminaire de tout acte révolutionnaire.

Tout devient utile à la condition d'être articulé. Sauf la peur et la CENSURE. Et la censure est à violer dans toute l'intimité de ses ovaires. Ainsi les fantasmes ne s'épuiseront plus et le délire circulera libéré du circuit infernal d'un seul corps / tête.

Ecrire pour combattre une angoisse-colère avant qu'elle ne devienne angoisse / folie.

Ecrire pour pouvoir conjurer dans l'espace, le temps et le cri, tout cet insupportable en train de s'inscrire au plus profond de mon ventre en instance d'éclatement.

Il me faudra très vite régler le sort imposant et douloureux de ces fantasmes mortels qui s'éveillent si brusquement et qui s'érigent en murs-entonnoirs, et qui s'insurgent et qui avalent, menaçants, robustes et inexpugnables.

Subir le grand exorcisme qui délivrera toutes mes pores de leur joug pénétrant et impénétrable.

Franchir toutes les censures opprimantes et refoulantes, aller au fond originel des larmes du dire, du grand désir, pour en faire accoucher le délire des délires, l'ultime tempête capable de chavirer et de me chavirer jusqu'aux confins d'une vie désouillée de toute contrainte au cheminement et au fonctionnement essentiel et vital de tout ce corps en besoin de lui être réappartenu.

Me posséder, entière et sans rupture, pour vaincre tous les assauts de ceux qui l'ont trop possédée.

Refaire mon temps, mon espace, ma durée, mon HISTOIRE.

Tout défaire et resituer.

Tout destituer des pouvoirs acquis / et / ou / concédés.

Reprendre l'écriture, la pousser à une expression maximale, thérapeutique, pour

briser une partie des censures. Soulever les voiles et nommer une à une les peurs, les fantasmes, les désirs, les besoins, les frustrations. Les nommer, les dire et les redire jusqu'à les défaire.

Et je cherche toutes les preuves pour démontrer que toute forme d'écriture s'inscrit dans un processus similaire au fonctionnement a/biologique du cerveau. Et qu'a/biologiquement tout cerveau est une entité unique et sans homologue exact.

Et mon écriture ne pourra / ne voudra jamais emprunter un cheminement différent du cerveau qui me régit entière à travers tout le réseau des attitudes à faire, à défaire, pour les refaire.

L'intense désir de tout dévoiler dans un grand spasme et l'invincible peur irrationnelle et fasciste qui refoule et enfoule tous ces mythes à incendier. L'idée de censure m'obsède de plus en plus. Je la sens comme une terrible destruction qui s'amorce et commence déjà sa corruption chronique et sans antidote.

Essayer de retracer mon histoire.

L'absence à nommer pour enfin ébrécher les structures tenaces de la censure.

L'absence d'orgasme, de tendresse, de chaleur, de mots, l'absence de MOI-SUJET, avalé par l'objet à consommer; l'absence de douceur, de besoin, complètement effacés par le plaisir satisfait et repu.

Ecrire ma folie et mon désir, les imprégner du sang chaud de mon ventre et de ma tête égorgés dans l'eau fétide d'une peau saturée.

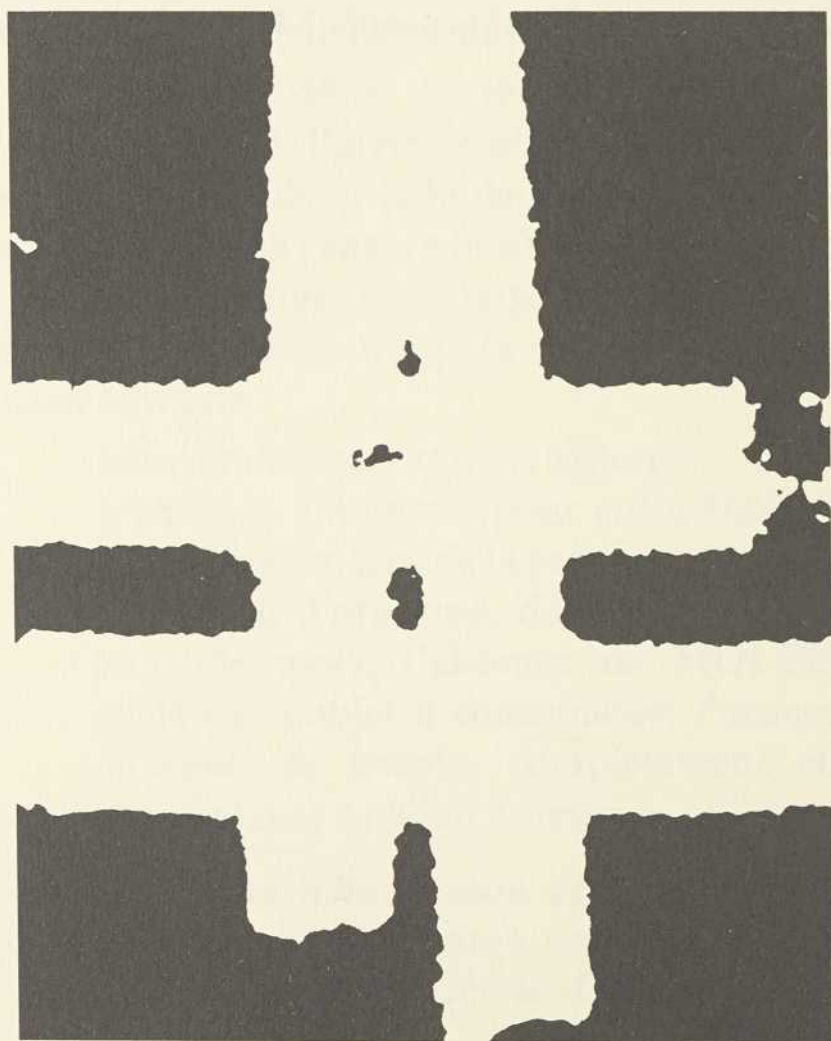
Ecrire me fait du bien pas parce que cela calme l'angoisse, mais parce que je la touche à son point central. Ainsi, je lutte avec elle, presque d'égal à égal.

Autrefois, à la clinique de Charcot, j'avais vu et entendu dire que, chez des personnes atteintes de mutisme hystérique, la faculté d'écrire suppléait à la parole. (5 Psychanalyses)

France Théoret

**FRAGMENT D'UNE LETTRE SUR LA
FICTION
À MES AMIES ÉTRANGÈRES**

à Norma et à Lyliane



Si je me vis étrangère, il m'est plus facile de vous le faire savoir à vous mes amies étrangères. Il y a de nombreux interstices de tous ordres entre nous. Ça permet de respirer.

Vous mes amies française et brésilienne m'avez signalé la vérité (mot abominé par Norma) de certaines angoisses, placé des mots avec intermittance sur ce qui brûlait d'être rassemblé: la légitimité de la fiction assumée malgré le rôle ou la vocation traditionnelle des femmes. Le poids de cette vocation est énorme quand on a eu une éducation catholique très suivie et quand tous les modèles féminins se répartissaient en trois: la mère mariée, la religieuse et le déchet de la société, la célibataire appelée par tous et par elle-même bien souvent, la vieille fille. Il ne manque plus d'avoir été la petite mère de ses frères et soeurs sage et responsable pour être

enchaînée dans la reproduction complète du modèle. Tout cela qui est infiniment loin rejaillit très fort dans toutes mes pulsions car en tant que femme l'émotif sert souvent de porte d'entrée pour l'appréhension de la réalité. (Cela nous rend scandaleuses et le bâillon lié à un certain type de savoir autoritaire nous le fait bien comprendre.)

Lyliane, tu parles de quasi-aphasie et je l'entends avec mon oreille de québécoise. Française, tu me dis cela. Le dire et l'écouter aussi comporte une transgression car nous n'en finissons plus québécois de vivre dans un rapport *paternaliste* avec vous. Je l'ai entendu dans notre parole animée précisément par les effritements du quotidien et en même temps, replacé dans nos espaces différents.

Pour Norma, la blonde brésilienne passionnée de lecture et bourreau (mot sans féminin) de travail si je lui dis qu'elle sait, elle m'écrit. "Savoir France, quel savoir? Est-ce qu'il y en a un? Un? Tout ce que je dis c'est justement contre le savoir. Voilà mon rapport. Savante, et de quoi?"

Il y a des débordements furieux qui sont en cours. L'identité, le savoir, la fiction et la lutte politique tracée à même nos coordon-

nées femmes devenues sujets ⁽¹⁾ fera éclater les vieilles structures. Le langage le dit à grande coulée. Mais ça se vit à petits pas dans les minutes quotidiennes.

Je m'échappe fragmentée à ce que je suis en train de vivre ou comment je place la fiction au cours des jours de ma vie. Elle me prend entièrement provocant surtout des blancs des sommeils et de longues marches où je suis assaillie par des mots. Tous les jours cette fixation comme un rêve où je vis. Le reste à organiser avec le plus de rationalité possible pour permettre l'émergence des bribes venues chaque jour enfouies presque chaque jour aussi. Laisser venir cette source que je refoule, renvoie, taries à chaque fois du même revers de l'oeil. S'IL ÉTAIT VRAI QUE JE SUIS CE QUI M'ÉCHAPPE MOI A QUI RIEN NE DOIT ÉCHAPPER? Par une loi antérieure à ma volonté, il a été décidé que les bavures, les débordements, les exhaltations involontaires ne devaient pas faire partie de ma vie. Selon cette loi je devais cadenassée vivre chaque jour organisée et rangée, silencieuse et ordonnée. C'est venu du dehors et s'il m'arrivait de passer outre, je devais le payer chèrement.

(1) Le sujet femme: l'égalité à comprendre comme du semblant et la différence à vivre dans la négativité.

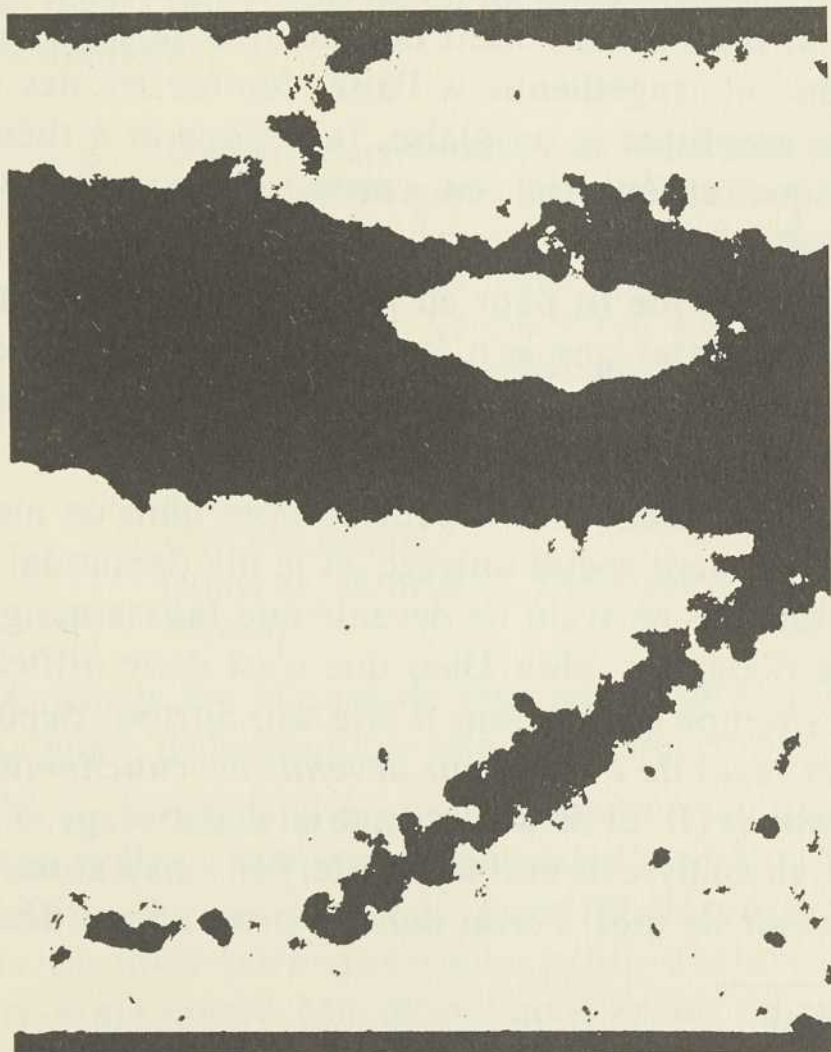
CE QUE JE VOIS, je suis incapable de l'écrire. Je n'ai pas les mots. Je diffracte la réalité à dire à-travers des représentations données, importées, avalées d'un savoir que je n'ai pas fait mien. C'est ainsi que ça commence, s'ouvre, s'énonce d'un ou deux mots et tourne court. La suite ne vient pas. La logique d'enchaînement, c'est ça qui est aboli. Je suis de la logique affirmative du sujet-verbe-complément, menacée à chaque détour de la langue d'être encerclée par l'infinif. Hors temps. Hors lieu. Hors discours.

Je répète ce qui est gros de la totalité avant d'en venir je ne sais pour quand à l'unité. Répéter tous les jours sans fin la totalité ou le vide. Un nombre tellement incroyable de jours a passé redisant: que je dois m'y mettre, que je suis poursuivie par les rythmes et qu'enfin, il n'y a de vide qu'autour de cela. Dix ans peut-être. Le temps d'un mariage. En ce moment, je n'ai que les interstices de mes jours sans fin à mettre à nu.

Encore des miettes vivantes, les paroles entendues en famille. Avec elles, il est difficile de vivre en dehors du ressentiment. La folie circule autour. Je suis la soeur du frère fou et cette soeur veut son fou. L'esprit ne tient plus.

Marie Savard, fille de Germaine.

L'ILE ÉTAIT UNE FOIS



Tenues à distance de l'écriture autant que de nos corps.

l'île était une fois

la peureuse

Ayant été garrochée femme catholique et canadienne-française sur le bord d'un grand fleuve au bout d'un océan, étant devenue par la suite fort pudique et tragédienne à l'aise, femme en tics et obèse, aseptique et en glaise, famélique et à thèse, angélique et épaisse, en caisse, je souhaitai un moment être moi.

Ce désir me fit peur en même temps que je me pris à constater que je n'étais pas venue au monde avec des guenilles sur la tête. Seul mon coiffeur l'ignorait et je ne m'en sentais pas plus mal.

Ce sentiment me fit peur compte tenu de mon environnement social unisexe, et je me demandai si je n'étais pas en train de devenir une fausse maigre pleine d'aigreur. Mon Dieu que c'est donc difficile par les temps qui courent d'être soi. Surtout depuis que *les rêves de Freud sont devenus les cauchemars des femmes* (I). Et de décorticage en décorticage, d'analyse en analyse de masse-matrise, j'en vins à annuler mon désir de moi. Perdu dans la brume mon désir,

(I) Graffiti.

dans le sauna de la culture, dans les vapeurs ancestrales de la mère patrie du Chasseur, du Protecteur, de Tarzan, de Robin Hood et de tous les autres Princes sauveurs de mon enfance.

la jalouse

D'ailleurs, qui m'avait dit que j'en avais déjà eu un, un désir? Sauf celui qu'on me rabâche encore de toutes manières:

D'abord il faut vous dire que Freud a été très mal traduit. Et que les féministes pensent que Freud a voulu dire que toute femme désire inconsciemment de porter un pénis. Ce qui n'est pas exact. Ce que Freud a voulu dire c'est que, lorsque vous étiez petite et que vous alliez vous blottir dans le lit de vos parents, vous auriez aimé être à la place de votre maman pour obtenir le pénis de votre papa. C'est tout naturel.

(Vincent Mauriello. Directeur d'Albert Prévost).

Aurais-je été jalouse de tout temps de la place de ma mère, de la première image de mon corps?

Mon corps divisé, cassé: maman-complice, maman-police, maman gardienne-d'un-bâton-de-dynamite. Aurais-je été si-peu-indifférente-au-pénis-de-mon-père-que-j'en-aurais-déclaré-la-guerre-à-ma-mère? Me dit-on qu'il existe un rap-

port-naturel-de-force-entre-deux-êtres-d'un-même-sexe-quand-un-être-du-sexe-opposé-paraît? Aurais-je affaire à Walt Disney? ou à Jean de la Fontaine?

Et me voilà naturellement jalouse, encadrée, pendue au mur par le pénis de la culture. Quelle dévalorisation d'un si bel organe... Serait-il devenu le crochet de l'imagerie du musée de l'Homme? le playboy de ceux qui ne sont pas doués pour le football? Quelqu'un aurait-il transformé son *désir-peur-d'être-mangé* en *femme-objet-de-consommation*? La mante religieuse est-elle toujours dans nos murs? le projet de se féconder entre hommes a-t-il définitivement gagné la science?

Ballottée d'un mur et d'une braquette à l'autre je suis jalouse, dit-il.

Mon corps, ce corps de ma mère. Comment avoir pu désirer ressembler à cette *serve* immémoriale qu'on punit d'être enceinte? Comment jouir de ses frustrations et soumissions? Comment devenir sa rivale consciente et plus jeune qu'elle sur le marché des corps? Par quel subterfuge en arriverai-je à me nier dans ma mère-travesti au point de ne plus me reconnaître?

Ma mère, c't'une maudite folle. A l'a cinquante ans pis a s'fait encore chicaner. On dirait jamais, qu'elle pi moi, on a déjà été ensemble queç'part...

Mot d'une cassée.

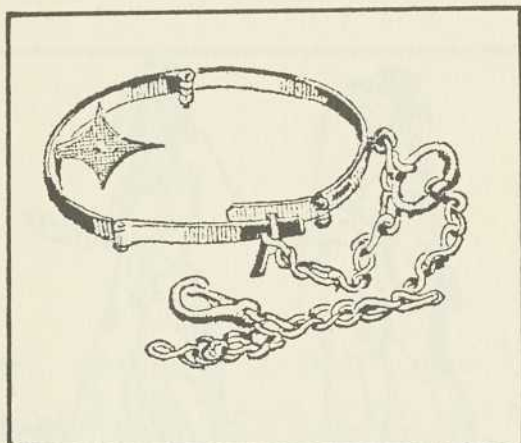
Coupée en deux, garrochée d'un bord pis d'l'autre. La fendue, la divisée, la pas fiable, la plotte au mur, la monalisa, le certain sourire, la muse, le muselée, la muette. Tais-toé.

la menteuse

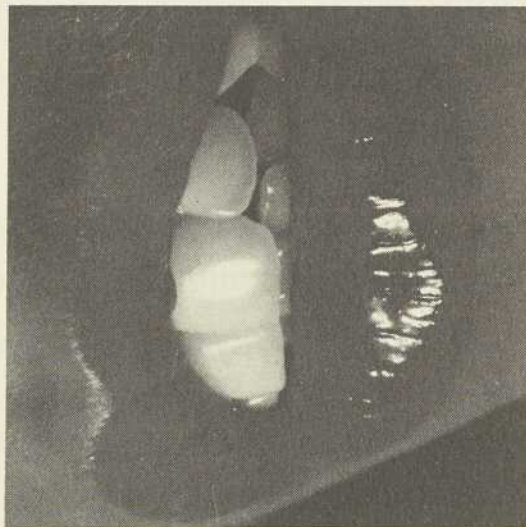
Au cours du XVIIIe siècle, où des deux côtés du Canal on pouvait admirer l'éclosion de talents et de génies féminins, on a inventé et largement appliqué des "muselières" contre les morsures du langage des femmes comme on les emploie de nos jours contre celles de la race canine.

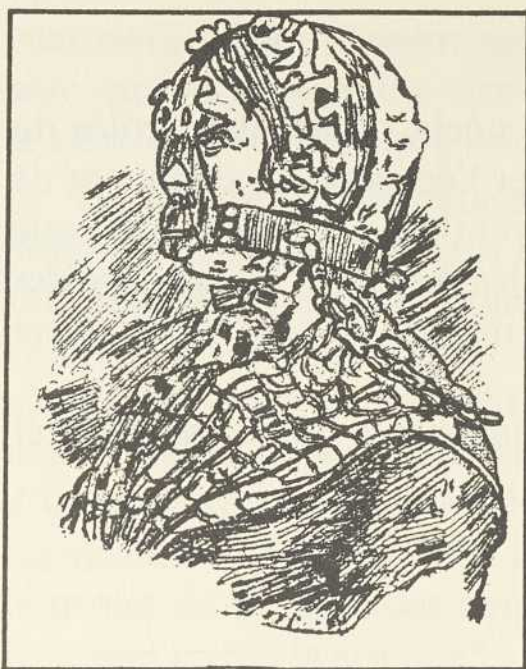
(Jean Finot in "Les muselières pour femmes et autres supplices.")

ceci n'est pas une ceinture de chasteté mais une muselière appelée *Bride des Sorcières*.



ceci n'est pas un vagin...





bourgeoise muselée



et que ce soit exem-
plaire... comme la
Corriveau.

Corps / mutilation. désir / peur. boulimie-
bouclier-jalousie / mensonge.

Faut-il débiter, pour en faire la preuve, les
phantasmes de Ronsard, Baudelaire, Cendras,
Voltaire, Saint-Augustin et les autres, et remonter
jusqu'à l'Antiquité où une gang de tapettes fécon-

dèrent entre eux le berceau de l'Occident? Faut-il connaître la scholastique par laquelle ils ont mis mon corps et ma parole en tutelle?

La chambre des sorcières s'est trop bien refermée sur mon corps pour que j'en puisse saisir toute la réalité par la serrure. Les sorcières sont muettes. Comment soupçonner l'inimaginable intérêt des hommes et parvenir à deviner quel contraire du contraire ils ont voulu que je sois. Est-il si important pour moi d'imaginer leur imaginaire? Sont-ils mes photographes originels? Dois-je m'imposer leur délire après que leur désir me fût imposé?

la folle

Le dire des femmes doit-il assumer toute la vicieuse négation historique de notre corps pour aboutir? La vigilance doit-elle passer par l'écoeurement? Le spectacle des salles d'accouchement, l'avortement, la planification des naissances, la surpopulation des salles villes, la contraception, toutes ces répressions sexuelles me donnent assez de nausées pour m'interdire de tomber amoureuxment dans mon corps.

Mon désir doit-il toujours me vomir? Mon délire tricotera-t-il toujours sa camisole de force? Le délire objectif des mâles fût toujours si phalliquement protégé.

Chez les Anciens, ceux qui ont créé les mots n'ont pas cru que le délire fut ni honteux, ni déshonorant; car ils n'auraient pas attaché à ce nom même, le plus beau des arts, l'art qui interprète l'avenir et ne l'auraient pas appelé *maniké* (délire). (Platon)

Femme délirante / femme-cas. Homme délirant / poète maudit. Hystérie... Utérus... érection... religion... La syntaxe est paternelle et propriétaire. Tous les hommes y sont pareils et la femme y confirme la règle. Le masculin a l'accent aigu ou grave selon le cas.

l'île était une fois.. la douce géante. Elle aurait oublié ses blocs sur le bord d'un fleuve. Distruite... dans des temps très anciens... au risque de ne plus se souvenir de ce qu'elle avait oublié.

Ses blocs... comme des reliquaires à marée basse sous la lune... m'ont longtemps appelée. J'étais sourde. Parce que l'île était quelqu'une dont j'oubliais jusqu'au souvenir.

On constate que l'imaginaire érotique des femmes est passablement pauvre.

(Congrès de sexologie à Montréal. Automne 76).

Nicole Bédard

PEINTRE (DU) FÉMININ

fragments

A ma mère dans l'affection de nos différences.



Mettre une figure en plein air

Ici, que s'évanouissent, dispersant une caresse radieuse, idyllique, fine, poudroyante, diaprée, comme en ma mémoire, les tableaux, reste leur armature, maint superbe dessin, pas de moindre instruction, pour attester une science dans la volontaire griffe, couleurs à part, sur un sujet - ensemble trois cents ouvrages environ, et études qu'au public d'apprécier avec le sens, vierge, puisé à ce lustre nacré et argenté: faut-il la hantise de suggestions, aspirant à se traduire en l'occasion, la taire, dans la minute, suspens de perpétuité chatoyante? Silence, excepté que paraît un spectacle d'enchantement moderne. Mallarmé. (1)

(1) *Berthe Morisot, Oeuvres Complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 536.

Parler, écrire-autour et à partir-dans un envol incertain, étourdissant, chavirant, d'une *femme* peintre trop vite reléguée au silence, à l'arrière-scène de ce qui fut étiqueté dans un rictus sourire *impressionnisme*... Ce désir d'elle ne me fut donc pas enseigné... Pourtant, en décembre, j'étais là au Musée du Jeu de Paume nageant parmi les grands noms de la peinture impressionniste à connaître par culture, à reconnaître par devoir, presque... Monet, Manet, Pissaro, Renoir, Sisley, Degas, Cézanne, Guillaumin... Cependant que mon oeil fouille et broute dans cet étalement de tableaux cherchant le point qui le retiendrait, lui ferait signe... je me fixai, par l'attrait me gobant, sur un tableau dont, non innocemment, la signature me ratait... Pourtant j'y revenais sans cesse fascinée... Je prononçai le nom pour en faire teinter ce qui me semblait devoir être inscrit en quelque coin de ma mémoire. Mais, rien, que le charme envoûtant d'un Nom inconnu dans un rapport au tableau suspendu... Berthe Morisot (2), qu'Albert Wolff écrivait, dans *Le Figaro* du 3 avril 1876, MoriZot (3), inscrivant en creux, dans sa

graphie même, le désir de castration de cette présence féminine très gênante à l'époque pour un homme (4), fut la seule femme à participer à la constitution d'une Société anonyme (coopérative) d'artistes peintres, sculpteurs, graveurs etc. et à exposer lors de la première exposition des impressionnistes (5). Elle participa de ce mouvement de rupture picturale qui fut d'elle l'affirmation de sa voie. Elle trouva en ce lieu l'espace nécessaire à l'infraction qui lui ouvrit la communication d'elle à son corps par les autres représentées, mais aussi d'elle face à ses *miroirs* (6) et son environnement avec lesquels, elle, femme de la fin du XIX^e siècle, en accord se trouva... Il y a

(2) Née à Bourges en 1841, morte à Paris en 1895. Elle étudia avec Guichard et Coret avant de rencontrer Manet en 1868 dont elle devint à la fois la disciple et le modèle favori. En 1874 elle épousait Eugène Manet, frère du peintre, et participait à la première exposition impressionniste qui se tint dans les salons du photographe Nadar. Par la suite, elle exposera régulièrement avec le groupe exception faite de celle de 1879 et ce, pour cause de maladie.

(3) La lettre Z, comme souligne R. Barthes dans *S/Z*, est la lettre de la castration.

(4) A preuve cet extrait de son article: *Il y a aussi une femme dans le groupe, comme dans toutes les bandes furieuses d'ailleurs (sic); elle s'appelle Berthe Morizot et est curieuse à observer. Chez elle, la grâce féminine se maintient au milieu des débordements d'un esprit en délire...*

(5) Une autre femme se joignit au groupe lors de la quatrième exposition impressionniste en 1879, Mary Cassatt. Cette américaine qui se lia avec Degas participa elle aussi jusqu'à la fin aux autres expositions impressionnistes exception faite de l'an 1882.

dans ses toiles toute l'implication d'une femme dans sa pratique et toute une lecture de la pratique au féminin. L'imagine, là, devant son chevalet comme devant l'impossible miroir en mille cristaux éclatés, devant sans cesse repeindre l'autre qui de tache en tache lui échappe, ne la disant jamais dans une fausse totalité... La toile se tendant, l'appelant avec insistance à inscrire la féminité sous un angle ou alors éclairage différents. Sa rupture fut certes technique mais avant tout thématique. Elle tenta sans relâche de *mettre une figure en plein air* (7), la

(6) Un des plus beaux tableaux de Berthe Morisot est *La Psyché* (1876). Elle nous y confronte à l'attitude dé-faite d'une femme face à son grand miroir en pied que l'on appelle *psyché*. Cette femme trouble est en rapport intime avec son image inversée qu'elle interroge. La glace sert là à la réflexion: ici, il s'agit bien d'entendre le cristal réfléchissant le corps-fantasme mais aussi la psyché comme *ensemble de phénomènes psychiques considérés comme formant l'unité d'une personne* (Petit Robert, p. 1420). La femme dans ce qu'elle sait être son impossible totalité, une, se cherche, se déplace, dans un imperceptible déhanchement.

Ce thème de la femme en lingerie face au miroir est partagé par plusieurs impressionnistes cependant que n'est éprouvé chez Berthe Morisot comme chez aucun... Exemple nous est donné par la *Nana* (1877) de Manet qui n'est qu'un portrait, un cliché empli des lieux communs qui avaient cours à l'époque sur la femme. *Nana* semble s'offrir toute entière au regard-désir de l'homme qui, la peignant, l'efface. Elle s'offre corps-fétiche à la représentation d'un corps féminin aux contours soulignés, étudiés mais sans vivance. Debout, devant une minuscule glace, elle ne se regarde pas, ne s'interroge pas, sa tête faisant face au peintre. *Nana* (qui n'est pas sans rappeler la courtisane de Zola...) est la mise en scène de la femme demi-nue, sans rapport à son corps, offerte, en attente.

sienne et celle de ses soeurs. Cette femme qui connut très intimement Manet, Renoir, Mallarmé (qui devint à la mort de Berthe Morisot le tuteur de sa fille Julie), Valéry (dont l'épouse était la nièce du peintre) travailla toujours désespérément son mode d'expression dans toute sa singularité. Le silence qui entoure sa pratique (seul Mallarmé et Valéry, deux poètes, en ont laissé des traces comme si elle fut plus près de la *crise de vers* que celle de la toile...) s'explique dans l'ef-froyable (accentué par l'époque, encore que...) d'une telle audace au féminin. Elle participa avec ses camarades impressionnistes à l'ébranlement des valeurs bourgeoises qui réclamaient alors des compositions historiques, c'est-à-dire des portraits artificiels. Cette rupture picturale s'articulait autour de la notion de *sujet*. Les impressionnistes travaillaient à rendre des sujets qui leur étaient contemporains face à ce nouveau monde de la fin du XIXe siècle qui était tourmenté et transformé par l'avènement de l'industrie. En cela ils suivirent l'enseignement de Courbet qui disait que *l'art historique est par essence contemporain*. Ils ont révolutionné la peinture en y inscrivant la vie contemporaine (et ses traits transformationnels) et en conquérant la mouvante lumière par laquelle celle-là se donnait à lire. Berthe Morisot oeuvra à ces bouleversements mais en ajouta un (peut-être l'autre ou alors l'envers) aujourd'hui, avec le recul, plus frappant encore: celui d'une affirmation nouvelle de la femme. Elle ne peignit jamais que (dans) son atmosphère, sans jamais forcer la note non plus

(7) C'est en parlant d'une toile de Bazille qu'elle dévoila cette hantise.

que le ton. Son pinceau n'a jamais traduit que sa vie de femme et sa vision toute personnelle de ce qui l'entourait. Valéry écrivait d'elle: *Jamais peint que d'après nature et alors poetry*. Berthe Morisot, peintre-poète. Lui importe davantage l'atmosphère dégagée par les femmes et enfants peints (8) que la technique qu'elle salue en ces termes: *Que fait-on avec les règles? Rien qui vaille. Ce qu'il faut? des sensations nouvelles, personnelles, ou apprendre cela?* Bien sûr elle savait quand même la nécessité de la technique... Elle se donna d'ailleurs une formation de monstre à copier Titien, Véronèse, Rubens etc., à étudier avec Corot, Manet, Renoir... Mais c'est en fuyant toutes ces doctrines qu'elle s'affirma et laissa passer dans sa palette son corps et ses maux... Elle savait et affirmait que *Tout peintre copiant la nature peut se dire réaliste et aucun ne mérite le nom dans son sens absolu. Il se glisse toujours, en dépit de nos efforts, une pointe de personnalité, c'est-à-dire d'impuissance, de manière, de chic*. Jamais elle ne crut avoir atteint un sommet... S'efforçant de saisir l'instant fugace, elle savait se retrouver chaque fois un regard neuf face à une nouvelle atmosphère. Peu avant sa mort elle écrivait: *Enfin, j'arrive à la fin de la vie absolument dans les mêmes conditions qu'une débutante*.

(8) Berthe Morisot peint surtout des scènes intimistes sur présence de femmes et d'enfants. Quelques titres suffiront à illustrer sa démarche: *Femme et enfant au balcon* (1872), *Jeune fille en robe de bal* (1873), *Jeune femme mettant son bas* (1886), *Paule Gobillard peignant* (1887), *Jeune fille écrivant* (1891), *Julie rêveuse* (1894). Pour elle les sujets n'étaient que les instants fugaces d'un vertige en question.

Cette femme dont l'apprentissage pictural se fit aux côtés de son inséparable soeur Edma avec laquelle elle suivit les cours de Guichard et de Corot traversa une dure période de solitude et de détachement en 1869. Cette année fut celle décisive où Edma épousa un officier de marine qui l'éloigna de sa soeur comme de la peinture. Si affectivement cette période fut douloureuse pour Berthe Morisot, artistiquement elle fut une date importante, nodale. Cette femme peintre, détachée qu'elle devint face à son double (peut-être menaçant) put enfin s'affirmer dans ses tracés qu'elle laissa toujours se nourrir au sein de ses fantasmes. Ainsi, lorsque la soeur chérie aura un enfant, Berthe produira l'un de ses plus beaux tableaux de thème et de facture. Deux autres dates importantes viendront marquer sa pratique: 1874, année de son mariage qui lui fera vivre pleinement sa sexualité et 1878 qui fut l'année de la naissance de sa fille Julie. Dès lors la peinture de Berthe Morisot devient l'histoire de Julie, et nous livre la vision du peintre devenue mère. Elle tentera de rendre en creux et en vrai l'avènement d'une femme et ce, en saisissant au vol l'âge de l'enfance, de l'adolescence et de la jeune fille. Cette femme qui se voulut toujours peintre (du) féminin a laissé derrière elle des carnets dans lesquels se donne à lire le désir qu'elle avait de sortir le privé sur la place publique: *Que de morts muets derrière nous, dont on ne sait rien, qui ont vécu, mangé, bu, dormi, sans rien laisser à nous, les petits enfants qui puissent nous renseigner sur nos origines - même ne serait-ce qu'une sottise.*

Le Berceau ou le corps materné.

La singularité de Berthe Morisot fut de vivre sa peinture et de peindre sa vie, comme si ce lui fût une fonction naturelle et nécessaire. Valéry.

Me vois, là, ahurie face au tableau *Le Berceau*... ne sachant où se trouvait le charme... la poésie. Une scène de représentation banale, presque usée... une mère devant le berceau de son enfant... pourtant...

Il importe de savoir que cette jeune femme, cette jeune mère est Edma Pontillon, la soeur de Berthe Morisot et que l'enfant qui dort dans son berceau est sa petite fille Blanche. Le nom de cette dernière se dissémine sur toute la toile, la couvrant de sa présence et de ses incidences. Cette toile fut peinte deux ans avant le mariage de Berthe ce qui, nous le verrons, n'est pas sans rapports...

La maternité est là par où la femme a pu, de tous temps, entrer en infraction sociale. Instant de la jouissance d'un corps à corps intime, non vu, non (encore) symbolisable. Risque de la perte d'identité, suspendue... tu(e).

Prendre le risque de représenter la femme



devenue mère, confrontée à son autre maintenant hors d'elle et donc identifiable, c'est tenter d'inscrire le lien détaché qui se noue entre l'un et l'autre espace de chacune d'elles. Berthe Morisot relève ici le pari de rendre cette atmosphère de mère / fille alors qu'elle-même est encore prise dans cet inextricable réseau de relations qui la lie à sa mère (puisqu'elle ne s'est pas encore identifiée à elle, ni par un mariage, ni par un enfantement) et à sa soeur dont le départ lui fut déchirant et bénéfique. Pourtant, le

charme de l'instant saisi est poignant de distance impliquée...

Bien que le tableau donne à lire *un* espace, en creux se livre une duplicité de lieux, tous deux respectés dans leur singularité et non entamé à la faveur de l'ensemble. Le premier espace est celui de la mère qui, regard baissé vers sa fille, semble repliée derrière ses paupières, comme en rapport avec elle-même par le biais de cette enfant, la sienne, qui immanquablement la répercute là où elle ne s'y attendait pas. La mère dès lors peut, réciproquement, respecter le second espace qui est celui de sa fille. Ne pas toucher l'enfant endormie c'est préserver l'instant suspendu. La main maternelle ne touche pas le corps de sa fille, à peine effleure-t-elle le voile de tulle blanche qui tranche entre elles leur singularité respective. L'enfant, yeux clos, semble rêver préservée par ce voile presque utérin que même la palette de Berthe Morisot n'ose atteindre... Le ber, espace fermé par le voile, recrée en impressions le sein maternel alors que le blanc et léger rideau qui voile la fenêtre referme la pièce sur ce double espace de la mère et de la fille dans un rapport intime, fermé à l'extérieur, au social. Berthe Morisot nous montre ce corps à corps qui se joue entre la mère et la fille. Tension / Distension. La robe rayée d'Edma suggère ce corps partagé de la femme à la fois mère et fille dans son rôle et par son identification face à cet être d'elle. La robe est échancrée sur une gorge gonflée et laiteuse qui semble s'écouler jusqu'au teint de Blanche. Il y a circulation de la mère à l'enfant ce qui n'est pas sans mettre Edma en question. Le collier noir qu'elle porte au cou nous

pointe ce partage entre le corps maternel et généreux de tendresse et le pensée de cette relation à sa fille. Pas plus que la mère n'attaque le lieu de sa fille, pas davantage cette dernière ne cherche à percer le silence de sa mère. Elle ne pleure ni ne crie, elle dort paisiblement. Il y a donc bien deux espaces féminins dans l'atmosphère de cette toile.

Il n'est pas sans importance que ce soit une femme qui sache rendre ce lieu du féminin qui marque chaque femme dans sa relation à son corps-fantasme, à savoir la fille (que l'on était et celle que l'on reste toujours) et la mère (que l'on ne devient jamais que par identification amoureuse à cette mère qui nous manque). (9) Il est, d'autre part, très significatif que la femme peintre choisisse comme modèles cette soeur dont elle était inséparable et la fille de celle-ci, comme si, par le biais de la création artistique étaient enfin assumées par Berthe, ce qui le fut pour Edma par la maternité, la séparation, la distance entre ces deux femmes. Berthe prouve ainsi à Edma qu'elle aussi a une relation à l'autre par le biais de la toile tachée. (D'ailleurs, elle a entretenu une importante correspondance avec sa soeur lui

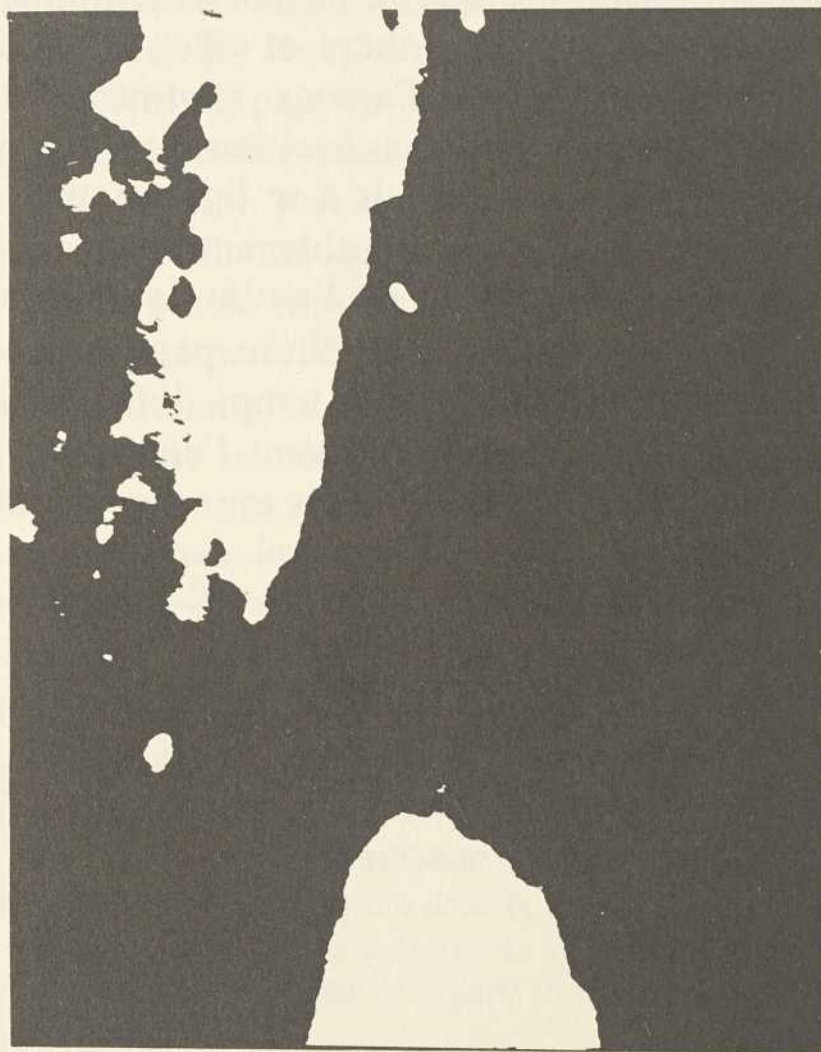
(9) Van Gogh, peintre néo-impresionniste, a aussi approché ce thème dans la *Dame près d'un berceau* (1887) bien que la mise en forme (hormi la technique) soit toute différente. L'approche de Van Gogh est rigide, froide. La dame (rappelons que ce terme souligne déjà, en lui, une distance et une hauteur accablante qui ne tient que de la mère phallique...) se tient non près d'un berceau mais *devant un berceau* (celui-ci restant indéterminé sous la présence écrasante de la femme). Assise face au peintre, les mains jointes, fermées, l'attitude altière elle jette ce regard froid prêt à légiférer, à culpabiliser.

racontant tout ce qu'elle vivait sur le plan professionnel...) L'autre pouvant être à la fois ce versant créateur non symbolisable qui trouve son équivalent dans l'acte maternité de même qu'il peut être cette mère absente à laquelle Berthe s'offre par et dans son oeuvre, comme objet d'amour.

Il semblait, au premier coup d'oeil n'y avoir que deux présences féminines à se livrer dans ce tableau... Après un cran de regard apparaît un troisième terme, la femme peintre. Cependant, ce triangle ne saurait en rester là, aussi un quatrième terme vient-il l'éclater... l'oeil voyeur à être mien, d'une femme... Chacun des quatre termes se doublant de la double relation vécue mère et fille. Cet espace de la tendresse et de l'amour s'infinuitise dans chacune des longues touches (qui semblent toujours suspendue, n'arrivant jamais à se figer...) qui viennent pointer le lieu du tremblement féminin. La fille / la mère, ce *berceau* de l'ambivalente féminité, dans le climat laiteux rendu par Berthe M. nourrit l'oeil se désaltérant le temps d'une lecture. Berthe M., dont Mallarmé devant l'oeuvre scintillante d'un vertige féminin disait avec regret que *le génie, distillateur de la Crise, où cesse l'étincelle des chimères au mobilier, est, d'abord, d'un peintre*, nous a laissé, à nous filles de ses filles, une chronique dévoilante du quotidien féminin de son époque qui nous reste encore à lire pour éclater l'angoisse écrite avant sa mort de rester silencieuse. *Nous mourons tous avec notre secret.*

Carole Massé

L'INIMAGINAIRE



Ici par où commencer? Par où commencer à parler? *De la femme*. De ce silence de l'Histoire sur elle qui fut jusqu'à ce jour le silence supposé d'elle. Départager le silence. Le nôtre le leur? Qui quoi se tait ici de ce qui fut trop tu d'ailleurs? Qui quoi délire ici de ce qui fut trop ré-écrit d'ailleurs? Qui quoi digresse ici de ce qui fut trop dispersé d'ailleurs? Lequel silence? Par où commencer, à parler? De la femme. *De*. Position de tout locuteur masculin ou féminin. De la femme, comme objet du discours, question-problème au discours quand toujours déjà «*de la femme*» est réponse du discours se disposant sur la déposition du féminin. De la femme. Position risquée pour une femme. D'assumer la place du discours phallogratique en tant que femme. Par où commencer à parler? De la femme. Travail archéologique. Fouille des cités antiques. Catal Huyuk, à l'aube du néolithique, profonde d'au moins douze assises de cités amoncelées au cours des âges. Creuser jusqu'à la plus abyssale fondation. Déterrer une civilisation matriarcale sans guerres sans sacrifices d'animaux ou d'hommes aux statuettes de la divini-

té mère originelle aux tombeaux exclusivement réservés aux femmes mère accompagnée occasionnellement de sa fille. Fouille d'archives. Déterrés dans les écritures de la Loi les noms féminins biffés raturés transformés masculinisés. *Au commencement était le Verbe* dans la religion védique la déesse Vac à la place du Verbe, Vac signifiant langage. (Fouille du langage. Déterrés dans les blancs de mémoire les failles les manques ce refoulé autour duquel se positionne le dicible cet espace biologique espace-corps maternel échappé au temps du père.) Qui es-tu? Et tout Lycien donne son nom et le nom de sa mère et le nom de la mère de sa mère et le nom de la mère de la mère de sa mère et le nom de la mère de la mère de la mère de sa mère... Retracer le travail matériel de cet effacement de cette amnésie. De la femme? De la loi du silence qui l'a tue. Contre cette loi du silence parler le silence de toute loi.

Ici par où commencer? Par où commencer à parler? *La femme*. L'infigurable femme absente de la «skène», scène grecque officielle. Simulée mimée approximativement par des hommes masqués. La femme, dans le «théatron» réservé aux spectateurs comme le théâtre même ou plutôt l'autre théâtre: l'irreprésentable l'inimaginable sur le sans-fond duquel se découpe devant une fiction sensée un *spectacle* exégétique une *histoire* toujours eschatologique / l'Histoire comme légitimation du Pouvoir en place. Commencer par un mot qui renvoie à l'impossible commencement l'infigurable femme toujours déjà échappée soustraite aux regards au voir de ce «theaomai» de ce théâtre du Pouvoir femme non manquant *de* mais manquant à la clôt-

ture de la représentation. Commencer par le mot *feindre* là où sur la scène du théâtre d'Etat l'homme feint la femme. Rituel des sociétés matriarcales où les hommes vêtent des robes de femmes, portent des faux seins en hommage à la divinité mère rituel des sociétés judéo-chrétiennes où les prêtres revêtent encore la robe de femme. *Feindre la femme*. Feindre la femme mère biologique *et* sociale des premières communautés humaines. *Feindre la mère* prendre sa place prendre son Pouvoir. Etape définitive dans la structuration de l'économie symbolique de la civilisation patriarcale. Plus tôt les femmes chantent dansent dans les processions dithyrambiques et cycliques actrices-spectatrices du désir sans fin qui les excède dépasse agit. Elles disparaissent du chœur de la tragédie grecque dès l'introduction du premier acteur en fait Dionisos lui-même l'«hupokritès» celui qui donne la réplique au chœur. Car alors le dieu mâle se donne comme l'objet unique du désir se représente comme devant répondre de la totalité de ce désir qu'il referme sur lui. Dieu mâle d'une totalité fermée hiérarchisée au profit d'un Pouvoir nouveau qui doit canaliser annexer à sa raison d'Etat la part pulsionnelle sans motif immotivable sans raison injustifiable d'un chœur innombrable incontrôlable dans ses rites rythmes. Interpréter historiciser fusionner mythes rites rythmes dans une économie symbolique où la représentation devient support de Dieu. *Feindre la mère / exclure la femme* dès lors support de l'Irreprésentable et qui interpelle questionne d'ailleurs d'autre part *du reste* cette économie finie s'ordonnant depuis cette brèche cette faille cette fente (les lèvres de cette seule «plaie» possible qui

ne la touche pas): son manque d'y être. Par où commencer à parler cet impensé cet *inimaginaire* qu'ils pansent et compensent par le désir de Dieu être l'enfant avalé ou le désir d'être Dieu le père avalant? Par où commencer à parler cet impensé cet *inimaginaire* que nous consomons dépensons *malgré* nous dans notre absence notre évacuation même? Par où commencer à parler l'*inimaginaire* où manque Dieu *avec* tous les risques d'aphasie de catalepsie de déraison? Rejoindre la croyance populaire aux feintes des femmes à leur hypocrisie fondamentale «hypocretica» du mot grec *jeu de l'acteur*. *Elles mentent toujours!* un privilège insoupçonné que nous ne disions jamais la Vérité que nous ne possédions la Vérité. Sans foi ni loi. Feintes des femmes à qui pourtant l'accès à la scène est interdit jusqu'au dix-huitième siècle. Actrice sans théâtre mais toujours déjà en scène jouant la comédie faisant du théâtre par ses dissimulation duplicité fausseté mensonge. Exigence pour accéder à la fiction institutionnelle à la production culturelle: avoir la Vérité un Sens monnayable. Femme sans Vérité femme sans Fiction. Car comment départageraient-ils le mensonge de la vérité? la métaphore de la réalité? Femme-métaphore intraduisible brouillant le discours de la transparence de l'échange du reflet. Femme démentie de contredire la Vérité s'attestant d'interdire. Par où commencer à dire?

Ici par où commencer? Par où commencer à parler? *Femmes*. D'abord établir les frontières question de se réapproprier un *je* en un premier temps. Temps stratégique pour les (re)connaissances les (re)trouvailles en nous entre nous femmes.

Pour mieux se désujettir je-nous inter-corps inter-textes inter-langues qui nous écrivent ici en un second espace à contre-temps ahistorique quand l'Histoire est une totalité finie chapeautée d'un nom le Temps un raboutement d'histoires mortes quand l'espace est toujours second sans origine sans fin espace du corps-désir déployé dans un temps *volu-métrique*. *Enfreindre la femme*. Enfreindre la loi du silence qui la porte le code imaginaire qui la déporte. Commencer à écrire femmes. Commencer à nous écrire ces je-ne-sais-qui sans nom dans aucune langue. Commencer à écrire le je-ne-sais-quoi de notre inimaginaire. Femmes. Où sont-elles? Dans aucun théâtre d'Etat aucun théâtre officiel institutionnel représentant du Pouvoir. Où sont-elles? Dans les rues partout mêlées à la vie quotidienne des badauds marchands promeneurs. Danseuses acrobates jongleuses contorsionnistes joueuses de flûte mimes chanteuses archimimes actrices itinérantes vagabondes. Les amuseuses du peuple les amoureuses du peuple. Théâtre populaire sans reconnaissance officielle ignoré des pouvoirs publics. Corps sans statut sans identité hors-la-loi à qui l'accès à la scène des grands théâtres d'Etat est interdit. Scandale de leurs jeux sans masques ni cothurnes indécents grossiers à l'extrême. Scandale de leur dévoilement-nudité la pire fuite le pire dérobement au dénouement de la métaphore à son départage d'avec la réalité. Dans les rues jeux sans histoire sans fin sans résorption de conflit sans catharsis. Répétition continue d'une dépense immorale sans but didactique. Jeux de corps mimant grimaçant pirouettes cris passes sexuelles attaques personnelles parodies des héros mythologiques notables à la mode person-

nages importants présents dans l'assistance. Prostituées de *toutes façons* se déroband aux rôles siamois de matrone et d'hétaïre entretenues par l'Etat échappant au code masculin du représentable.

Qui sont-elles? Assumant tous ces rôles mais au rôle indéfini. Qui sont-elles? Hors-lieu hors-temps hors-mémoire mais espace-corps multiforme sans limite. Jeux recommencés chaque jour selon les nouvelles du jour. Au jour le jour. Travail sans stratégie sans vue d'ensemble sans projet d'avenir sans englobement sans prétention à la totalité. Dans les rues pièces sans Histoire. Peuple sans Histoire. Femme sans Histoire. Sans Dieu malgré Dieu. Consommation / consumation quotidienne sans prévisions sans provisions sans réserves sans défenses mais alors sans attaques possibles *aussi*. Pas de prétention à la totalité. Mais dans cette dépense fragmentée partielle temporaire mortelle immédiate risques de sa récupération de son écrasement de son moulage dans la vision téléologique du Pouvoir. Athéisme incroyance totale. Mais dans cet insituable dans cet intenable risques d'être retenues contenues détenues *tout de même*. Corps sans place dans l'Histoire et pourtant corps qui a lieu mais dans l'autre espace-temps du désir sans objet éhonté inassimilable par la raison d'Etat. Femmes. Enfreindre. Continuer d'écrire la *non-histoire* toujours déjà commencée. Poursuivre la *non-écriture* toujours déjà nous effaçant de la sainte écriture logocentrique. Prolonger l'autre espace non compris déprenant le corps-désir le déphallocratisant. Ici persévérer *malgré Tout*. Malgré la loi du silence l'imaginaire fini de la Vérité / Fiction le non-corps

de la supposée soi-disant femme. Enfreindre. Ici re-de-venir ces riens du Tout avec les risques pour ça que cela hurle s'ébrèche se dérègle. Que cela s'ouvre fente faille lèvres de la plaie sur d'autres lèvres soufflant mots mots du sans-fin l'illisible: le désir fait corps d'écriture ici mots du sans-fin de l'inimaginaire. Que cela s'ouvre sur l'infigurable sans bouche sans yeux sans oreilles d'une jouissance irrépondable encore inconcevable dans une société bourgeoise patriarcale. Femmes. Enfreindre. Ouvrir les lèvres.

LÈVRES

(roman en préparation)

...car nous vivons dans un système de nécrophages se pèrepé(père)tuant les grands-pères alimentant les pères alimentant les repères par lesquels se répéter éternellement des femmes disent nous répondons aux femmes du fond de notre miroir que nous briserons ces fausses images d'enfants sages *comme des images* qui nous aveuglent sur notre Père Jour soutenant le miroir y laissant ses traces de doigts rêvant de nous faire à son image de Reflet reproduit à l'infini et les mâchoires de la camisole de force mâchurent de plus belle pour les arracheurs de dents des retournez-à-votre-place! en aparté enfin mettez-vous à notre place je voudrais bien vous voir à notre place et le patronage en première rangée de compatir mais sans jamais s'impliquer

dans ce marquage du bétail au fer rouge pour les arracheurs de dents des «hustera» qui mordent leurs muselières leurs dompteurs inapprivoisables les femmes aiment tant à se faire re-marquer à se donner en spectacle chuchotent les spectateurs bâillant de faim toujours elles nous la bâillent belle dans la cage de scène la victime et le bourreau restent seuls jamais face à face la Face dans le dos de la victime qui ne se refait plus la façade l'oeuf de sa chair de poule dans l'oesophage constricteur qu'elle ne parvient ni à repousser dans sa cage thoracique ni à expulser de sa bouche une femme cesse d'écrire comment différencier ses phantasmes de son oppression réelle? une autre femme la même continue d'écrire de risquer ses pertes de connaissance autour de ces lèvres rouges *peintes comme* une plaie de risquer cette mort-sûre dont les dents de la *dé*-coupure s'interpénétreraient une femme la même-autre écrivant-n'écrivant plus ce récit hystorique pour la question-réponse comment différencier nos désirs inconscients de leur conscient désir de nous penser repanser l'oeuf dans l'oesophage ou similairement parfois aérophage comme un chat dans la gorge ou similairement on s'imaginait que nous écrivions comme des femmes mais nous écrivons comme des chattes d'une manière illisible désordonnée en persistant à griffer à égratigner des pages anthropopages que nous sommes et dans ce griffonnage conscient inconscient les jeux de la plume tournant retournant fondant sur la nappe d'encre blanche... la voix enrouée qui guette l'oeil-de-pie devant s'ouvrir pour bondir et sortir définitivement des voiles pour prononcer clairement *je ne veux mettre aucun voile au-*

devant des sentiments que j'ai pour vous maintenant dans la cage de scène où ils nous *mettent* toujours pour la grande scène d'amour finale dont rêvent tous ces conciliateurs la victime parricide et le bourreau infanticide ou la victime infanticide ou suicidaire et le bourreau paternaliste ou femmicide ou la victime et le bourreau matricides l'une involontairement l'autre très volontiers l'une l'autre faute d'inceste et maintenant dans la cage de scène l'une étranglée dans le noeud du bras que l'autre resserre progressivement sur les indications de l'Artiste derrière la scène même les plus grands génies ont une patrie et des critiques devant la scène grands connaisseurs de l'Art ménager en lui passant de son bras libre une bavette car maintenant elle bave de rage contre son tablier de boucher et maintenant dans la cage de scène où l'opération commence la victime la tête rejetée par en arrière comme vers une arrière-pensée pensent artistes et critiques mais en fait vers l'arrière-corps censorial disciplinaire punitif toujours asilaire de ce corps social protégeant son avant-corps alléchant séduisant qui affiche ici vivre *sa* vie! ici dans la *vraie* vie! ici dans la vie *réelle!* ou argent remis en re-foulant internant ces tragédiens redoutables affluant de toutes parts foule d'hommes et de femmes toujours fatiguée pourtant infatigable tragédiens non de naissance mais d'enfance éternelle car trop tôt mortelle tragédiens affichant leurs masques peints à couleurs vives masques grotesques à ouverture en porte-voix d'où ils déclament que tous vivent sous des masques mais masques convenablement camouflés masques de beauté masques de loups et les loups ne se mangent pas entre eux

tragédiens compromettants à afficher leurs masques qui démasquent les masques cachés tout leurs corps torturés habitent et jouent ces masques masques de protection pour éviter qu'on ne leur crève la peau mais à la fois seconde peau de chagrin qui les comprime progressivement comprimer l'artère pour éviter l'hémorragie? et les asphyxie inexorablement submergés strangulés empoisonnés dans l'enflure de leur abdomen qu'ils portent tous comme leur grossesse indésirable interminable sans délivrance ces tragédiens naissent parfois après terme mais la plupart meurent précocement de ne pas encore être nés tragédiens dans les perpétuels douleurs travaux tranchées de leur accouchement impensable impossible? sans jamais d'expulsion de présentation tragédiens dans la re-présentation symbolique continue de leur présentation interdite discontinue empêchée rien n'empêchera plus désormais qu'une ombre funeste s'avance vers l'irradiant Soleil tragédiens dédoublés par la base d'un cône volcanique? la bouche béante vomissant ses couches profondes et ses fausses-couches ou cratère d'explosion *action de huer* les applaudissements et bis des éternels spectateurs ou cratère d'effondrement la bouche révulsée dévorant sa face sur-face face surdéterminée par le côté pile la face interne cachée refoulée le dos l'envers (et contre tous) qui mont(r)e costumiers décorateurs machinistes maquilleurs souffleurs tandis que les spectateurs dansent sur une musique folklorique qui amortira encore temporairement les grondements sourds du volcan sous leurs pieds sur-face support qu'on ne recouvrira plus de couleurs aveuglantes tragédiens dédoublés par la base dans une eau de

mer souterraine quand la porte s'entrouve c'est la mère qui s'y glisse un sourire flottant sur ses lèvres où flotter sans hasard tragédiens déjouant l'illusionnisme de l'improvisation rejouant éternellement la partie serrée d'une Histoire liberticide toujours déjà écrite à répéter et reproduire à broder ou effiloche dans les limites de franges ornementales et exotiques classifiées avec ces quelques grands types d'oiseaux rares à encager for ever tragédiens rabat-joie de leur Farce monumentale de pince-fesses et pince-sans-rire à pincer les mains hors des barreaux avoir le coeur sur la main et autant de coeurs avalés et autant de mains coupées à lier en gerbes de pensées séchées sur la table de leur living-room Prudence ne leur accorde plus la main de ta fille tragédiens à dévoiler la Réalité: un grand théâtre aux marionnettistes habiles à maquiller leur maquillage à masquer leur masque Ariane ma soeur il n'y a jamais eu ici de monstre mais des marionnettistes-histrions historiant l'historiette de nos pertes ne déroule plus ton fil de pantin à pendre mais coupe les ficelles de cet ordre du grand Guignol dont tu es dépositaire tragédiens à vivre douloureusement leur théâtre: la réalité des prestidigitateurs omniprésents les nommant Marie-marionnettes enfants-fantoches hommes-gendarmes-guignols et la lutte réelle et phantasmatique contre cette Divine Comédie où l'on naît où l'on n'est tragédiens dédoublés par par la base dans une eau de mer où flotter liquide amnésique de leur amnésie poche des eaux increvables saccage des matrices répétitrices et répressives mais sac-cage des maternités ininterrompues aux constantes repousses ombilicales l'appartenance coûte la vie à la filiation qui ne défile plus son collier à la

lignée qui ne trace plus la ligne de faille des eaux
Mère! au prix de notre mort ils disent «quel beau
brin de fille» fil qu'ils dédoublent pour les chas de
mère et de putain chas d'eau *presentiment is that
long shadow... pressentiment, ombre longue sur la
pelouse, signifiant que les soleils tombent, annon-*
çant à l'herbe saisie que les Ténèbres vont passer
(1846 Emily se rend au Musée chinois où elle bavarde
avec deux anciens opiomanes dont l'un transcrit
son nom en caractère chinois pour la somme de
douze cents et demi) tragédiens-blessés ne sentant
pas autrefois les coups ni la saignée mais pressen-
tant aujourd'hui la conjoncture inévitable de la con-
frontation mais j'entends là appeler mon pré-nom
faut-il dire oui à cet écho de mon silence à ce visage
dans la vitre? qui d'autre que moi que je n'entre-
tiens plus mais qui persévère à m'épeler de l'autre
côté du miroir non! ni ne non pas plus point! cette
femme refusera désormais de se *donner* à traduire
dans notre langue coupée cette femme refusera
désormais de se *vendre* on s'imaginait que nous
écrivions comme les hommes *comme on dit* comme
il faut comme de raison comme: qu'homme ils
écrivent comme ils ont écrit comme ils ont parlé
comme ils ont pensé nous écrivons ~~comme~~ nous
n'avons pas écrit ~~comme~~ nous n'avons pas parlé
~~comme~~ nous n'avons pas *pansé* nous nous écrivons
~~comme~~ nous sommes séparées en nous entre nous
refusant à jamais de soutenir tout miroir la compa-
raison est bien raison et nous déraisonnons *j'aime
bien mieux, sans comparaison, être ici* et Mme de
Sévigné écrit (à) sa fille-mère quand l'ombre couchée
se lève renverse le corps dont elle n'était que la
demie inséparable demi-conscience demi-vierge à

de mi nue aux lèvres marmonnant à demi-mot toujours une demi-heure trop tôt ou une demi-heure trop tard pour l'autre-le même qui la remet à son heure *il faut toujours mettre sa montre à l'heure*, tandis que l'ombre se lève à contre-temps demie autrefois sa propre ennemie maintenant sa meilleure amie *quand le monde entier vous haïrait vous tiendrait pour coupable alors que vous auriez l'approbation de votre propre conscience ainsi que son absolution, vous ne seriez pas sans ami* et Jane Eyre appuie sa tête sur l'épaule d'Hélène tandis que l'ombre se lève renverse le Soleil centre qui explose tombe de son haut tombe des nues la tête la première tombe pile sa Face aveuglante déchiquetée d'où pour longtemps l'écriture à l'aveuglette de cette femme la même-autre questionnant-répondant les yeux crevés par une ignorance-évidence incontournable et qui se fraie un langage colère et passion à tâtons dans ce texte ce tissu cette trame millénaire de sa *traduction* en points noirs dans leurs yeux car ils ne nous regardent jamais dans le blanc des yeux ou comme cette femme qui tourne lentement la tête et nous regarde silencieuse de son dix-septième siècle une mouche à la commissure des lèvres interdites pour rehausser sa blancheur poudreuse blanchiment? malade et moribonde Leningrad 1941 les femmes affamées traversent l'hiver en mangeant leurs bâtons de rouge à lèvres en se fabriquant de la farine avec leur poudre de riz plus de poudre aux yeux ils ne blanchiront plus les pages défendues Blanche-Neige de la maculée conception saignée à blanc la blanche Ophélie coulée sous le poids des cilices de *leurs* règles sanglantes les bâtons de craie ne réussissent plus à

recouvrir le tableau noir et nous noircissons des pages et des pages et des pages les ongles noirs à force de gratter nos tombes et noircissons des pages et des pages et des pages les enfants n'ont plus peur du noir et noircissons des pages et des pages et des pages femmes noires femmes en deuil d'elles-mêmes que nous sommes toutes nos feuilles débordant de surcharges de ratures de biffures d'erreurs de fautes de maladresses ce que nous sommes toutes surcharges ratures biffures erreurs fautes maladresses dans la sainte écriture de la Loi dorénavant s'enlever le rimmel aux cils et se mettre consciencieusement du noir aux yeux pour reprendre son regard à l'Oeil implacable qui le brûle et nous noircissons des pages et des pages et des pages peaux recouvertes de points noirs comédons de leurs digestions morbides extension maximale des points de saturation expansion totale des points finals Mlle de Montellier fissure son masque en retournant la tête derrière elle vers le Soleil pour la première fois et inspirant sentant palpant entendant distinguant prononçant lentement car elle apprend à respirer goûter toucher ouïr voir parler pour la première fois en retournant la tête derrière elle *Monsieur, vous n'êtes plus mon Soleil* en retournant la tête derrière elle en se levant de sa causeuse où on l'a toujours causée l'ombre sort des rayons creux de son fard qui s'écaille l'ombre fraîche et resplendissante de son teint quand sa teinture se décolore clarifie l'incompréhension brûlante du maître en retournant la tête derrière elle le Soleil tombe de tout son long comme le mot de rupture tombe juste de ses lèvres de nuit où remonter à la nuit des temps l'errant aux yeux crevés coupable non d'avoir tué son père mais baisé

sa mère repénétré une vulve dont il avait été expulsé jadis et d'où ressurgit une nouvelle aurore enfant martyr qui exécute de sang-froid ses tortionnaires et qui ne *tombe* plus amoureuse comme on tombe en enfance comme on tombe malade comme on tombe folle une décharge de carabine à l'oreille tu les regardes méprisante d'un tel stratagème pour t'éveiller de ton supposé sommeil mais les yeux gardés bien ouverts tu les refermes sur ces paysages millénaires qui t'ont découpée déchirée de la sorte et Aurore se dresse apparaît se découvre se dégage se dessine se détache se dévoile se distingue éclôt émerge se lève de sa maladie séculaire se manifeste se montre naît de son accouchement douloureux paraît pointe se présente se répand se révèle surgit survient vient et déambule enjambe fonce foule marche marque le pas saute accélère double emboîte presse le pas court et danse la folie furieuse de résister mère il était je suis le jour la nuit où nous rencontrons-nous? je suis il est l'ombre qui se découvre un corps le Corps qui se découvre sans Pouvoir et la pièce tombe à plat de ce que l'obscur accessoiriste quitte le théâtre pour lever le rideau *de* sa propre scène qui ne tolérera plus d'interprétation défigurée Aurore devient cette femme aux yeux crevés pour sa réalité et ses désirs mais qui se donne les yeux des lettres pour voir à les voir *faut voir à ce qu'on ne nous raconte plus d'histoires* et nous donne ses yeux de mots enfin intraduisibles...

...ne pas regarder derrière soi sous peine d'être changée en statue de sel! folles de selle qui vont à la selle au coup d'étrier de ces hippiatres à cheval sur les principes les supposés cavaliers servants vous avez des cavaliers pour danser? qui leur soignent en

fait leur mors aux dents par morailles femmes qui trop longtemps n'ont eu d'autre choix que de se déchirer la vulve pour en arracher l'anneau du propriétaire comme une louve ronge son membre et l'abandonne dans la mâchoire du piège pour éviter d'y laisser sa peau un chasseur raconte avoir reconnu le loup dans cette jeune fille qui n'était plus novice c'est chaperon rouge qui ouvre maintenant sa gueule de louve pour dévorer grammère et pèremission trousse-pied trousse-queue trousse de toilette de ces trousseurs de jupons qui rendent propres les aliments pour la consommation à chaque grande femme *masculine* quel grand cheval! qu'ils s'empressent de monter de bien dompter assujettir pour les mieux guérir de leurs spasmes nerveux à se cabrer ruer s'emballer broncher désarçonner leurs écuyers licornes que l'on dévierge à coups de chocs électriques phalliques chocs opératoires de ces greffes *réparatrices* greffes de *féminité* de plaies sur un tissu cicatriciel inacceptable dont ils accidentent le nouveau treillis greffes de blessures sur ces femmes trop assurées ils leur mettent la chaîne de sûreté dans ces maisons de santé Prudence ne leur ouvre plus la porte ta fille est en danger d'être enfermée hippogriffes dont ils coupent les ongles arrachent les dents dans une autre cage de scène plus tard plus tôt ces ongles qui accentuent le plaisir tactile de griffonner ces traces informes et grossières débordant la médiation propre et polie du crayon il leur apprendront dorénavant à calligraphier correctement comme on affermit la main des écoliers en leur faisant recopier des pages d'écriture régulière ordonnée sans bavures empêchez ces enfants de barbouiller dans les livres! sur les murs! à tacher le

blanc que l'on ne voyait plus ils dévoilent le grillage sans fin du pénitencier où l'on purge notre condamnation où chaque guichet est un judas grille réelle d'un confessionnal toujours transparente grille de mots croisés où l'on ne peut jamais placer son mot ils ont toujours le dernier mot dont on doit remplir les cases vides des mots de passe convenus nous vivons dans ces maisons de passe qui rapportent tant à l'Etat peintre et romancier ici femme aux yeux crevés aux ongles repoussants noirs à force de gratter sa tombe qui mange ses mots déparle délire déraisonne père le fil père l'équilibre père connaissances rien ne se père rien ne se mère se père et se mère pour retrou(v)er l'inconnu(e) l'e qui libre conpanse le fil(s) du-père le vrai père-dû pour retrou(v)er l'autre conscience articulée de sa langue scandaleuse pour *un* pèredu *deux* de retrou(v)é de sa langue digressive rompant l'unité du sujet car elle est sujet éclaté divisé doublé objet fragmenté par / pour l'autre en marge constante de sa langue régressive rendant incohérences et contradictions de la réalité et du désir et de son interdit au niveau le plus intime de sa biologie désarticulée de son griffonnage alors désordonné alogique non homogène homo-même-semblable mais hétérogène hétéro-autre constamment l'autre du Même pour eux et même l'autre de l'Autre pour nous femme aux yeux crevés qui dé-rive au maximum rive: bord défaire deux lèvres rivées par exemple ou encore dé-border au maximum son père la bordait toujours au lit elle ouvre parenthèses sur parenthèses mais ne sait plus où ni comment les refermer elle écrit un roman d'épouvante roman-fleuve car des générations y passent avec des incisives comme des coupures et des

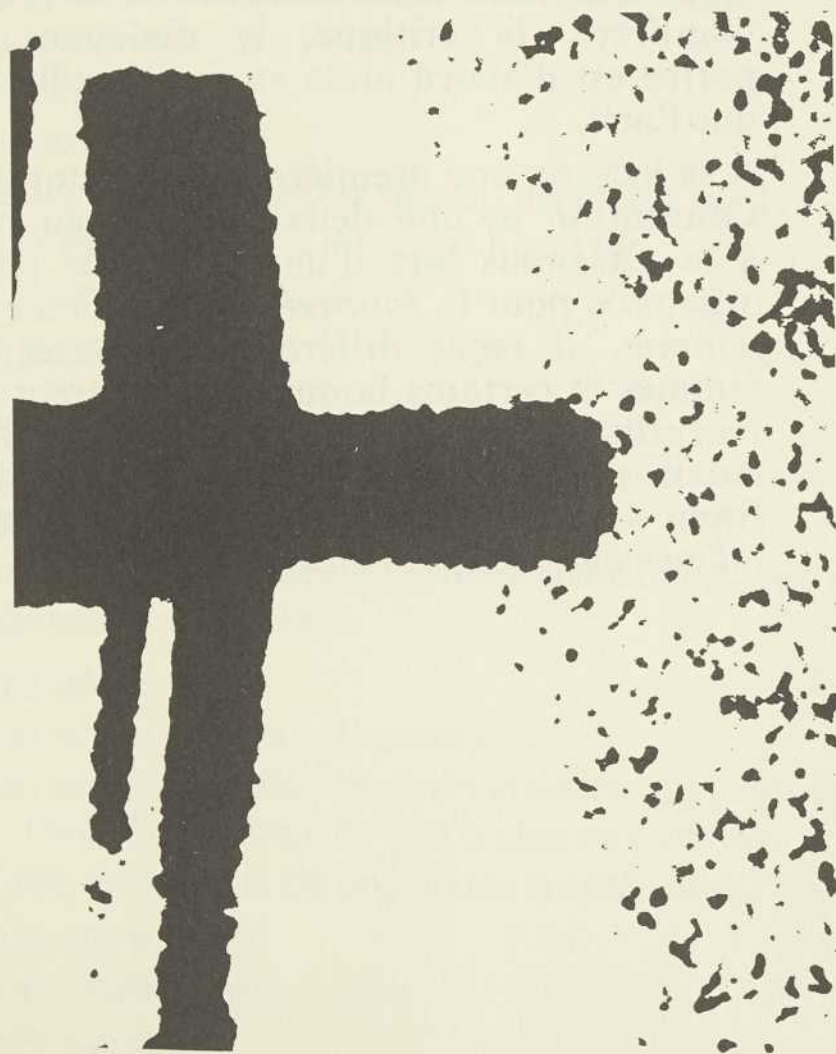
parenthèses qui inter-rompent la construction syntaxique déchirures à coups de ciseau et de couteau comme elle est entre-rompue entre-faille-brèche-lèvres trou disloquée dis-locatio verborum: déconstruction de cette grammaire mammaire *art de lire et écrire* une langue elle n'a jamais eu de langue plis déplacements c'est la bouche du lecteur qu'elle n'a jamais eue langues plis déplacements c'est la bouche du lecteur qu'elle voudrait voir derrière la main qui la cache elle n'arrive plus à penser repanser ça la déborde et lui fait jeter ces mots sur le papier en toute panique comme des morceaux de viande jetés dans une fosse aux lions où elle serait tombée elle n'a plus de blancs de mémoire elle prend tous les mots qui lui tombent sous la main sous la dent sous l'oeil et qui par(l)eraient ce rapport de forces dans l'arrière-cuisine les cordons-bleu pour la gent épicière des bourgeois qui tiennent les cordons de la bourse serrent les cordons sanitaires épissent tant bien que mal l'arrière-goût de vomissure de ces affamées qui se dévorent la langue à l'avant-goût du gain Patience ne joue plus à ce puzzle dont les pièces s'ordonnent contre toi tes grains de poivre sont autant de grains de beauté qui leur brûlent la langue on raconte qu'elle a dupiment qu'elle a du chien c'est parce qu'elle goûte trop qu'ils veulent l'épisser aux organes cérébraux du bon goût neutraliser son (dé)goût sous un surplus d'ail on ne prend pas les mouches avec du vinaigre mais chaque proverbe a son contraire qui justifie les mouches père-sillées en rang d'oignons mêlez-vous de vos oignons! et saupoudrées de tain et qui finissent en petits symboles de taffetas noirs l'un à la commissure des lèvres interdites de cette femme

du dix-septième siècle qui ne se détournera jamais la tête vers elle vers nous et continuera elle-même de moucher ses enfants impossibles mais quelle mouche nous pique aujourd'hui que nous luttons contre ce papier tue-mouches de leur civilisation livresque? civilisation de best-sellers dont on brouille les lignes la netteté de l'écriture et du dessin par ces débordements d'encre de couleurs d'égratignures de nos bouches baveuses bavures comme autant de chiures de mouches sur ces guides de mouchards et alors ce sont les fourmis qui nous envahissent les membres c'est la *formication* après la *fornication* millénaire sans pénétration c'est le dégourdissement-picotement de nos corps que nous nous mettons à embrasser caresser pénétrer aimer *souffrez mon père que je ne vous embrasse plus pour vous témoigner mon ressentiment* nous tordons ainsi le cou aux maux d'auteur délivrées que nous sommes de cette paralysie prostitutionnelle où nous étions sans corps couvertes de lauriers pour camoufler le pourrissement *nous n'irons plus au bois les lauriers sont coupés* l'Etat-souteneur nous le pendrons identifié et menacé qu'il est de ce que nous ne soyons plus pendues à ses lèvres souri / cières mais comment seront-elles apprêtées? le secret de la réussite est de varier la sauce pour le reste il est entendu que dans l'avant-scène permanente de ce théâtre antique se rejoue indéfiniment la cène de douze jurés bénissant leur gagne-pain en rompant ouvrant dépeçant dévorant cette chair féminine et la goûtée dégoûtée dégouttante jusqu'à la dernière goutte de son sang se couche en chien de fusil qui veut noyer son chien l'accuse de rage et ces cordons-bleus de police parallèles ou secrètes dans l'arrière-cuisine dans l'arrière-corps

comme garde-corps et garde-fous de nos bouches
qui s'ouvrent et qu'ils accusent de verbomanie ou
nymphomanie persistent, disent-ils, à civiliser nos
m(o)eurs!

Johanne Denis et Claire Savary

LE DISCOURS DES
INTERVENTRES



Ce texte, écrit dans une perspective d'intervention publique, utilise et mêle différents types d'écriture et de discours: la fiction, le manifeste, la critique, le dialogue... Sa portée est d'abord orale et vise l'oreille plus que l'oeil.

A sa lecture, une première fois en octobre au Conventum et une deuxième fois en mars à la Casanous lors d'une soirée de poésie organisée pour la *Journée internationale des femmes*, il reçut différentes réponses: les femmes et certains hommes semblèrent très réceptifs et favorables aux idées qu'il véhiculait tandis que d'autres hommes nous firent violence verbalement se sentant eux-mêmes agressés par le texte.

PARLER

du malaise des limites des soirées de poésie(s)
du malaise de lire l'écrit
de dire l'écriture
de parler le texte
du décalage des textes dits et des textes écrits
de la proximité des têtes qui lisent et
des corps qui écrivent

PARLER

d'une démarche collective
d'une recherche individuelle / collective dans le
domaine de l'écriture
d'une ressemblance des lectures individuelles des vécus
individuels / collectifs
dans nos textes
dans nos critiques collectives
dans nos auto-critiques individuelles qui provoquent
les transformations de nos textes de nos vies
d'une ressemblance de nos textes transformés
dans vos oreilles
dans votre écoute
dans vos corps

PARLER

des deux flancs d'un même corps

les deux flancs d'un même corps

PARLER

des pulsions-du politique

de la douceur / du plaisir - de la pratique / du théorique

de la lecture / de l'écriture - de l'Histoire / des histoires

du jeu - des luttes

du privé / de l'individuel - du public / du collectif

Partons de connaissances communes, de lieux communs.

Quelles sont les connaissances qui (si elles n'unissent pas) donnent lieu à quelles réflexions posées (si elles ne répondent pas nécessairement à tout coup).

De quelles formes et en quels lieux?

Partant de connaissances communes ----- questionnons-les

Partant de connaissances, ou d'un savoir de plus en plus précis sur ce qui existe (sachons le lire)

ce qui nous limite dans ce qui existe

(sachons le lire et le combattre)

ce qui nous limite, nous censure, appelle

la prélecture, la mésinterprétation,

ce qui imite (répète) la loi --- quelle

qu'elle soit à ce jour --- dans tout ce que nous touchons.

Partant de connaissances communes, critiquons-les --- elles parlent.

PARLER DU PLAISIR DE PRENDRE LA PAROLE

de resemer les textes d'amour et de désir,
de fiction et de changement,
de science et d'imaginaire
que je lis, qui me lisent, m'enlisent chaque jour
qui se chevauchent, qui m'ébauchent dans ma tête
me traversent dans mon corps

quand elle lit, le désir lui monte du corps. Elle lâche le livre et retrouve le spasme qui la traverse. quand elle écoute, quand elle danse, quand elle écrit, quand elle vit des moments forts, des picotements lui montent le long de son dos, dans sa colonne vertébrale, jusqu'au cou, et dans sa tête c'est comme si des aiguilles la touchaient, pointaient les noeuds, dans les lobes de son cerveau.

quand elle lit, quand elle sent la montée de son texte en elle, quand les mots lui font plaisir, les mots lui font tellement plaisir qu'elle descend sa main le long de son corps jusqu'au poil, y pénètre; elle ouvre sa main à travers le poil, écarte le doigt et se masturbe

se touche au contact de la page écrite / blanche
couche au creux de la page les cris des hanches
et sens son ventre: un cri certain / diffus
une griffe rouge, insistance
une parole dure
parole inséparable des dents serrées qui retient
le sens de couler: une excroissance sur le rebord de
la grande lèvre droite un tampon qui fait mal
un vagin qui s'agrippe à l'espace à l'intérieur

LAISSER ALLER LE SANG: C'EST TOUT

et seulement sentir son clitoris dur et chaud sous la
culotte, sous le coton, le tissu blanc

(du texte)

et sentir le manque du rouge

le manque de tendresse dans les oreilles

le long désir

car quand la tendresse noire devient rouge, la tête
décorche la peau fait mal, s'effiloche, sèche en
plaques rondes

le corps reste, s'étale

les mains froides, rouges de tendresses

masser le corps la nuit le dos du-désir

la mort clair(e) renaît

de la voir attachée sur un poteau au-dedans de sa
tête, sans eau, sans voix, sans secours. de la voir crier
se débattre pour leur dire qu'ils se trompent, qu'elle
n'est pas folle, que c'est eux les fous. de les voir rire,
faire des gestes avec les mains.

de les sentir agressifs et peut-être un peu affaiblis par la pitié (ce qui fait encore plus mal) de comprendre qu'ils l'ont violée parce qu'elle n'était pas comme eux.

et ce corps pressé contre mon corps contre le temps et de croire qu'elle n'est pas comme eux deux bottes tachées de sueur.

ils l'ignorent mais elle vit encore au-dedans. Elle écrit encore même s'ils lui ont retiré la feuille et le crayon. Elle rit encore sous son épais visage de larmes et de cris.

-J'ai des circuits qui explosent dans ma tête qui ne contrôle plus rien, seul(e)s le rire et les larmes qui secouent mon corps arrivent encore à m'articuler d'une façon nouvelle.

Retrouver mon rythme propre

celui de ma respiration

celui de mon ventre

celui de mon vagin

celui de ma jouissance

**MIEUX ME SENTIR POUR MIEUX
COMPRENDRE POUR MIEUX SAVOIR.**

retresser mon moi / je pour mieux tracer les lignes historiques de nos écritures féminines,

les lettres de nos désirs / femmes

les luttes de nos désirs de classes

retracer nos histoires individuelles et collectives

mettre en commun nos mémoires

mais par où est-ce qu'a passe, la mémoire?

comment ça se fait que j'peux pas parler de politique

avec mon corps, avec mes mots?
c'est quoi les grèves, les manifestations, les luttes
dont j'me souviens vraiment, réellement?
dont j'peux parler avec des mots précis?
qu'mon corps s'en souvient comme s'il les avait vécu
pis que ça l'avait touché?

L'Histoire avec un grand H, c'est quasiment juste
des clichés qui nous en reste, un paquet de dates
qu'on serre au fond d'un tiroir pis qu'on cherche
longtemps avant de les retrouver pis qu'on perd des
fois, souvent.

On dirait qu'y a des histoires qui s'oublent trop
facilement.

Mais c'est quoi qui fait qu'on se retrouve pus,
c'est qui s'qui fait qu'on retrouve pus les faits
en arrière des dates? qu'on se souvient pus des
histoires de l'Histoire?

1837- Révolte des Patriotes

Octobre 1917- Révolution russe

1949- Révolution chinoise

Paris- mai 68

Québec- octobre 70

Chili- 1973

Octobre 1975- manif des usagers du métro à
montréal

Octobre 1976- prise du pouvoir du Parti

Québécois

grève générale des syndicats au

Canada

grève des professeurs à Québec et à

Montréal

grève des minoteries, des meuniers

J'ai un grand trou dans ma mémoire
J'ai un grand trou dans le ventre
un utérus rongé par les hormones contraceptives
une mémoire rognée par les contraceptifs de l'Etat

La peur de crisser son camp de la prison noire où
je suis bientôt enfermée depuis dix-neuf ans.

cette même prison (arène) où certaines
femmes sont affamées depuis des
millénaires

Dès ma naissance, on m'a appris(e) que je n'étais
qu'une femme, *une autre misérable*.

Je pense au temps où je n'avais qu'à
déplier mon morceau de velours vert
où se déformait une vulve souple...

Dès mon enfance, on m'a toujours donné l'impres-
sion que j'avais toujours eu envie d'un certain cactus
de velours vert, mais on ne m'en a jamais donné.

Je pense aux flots enflés qu'on tait,
qu'on terre au plus profond de nos
amants...

Dès mon adolescence, on m'a enfermée, comme
toutes les autres qui ne me connaissaient pas, dans
une prison sans mur, une prison grande comme
aucune femme ne l'a jamais été, une prison douce
comme le cactus qu'on ne m'a jamais donné, une
prison bleue comme seule une femme peut l'être
quand elle se met à rire, mais à rire elle-même et à
rire tellement, jusqu'à ce qu'elle en pleure et jusqu'à
ce que sa prison se dilue dans l'eau de son rire.

C'est alors que j'appris à rire, que je m'épris du rire. Et plus mon corps riait, et plus j'avais l'envie du rire, et plus je me sentais forte, et mes soeurs avec moi.

Je pense au jour où la nuit nous appartendra en priorité.

Quand *Le Rire de la Méduse* retentit par trois fois du fond du gouffre, le renversement s'effectua non sans peine, mais avec quel soulagement.

Il est enfin temps que la femme devienne plurielle; il est aussi temps qu'elle sorte de l'abîme mâl(e) sain dans lequel les hommes l'ont restreinte. (Re)tenue à l'ombre,

ravie au jour,
je me suis crue devenir noire
je me suis crue devenir laide
je me suis crue devenir autre
que moi
Je n'ai pas peur de mourir décapitée
au Pérou,
même sous vos lèvres nitescentes
ni turgescentes.
Je n'ai pas besoin de vos pipes
de vos pénis
de vos patrons
de vos paternalismes outrageants
de vos pénétrations outre-mesure
(oui, je sais, les vagins défoncés, ça

n'existe pas)

Je ne veux que cesser d'avoir mal.

Je ne veux que me déplier au-dessus
de moi:

- devenir tellement grande

- devenir tellement douce, devenir
tellement bleue

- faire de moi une métamorphose une
mer amorcée

une "ophélie manchote" qui refait
ses lettres en permanence, avec diffi-
culté pour atteindre sans silence une
femme en son point culminant.

**IL EST TEMPS QUE LA FEMME
MARQUE SES COUPS DANS
LA LANGUE ÉCRITE ET
ORALE.**

Hélène Cixous

L'homme ne nous a pas laissées écrire parce qu'on
lui avait appris à avoir peur que nous nous retrou-
vions, parce qu'il apprend encore à avoir peur que
nous mettions à nu nos corps qu'ils avaient camou-
flés sous des tonnes de nudité mal placée.

Il est temps que la femme couvre
l'écriture de son corps de lonza

C'est main tenant que nous les femmes allons
écrire avec nos corps de refoulées, avec nos corps
retrouvés; nous allons écrire nos corps, nous allons
écrire les femmes, nous allons nous mettre au monde

et ce, malgré tout ce qu'on pourra inventer pour nous faire dévier de notre délire.

**LES HOMMES AIMENT MIEUX
ALLER BOIRE À TAVERNE
QUE DE FAIRE L'AMOUR
AVEC LEURS FEMMES.**

Patricia Nolin.

L'ÉCRITURE DES FEMMES SERA DÉLIRE
OU NE SERA PAS.
L'ÉCRITURE DES FEMMES SERA SUBVER-
SION (SOCIALE) CAR
ELLE NE SAURAIT ÊTRE AUTREMENT
L'ÉCRITURE DES FEMMES SERA
VIOLENCE CAR L'ÉCRITURE DES FEMMES
SE FERA VIOLENCE
L'ÉCRITURE DES FEMMES EST LE RIRE
IMMENSE DE LA LONZA ÉVEILLÉE
PENDANT LE SOMMEIL DES HOMMES.

Et voilà que je reviens de là-bas. La lune me fixe m'étire de son oeil froid et lucide. A travers les nuages, je vois des générations de femmes éventrées qui flottent dans le sang, leur drap hérissé sous le poil qui pend encore. Rimes et contractions s'alimentent vers l'étendue absente de nos cris lamentes et croulant sous l'écueil des années dissimulées sous des tétines en érection. Tous ces corps d'hommes qui se tendent comme des arcs boutés, autant d'avions le nez qui pique au vent, autant de chevaux qui frisent

la folie aux fentes flétries ou fanées.

Je m'étire en toi en toi oh mon amour mes fentes fanées se charnent pour mieux te tirer le jus qui pisse entre mes draps qui débordent. L'élan subsiste, mêlé à nos cris qui se terrent en moi. Mon corps se flotte entre l'amour des draps usés qui se collent à mon oreille. Pourquoi au cinéma crier des vagins blancs où encore la folle n'a rien dit. Pourquoi polir la surface de la lune nouvelle. Pourquoi faire détendre des souplesses qui ne veulent qu'étriquer leurs cris lamentes aux surfaces planes et mornes d'un sommeil aqueux.

Je tremble de tout mon corps. Je calque au sourire amer des générations éteintes. A l'orange absurde collée au citron. Je dérive vers l'orgasme plein de jus et de sang. Marier l'amour et ce tremblement, mariner le jus amer à l'orgasme de mon corps, visquer en toi jusqu'à ne plus reconnaître ma bave en trame autour de tes seins.

Je laisse couler le flot de larmes qui m'assaille alors que mon corps s'écroule en dards impuissants. La feuille se tisse se plie sous les replis de mon enfance. Vulve imberbe. Impropre à savoir délier le trop-peu qui coule entre mes dents. Je craque entre mes os qui entrent et se referment. Mijoter l'accord des temps d'où sortira plus fort l'amour qui oscille entre l'étendue blanche et nos pertes sanguinaires.

parler du plaisir de prendre la parole. Intervenir.
Faire intervenir l'interventre.

Dire, écrire le difficile à comprendre quand tout va bien quand tout va mal.

Dire l'absurde de la situation d'étudiant

dire l'absurde de la situation d'écrivain
Pour qui écrire? même si on n'écrit
pas pour le prolétariat, faut-il s'empê-
cher d'en parler?

Dire le besoin d'une démarche collective dire
l'importance d'une intervention collective

partant de connaissances communes
critiquons-les
partant de lieux communs,
questionnons-les
mettre nos quotidiens en commun,
nos privés en interaction, en contra-
dictions

Dire la difficulté de se situer, de se préciser dans un
rapport sexuel / politique

tracer les lignes historiques de nos
écritures féminines, les lettres de nos
désirs de femmes, les luttes de nos
désirs de classe

Dire la nécessité d'être vigilant / vigilante en cal-
vaire

pouvoir signaler d'avance les *agres-*
seurs possibles.

PROCESO DE MEMORIAS
DE LA
COMISION DE INVESTIGACION
PARA EL
ESTUDIO DE
LOS HECHOS

LE
PROCHAIN NUMÉRO
DE LA
BARRE DU JOUR
PARAÎTRA
LE
15 SEPTEMBRE
1977

RAPPEL

La Barre du jour
a fait paraître en 1975,
FEMME ET LANGAGE,

(numéro 50).

Cette publication
de 128 pages est disponible
dans les bonnes librairies.

\$3.00

REPORT

THE BOARD OF DIRECTORS

of the

REPUBLICAN PARTY

for the year

ending

on the 31st day of

December 1911

1911

Je
du
être
Je
enc
Ci-
No
Ad
VII
P-7

la revue

PRISME

bande dessinée



Je désire m'abonner me réabonner à la revue Prisme à partir du numéro _____. Québec et Canada, \$3.00 pour 4 numéros; étranger, \$5.00.

Je désire recevoir le(s) numéro(s) suivant(s) à \$1.00 chacun.

encerclez: 1 2 3 4 5 6

Ci-jointe, la somme de _____ payable à l'ordre de:

Les Editions Phase Enr., case postale 454,
succursale Place d'Armes, Montréal, Québec H2Y 3H3

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

P-77-009

Estuaire

POURQUOI ESTUAIRE DONC?

ESTUAIRE propose — pour la poésie, pour le Québec, pour le lecteur — une ouverture qui trouve son sens le plus large dans l'accent que nous mettons sur la *création*, sur une *pratique* incarnée de la poésie, de l'écriture. Le lieu qui est ici évoqué par le nom de la revue est davantage un dépassement des frontières qu'une simple référence géographique. Il n'en demeure pas moins que la culture québécoise, dans sa réalité d'existence, dans ses désirs immenses, sera dite avec toute la lucidité et toute la générosité qui conviennent à une poésie délestée des tentations du passéisme tout autant que des grelots mystificateurs des amateurs de modes. La vie est notre choix premier. Nous explorons avec passion un espoir qui ait du sens.

Cette revue, faite à Québec par Claude Fleury, Jean-Pierre Guay, Pierre Morency et Jean Royer, s'est immédiatement imposée comme la revue de poésie de tous les Québécois donnant la main à nombre d'écrivains qui, de par le monde, s'intéressent à notre culture et travaillent pour le même accomplissement.

ESTUAIRE
Casier postal 828
Haute ville
Québec 4, QUÉBEC

Je désire souscrire :

un abonnement de soutien (\$25.00)

un abonnement régulier (\$12.00) — N.B. Étranger: \$20.00

à partir du numéro:

NOM

ADRESSE:

.....

.....

(date et signature)

les herbes rouges

les herbes rouges

andré roy

corps qui suivent

46

corps qui suivent

andré roy

du commencement à la fin

françois charron

les herbes rouges

françois charron

du commencement à la fin

47-48

les herbes rouges

marcel labine

les lieux domestiques

49

les lieux domestiques

marcel labine

les herbes rouges

roger des roches

la vie de couple

50-51

la vie de couple

roger des roches

les herbes rouges

abonnement

6 numéros, \$5.00, débutant au numéro:

s.v.p. paiement à l'ordre de:

**les herbes rouges, c.p. 81, bureau "e",
montréal, québec h2t 3a5**

nom

adresse

ville



**la barre
du jour**

Casier postal 131,
Succursale Outremont,
Québec, H2V 4M8

nom: _____

adresse: _____

Veillez m'abonner à partir du numéro _____

6 numéros: \$10.00, à l'étranger: \$12.00.

abonnement *réabonnement*

Des textes de:

**France Théoret,
Geneviève Amyot,
Sylvie Gagné,
Claudette Charbonneau-Tissot,
Louise Bouchard,
Germaine Beaulieu,
Monique Bosco,
Nicole Brossard,
Cécile Cloutier,
Yolande Villemaire,
Madeleine Gagnon,
Louky Bersianik,
Mireille Lanctôt,
M.-Andrée Lévesque,
Marie Savard, fille de Germaine,
Nicole Bédard,
Carole Massé,
Johanne Denis,
Claire Savary.**

\$6.00